Monsieur veut rire

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Faux départ.

Années d'aventures.

Qui perd gagne (Illustrations de René Lelong, gravées sur bois par G. Lemoine).

THÉATRE

Brignol et sa Fille (3 actes). *Vaudeville.*

Innocent, avec Alphonse Allais (3 actes). *Nouveautés.*

Rosine (4 actes). *Gymnase.*

Petites Folles (3 actes). *Nouveautés.*

Mariage bourgeois (4 actes). *Gymnase.*

Tom, saynète.

Mon Tailleur, saynète.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

S'adresser, pour traiter, à la Librairie Paul Ollendorff, *50, Chaussée-d'Antin, Paris.*

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS.

Monsieur veut rire

PAR

ALFRED CAPUS

QUATRIÈME ÉDITION

70830
17/7/06

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1901
Tous droits réservés.

PQ
2203
C7M75

MONSIEUR VEUT RIRE

LIQUIDATION

Pendant que Chambon, très nerveux, jetait des tas de papiers dans la cheminée, ouvrait et fermait brusquement des tiroirs, s'agitait, murmurait de vagues paroles, Antonin, le valet de chambre, très calme et très froid, mettait de l'ordre parmi les meubles et les bibelots. Il demanda:

— Je puis allumer tout ça, maintenant, Monsieur ?

Chambon fit un signe et, bientôt, les papiers flambèrent. Puis il montra du doigt l'indicateur des chemins de fer.

— Ce n'est pas la peine de vérifier, Monsieur,

dit Antonin. Je suis sûr que le train est à huit heures quinze.

Cependant, Chambon s'en assura de nouveau, machinalement.

— J'ai encore trois ou quatre heures devant moi.

Alors, il tomba dans un fauteuil en poussant un soupir.

— Ne vous faites donc pas de mauvais sang, Monsieur, dit Antonin. Ces choses-là arrivent à tout le monde. L'année dernière, ça été votre ami... comment s'appelait-il ?

— Varon ?

— Oui, M. Varon. Ses opérations ont mal tourné : il est parti et aujourd'hui il est très heureux à l'étranger... je ne sais où...

— Il laissait un passif de six millions. J'ai failli perdre de l'argent avec lui, reprit Chambon. Ah ! je l'ai échappé belle, ce jour-là !

— Six millions ! s'écria Antonin.

Il sembla hésiter.

— Monsieur ne prendra pas ce que je vais lui dire en mauvaise part. Je suis depuis assez longtemps à son service et je lui suis tout dévoué... Mais est-ce que le passif de Monsieur ?...

Chambon se redressa et frappa du pied :

— Voilà où est la guigne encore, mon pau-

vre Antonin ! Ce ne sera rien du tout, mon passif... Pas le sixième de celui de Varon... que dis-je... pas le dixième !

— Il y a des choses vraiment injustes, conclut Antonin. Mais, continua-t-il, êtes-vous bien certain, Monsieur, de ne pas exagérer? N'y a-t-il plus d'espoir du tout?

Chambon avait dans son valet de chambre, garçon vieux, posé et méthodique, une confiance absolue. Antonin le servait depuis quinze ans, depuis que ses premières spéculations l'avaient tiré de la misère.

— Si je ne pars pas ce soir, je serai arrêté demain soir ou après-demain au plus tard, dit Chambon avec conviction.

— Monsieur doit connaître ces affaires-là mieux que moi, déclara Antonin. Alors, il faut partir. Allez, Monsieur, avec de l'argent on n'est embarrassé nulle part.

Chambon porta d'instinct la main à son portefeuille et, songeant quelle somme y était contenue, éprouva une espèce de soulagement. Il endossa sa fourrure, prit sa canne et son chapeau et dit tout bas à Antonin :

— Trouve-toi à la gare à huit heures moins le quart.

Le domestique, ému, s'inclina.

L'appartement de Chambon était situé à quelques pas des boulevards. En tournant la rue, il rencontra un de ses camarades de la Bourse et ils se donnèrent une poignée de main.

— Vous allez au cercle ?

— Je vais y faire un tour

— Je vous rejoins.

Au fait, c'était le meilleur moyen d'occuper les heures qui le séparaient du départ. D'ailleurs, il n'était pas maladroit de se montrer au moment de sa disparition définitive. Non pas qu'aucun de ses amis pût soupçonner son aventure, car nul ne connaissait sa situation exacte et, sous son air affable et bon vivant, il cachait une méfiance profonde. Il n'y avait pas non plus de femme dans son cas, ses amours ayant toujours été hasardeuses et sans importance. Son histoire était celle de toutes les petites déconfitures financières que les journaux résument en dix lignes et dont, le lendemain, les victimes seules conservent quelque souvenir. Après plusieurs années de vagabondage, il entrait à la Bourse. D'abord, il avait eu de la veine : peu à peu, on lui avait confié de l'argent, qu'il maniait avec prudence.

Un jour, il se mettait à perdre sans raison,

comme il avait gagné, et, se jugeant incapable de tenir plus longtemps, il s'en allait emportant des débris qui s'élevaient cependant à une somme assez rondelette. Une demi-heure de Bourse, quelques cris sous le péristyle, cinq ou six coups de crayon sur un calepin, avaient suffi à transformer en fugitif cet homme joyeux, plein de confiance et de bonne humeur. Car Chambon n'était pas un de ces boursiers cyniques, sans scrupule ni humanité. Il rendait à l'occasion des services, et son égoïsme avait des façons aimables. La nuit qui suivit la débâcle, il dormit mal, et des réflexions pédibles troublèrent son esprit. Il eut même un instant la pensée de ne pas fuir, d'attendre, repentant et tête baissée, les décisions de la justice et d'abandonner à ses créanciers l'argent qui lui restait. Et ce ne fut qu'après avoir constaté que la quote-part de ses clients serait presque insignifiante qu'il se décida à l'emporter. Le matin, ses remords le tenaient encore, et il éprouva plusieurs fois un serrement de cœur en faisant ses préparatifs de départ.

Il pénétra dans la petite salle du cercle, où les membres sérieux, gens d'affaires ou rentiers qui ne pratiquaient pas le baccara, se tenaient d'habitude. Les uns jouaient au bésigue, d'autres à

l'écarté, par tables isolées. Quelques personnes se contentaient de causer. On était là comme chez soi, et il y régnait une certaine familiarité bruyante et spirituelle.

Chambon aperçut du premier regard Emile Belin, un des plus anciens membres du cercle, qui était son client. Il tenait des cartes, assis devant un partner, et, voyant Chambon, lui adressa un sourire ;

— Venez donc faire une partie.

Emile Belin, assez riche, retiré sans encombre de la spéculation, se contentait de risquer de l'argent, de temps à autre, dans des affaires sûres, comme il disait. Il se montrait fier de sa réputation de monsieur qui a du flair et qui ne se laisse pas rouler. Parfois, quand il sentait un boursier « en veine », il n'hésitait pas à lui confier des capitaux avec modération et jusqu'à présent, n'avait pas eu de mésaventure. Il choisissait de préférence les débutants. C'est ce qu'il appelait protéger les jeunes.

Chambon lui inspirait de la sympathie, et il s'était plus découvert avec lui qu'avec aucun autre. Aussi vantait-il ses hautes aptitudes financières.

Ayant consulté sa montre, Chambon se plaça en face de son client, en murmurant : « J'ai bien

le temps. Ce serait drôle de lui gagner quelques louis avant de partir. » Mais, en mêlant les cartes, sa bonne nature reprit le dessus et il se dit : « Ce pauvre Belin! Non, vraiment, j'aimerais mieux perdre un peu. Il sera assez ennuyé demain ! »

Mais il eut, au contraire, une chance inouïe, et Belin qui savait s'arrêter, se leva en déclarant :

— Assez perdu pour aujourd'hui !

« Décidément, il n'est pas heureux avec moi », pensa Chambon, et, serrant dans son gousset l'or et les billets qu'il venait de gagner, il quitta le cercle, à l'anglaise.

Il lui restait une heure pour dîner et, quoiqu'il ne se sentît aucun appétit, il entra dans un grand restaurant du boulevard où il venait fréquemment. Le maître d'hôtel, le reconnaissant, s'avança vers lui :

— Monsieur dîne de bonne heure, ce soir ? dit-il.

— Oui, reprit Chambon, il faut que je m'habille et que j'aille au théâtre. Je n'ai pas très faim, d'ailleurs ; servez-moi vite.

Il commanda son menu et, pendant qu'il étendait sans entrain du beurre sur un morceau de

pain, l'écœurement de sa situation le saisit. Ainsi, demain, le maître d'hôtel, les garçons ridicules sous l'habit noir, sauraient que lui, Chambon, était en fuite, après avoir sauté à la Bourse ! Tout le boulevard le saurait également ; les journalistes l'annonceraient avec dédain ; des articles paraîtraient à son sujet sur le nombre toujours croissant des poufs financiers ! Il serait traité couramment d'escroc ! Et Belin, ce pauvre Belin ! C'est lui qui perdait le plus à ce désastre. Ah ! Chambon traversait un moment bien pénible !

— Je réponds de la bécasse, dit le maître d'hôtel, apportant le plat.

— Tiens ! j'avais commandé une bécasse ? Je n'y pensais plus.

Il adorait la bécasse et, en général, était très gourmand. Il mangea la plus grande partie du délicieux gibier et sous prétexte que la bécasse exige le bourgogne, il demanda une demi-bouteille d'un vin généreux. Une tasse de café chaud un fort verre de bonne eau-de vie et un cigare de sa marque favorite eurent bientôt vaincu les pensées moroses qui l'obsédaient ; et une tiédeur exquise se répandit dans tous ses membres, envoyée par l'estomac, père de la philosophie.

Chambon paya l'addition en laissant un pour-

boire nombreux et sortit d'un pas ferme. En réalité, la position n'était pas mauvaise, surtout s'il se rappelait les années de misère qu'il avait vécues autrefois. Il avait quarante ans, de la santé, pas mal de billets de mille. « En y réfléchissant même, je ne suis pas fâché de partir. Paris devient absolument inhabitable. » Il héla un fiacre qui s'ébranla lentement. « Et quels sales fiacres! » fit Chambon.

Antonin l'attendait à la gare.

— J'ai pris le billet de Monsieur; mais, suivant son ordre, je n'ai pas fait de valise.

— J'achèterai tout là-bas. Je t'écrirai dans trois ou quatre jours et tu viendras me rejoindre.

— Je vois avec plaisir, ajouta Antonin, en regardant la figure animée de son maître, que Monsieur est tout à fait remonté.

— Tout à fait.

— J'ai retenu un coin pour Monsieur.

— Très bien. Au revoir, Antonin!

Chambon tendit à son valet de chambre une main que celui-ci toucha avec respect et s'éloigna.

Dans le wagon, il s'installa commodément. Il y avait, à l'autre extrémité, un monsieur de l'âge à peu près de Chambon et, comme lui, enve-

loppé de fourrures. Une simple couverture constituait son bagage.

— Si c'était un confrère? pensa Chambon très amusé.

Et cette idée lui fit passer agréablement les premières heures du voyage.

L'AFFAIRE MARION

Le besoin d'une villégiature discrète et calme m'entraîna un jour, à une cinquantaine de lieues de Paris, dans une petite ville du centre de la France. A l'auberge où je laissai mon bagage, je demandai s'il n'y avait pas quelque maisonnette à louer pour la saison. L'aubergiste me conseilla d'aller voir M. Marion, propriétaire d'une espèce de villa, connue dans le pays sous le nom de La Gaillardière.

— Je crois qu'elle n'est pas habitée cette année-ci, ajouta-t-il.

M. Marion demeurait tout près de la ville, dans une maison de paysan, composée uniquement d'un rez-de-chaussée. Je le trouvai devant sa porte, fumant une pipe. Il paraissait de soixante à soixante-dix ans, mais sa haute taille, en-

core droite, ses épaules carrées, ses gestes souples étaient d'un homme plein de vigueur. Il m'accueillit avec la plus grande urbanité.

— Tenez, voici la villa, me dit-il en me montrant du doigt une construction carrée, blanche avec des volets verts. Si vous voulez, nous la visiterons tout de suite. Il y a ce qu'il faut comme meubles.

Elle me convint. M. Marion me proposa un prix très modéré que j'acceptai.

— Vous y serez fort bien. La rivière passe à deux cents pas d'ici et elle est très poissonneuse, Etes-vous pêcheur ?

Je confessai cette manie. Dans la journée même, je m'installai, aidé d'une bonne que mon propriétaire eut l'amabilité de me procurer, et dès le lendemain matin, je me mis à pêcher à la ligne avec ferveur.

Cet exercice ne semblait pas en honneur dans le pays ; les bords de la rivière étaient déserts, malgré leur fraîcheur favorable, malgré les eaux lentes et profondes d'où parfois de gros poissons en chasse s'élançaient. Cependant, vers le soir, comme j'étais revenu faire une seconde séance, j'entendis derrière moi un bruit de branches remuées. Je me retournai et j'aperçus, une boîte à la main, des lignes sous le bras, un vieux

monsieur, petit, sec, les sourcils légèrement froncés, l'air sérieux.

A ces signes, je reconnus que non seulement il était pêcheur comme moi, mais que, selon toute vraisemblance, je lui avais pris sa place accoutumée. Je me levai en m'excusant. Sa rancune ne tint pas devant cette marque de bonne volonté.

— Bah! fit-il, ne vous dérangez donc pas. Je vais me mettre plus loin.

Je répliquai que je ne le souffrirais pas, et qu'ignorant les habitudes... Il insista gracieusement et, me saluant, s'éloigna.

Je le revis les jours suivants et, peu à peu, nous causâmes. Il me donna des indications pour la pêche spéciale de la rivière, nous nous prêtâmes nos engins à l'occasion, et bientôt s'établit entre nous une certaine intimité de gens possédés de la même passion. J'étais tombé sur le pêcheur à la ligne courtois et distingué.

— C'est vous, n'est-ce pas, qui avez loué cette année la villa du père Marion?

— Oui. M. Marion est un de vos amis?

Il sourit.

— Pas absolument, mais je le connais depuis longtemps... oui, continua-t-il en murmurant des dates, depuis trente-huit ans.

Je repris machinalement :

— Je crois que c'est un très brave homme.

— Très brave homme... certainement, un très brave homme.

Alors je lui demandai :

— Il y a trente-huit ans que vous habitez le pays ?

— Il y a bien davantage, je ne l'ai pour ainsi dire pas quitté... j'étais notaire, Monsieur, et je ne suis retiré que depuis quelques années. Je m'appelle M. Lebrun.

— M. Marion était un de vos clients, probablement ?

— Oui... à peu près.

Ces réponses évasives en ce qui concernait mon propriétaire commençaient à m'intriguer vaguement ; mais je ne pus pas obtenir des renseignements plus précis.

Une autre fois, comme nous pêchions côte à côte, je prononçai de nouveau le nom du père Marion.

M. Lebrun venait de prendre une perche qui bondissait et se tordait au bout de sa ligne. Il la déposa avec précaution dans sa boîte ; puis, tout à coup :

— Comment se fait-il que vous n'ayez jamais entendu parler de l'affaire Marion ? Il est vrai

que vous êtes jeune ; mais elle a fait tant de bruit dans le temps...

Je m'apprêtai à écouter et il dit, à voix basse, afin de ne pas effaroucher le poisson :

— C'était en 1855. Un crime fut commis dans la commune : une femme et un enfant égorgés. La veuve Bérèz et son petit garçon. Vous ne vous rappelez pas ?

— Pas du tout.

— On accusa Marion, qui avait à cette époque-là trente-deux ans. Je dois dire qu'il y avait bien des charges contre lui ; mais je vous épargne les détails. Bref, il fut condamné aux travaux forcés seulement. Il bénéficia de certains points, restés obscurs. Et il partit pour la Nouvelle-Calédonie. Voilà que, cinq ans après, en 1860, le bruit courut brusquement que Marion avait été victime d'une erreur judiciaire. Le véritable coupable s'était dénoncé en mourant. Cela fit un scandale énorme. On remarqua que jusqu'au moment du crime, Marion s'était toujours très bien conduit. Il se produisit un très grand mouvement d'opinion. L'Empereur s'en mêla, et, le temps des formalités écoulé, Marion revint ici. J'ajouterai que depuis, sa vie a été des plus honorables. Il a hérité le bien d'un de ses parents. C'est devenu un rentier... Toute

cette histoire est oubliée aujourd'hui, la plupart des témoins sont morts. Personne dans la localité n'a jamais l'idée d'y faire la moindre allusion.

Je réclamai des détails.

— Euh ! cela est un peu brouillé dans ma mémoire... D'ailleurs, à mon sens — et j'ai suivi les débats de la cour d'assises — l'affaire était très obscure...

— Mais, enfin, il est innocent... l'aveu du coupable...

— Evidemment, il est innocent... Il n'y a rien à dire là-dessus... L'aveu du coupable était formel... Pour ma part, jadis, quand on élevait encore des doutes, je me prononçais catégoriquement. Je suis pour les choses établies, ajouta M. Lebrun en souriant. Lorsque Marion fut condamné, je croyais à sa culpabilité... Lorsque les autorités décidèrent qu'il était victime d'une erreur, j'ai cru immédiatement à son innocence.

— Mais votre avis sincère, du fond de l'âme ?

— Mon avis, c'est qu'il y a près de quarante ans que cela s'est passé.

Et M. Lebrun, sans ajouter un mot, replongea sa ligne dans la rivière.

On finit toujours par s'ennuyer quelque peu en villégiature. En une de ces heures où la paresse ne suffit plus et pèse sur l'esprit autant qu'un lourd travail, je résolus, pour m'occuper, de faire, s'il était possible, parler de son histoire le père Marion. Je le rencontrais souvent soit devant sa porte, soit sur la route qui longe la rivière. Nous nous saluions. Il me souhaitait une bonne pêche, je lui demandais des nouvelles de sa santé et la conversation s'arrêtait là. Après les révélations du vieux notaire, saisi de curiosité, j'essayai d'établir entre nous des relations moins banales. Je lui offris un jour du poisson : il accepta à condition que je boirais d'une eau-de-vie de prunes qu'il fabriquait lui-même avec les fruits de son jardin. Puis je l'invitai à dîner. Il ne s'agissait plus que de trouver un joint.

— Vous êtes lié avec M. Lebrun, le notaire ? J'ai vu ça, me dit le père Marion. Un pêcheur enragé, comme vous... Oh ! nous sommes d'anciennes connaissances...

— Oui, répondis-je. Nous nous sommes liés tout à fait. Un homme charmant.

Et, sans hésiter, j'ajoutai rapidement :

— Nous avons causé... de vous. Je savais déjà votre... horrible affaire... avant de venir.

Je lui serrai la main :

— Pauvre monsieur Marion!

Et je songeai : « Là, ça y est! »

Loin de s'étonner ou de prendre un air affecté ainsi que je m'y attendais, le père Marion se mit à rire.

— Eh! eh! je m'en doutais... Ça en a-t-il fait du bruit, dans le temps, cette affaire-là!... Mon Dieu, ça en a-t-il fait!... C'est connu à Paris, hein?

— Très connu! affirmai-je.

La glace était rompue, le père Marion emplit son verre d'eau-de-vie de prunes, puis, toujours souriant, avec une bonhomie aimable :

— Ah! oui, ça a été une drôle d'histoire... D'abord, quand je suis retourné, on m'a porté en triomphe. Ensuite on a essayé de me mettre de l'opposition, en politique. J'ai refusé; la politique, ça m'effraye. J'étais à peine revenu depuis six mois qu'on commençait déjà à dire que, mon erreur judiciaire, c'était une invention du gouvernement... que c'était dû à l'intrigue, à des protections... On m'évitait dans les rues. Moi, je m'en fichais complètement. Il y avait des journaux, dans la localité, qui m'attaquaient, d'autres qui me soutenaient... Ce que c'était comique! J'étais innocent pendant six

mois, puis crac ! je devenais un grand coupable. Je passais une partie de l'année à être un martyr que tout le monde respectait. Des voyageurs demandaient à me voir... Un beau jour, ça changeait sans raison. Je n'étais plus qu'un monstre d'hypocrisie qui avait roulé la Justice... Est-ce bizarre? Enfin, on oublie tout... tout passe, tout casse, tout lasse, pas vrai? Figurez-vous qu'au 4 Septembre...

Le père Marion s'épanouit, comme au souvenir d'une bonne farce :

— Au 4 Septembre, comme mon nom était très connu dans la localité — on ne se rappelait plus pourquoi — on est venu me proposer d'être maire de la commune... Ah ! ah ! vous pensez que j'ai décliné cet honneur... Maintenant, c'est fini, fini... C'est de la légende...

Une pareille désinvolture me surprenait étrangement. Ce qui me stupéfiait surtout, c'est que le père Marion ne montrait, en aucun cas, la plus petite animosité contre ses bourreaux ; qu'il ne parlait jamais de ses souffrances à Nouméa ; qu'il ne paraissait pas garder la plus mince rancune à la société de l'horrible aventure dont il avait été victime.

Et moi aussi, je subissais toutes sortes d'alternatives. Tantôt, contemplant sa barbe blanche,

sa belle figure de vieillard encore solide, je m'imaginais un philosophe supérieur dans sa simplicité, une âme fière, résignée et douce; tantôt au contraire, voyant ses yeux clairs et froids, ses lèvres minces, je concevais des soupçons abominables.

Naturellement, je n'osai jamais lui poser la question qui me montait aux lèvres : « Enfin, vous êtes innocent, n'est-ce pas ? » Car, détail inouï, pendant les trois mois que durèrent nos entretiens, jamais, lui non plus, ne me dit positivement, carrément : « Je suis innocent. »

La veille de mon départ pour Paris, nous dînâmes ensemble. Puis je le reconduisis jusque chez lui. Nous nous serrâmes la main. Alors il me regarda en face et, avec un sourire qui me sembla en ce moment-là, diabolique et qui n'était peut-être qu'une délicate et ironique allusion à d'injustes soupçons qu'il avait devinés :

— Voulez-vous que je vous dise quelque chose de très curieux? J'ai aujourd'hui soixante-huit ans. Ça n'a plus aucune importance de savoir qui a commis ou qui n'a pas commis un crime en 1855. Eh bien! on m'a répété tellement de fois que j'étais coupable, ensuite que j'étais in-

nocent que, ma parole d'honneur, je n'en sais plus rien moi-même...

Et il disparut dans sa petite maison, en m'envoyant un bonsoir amical.

ÉMILE

Un ancien juge, deux commerçants enrichis et retirés des affaires, le docteur, trois rentiers, formaient dans la localité une petite colonie de gens qui se fréquentaient sans relâche et vivaient agréablement. Sauf le docteur, ils étaient tous mariés; plusieurs avaient des enfants, et la société ne manquait pas aux réunions hebdomadaires, qui se tenaient tantôt chez l'un et tantôt chez l'autre. Depuis des années que durait cette intimité, on n'avait eu à déplorer aucune discorde grave, même entre les femmes, et les brouilles légères qui survenaient à propos de jeu ou pour des questions d'amour-propre s'arrangeaient toujours à l'amiable Cela tenait principalement à une chose : chacun possédait une spécialité que personne ne lui contestait et qui

s'était établie à la longue par l'expérience.

Ainsi, c'était chez l'ancien magistrat, M. Paumier, que se trouvait la meilleure cave et, pourvu qu'on admît l'excellence de son flair en matière de vins, il concédait volontiers que M. Mage, un des deux commerçants, se montrait plus adroit que lui à la chasse. De même, nul ne se posait en concurrent du docteur pour tourner spirituellement l'anecdote; M. Vaillant, un des rentiers, avait dans les farces une supériorité reconnue, tandis que son voisin, M. Pique, était redoutable au whist.

Il existait pourtant une exception à cette belle ordonnance. Le troisième rentier, M. Travers, ne jouissait vraiment d'aucune aptitude particulière et, malgré toute l'indulgence possible, il fallait bien reconnaître sa parfaite nullité. Ni joueur, ni spirituel, ni adroit, ni farceur, il présentait le modèle d'une rare insignifiance; mais ses collègues, à cause de son humeur égale, s'accordaient à vanter son bon caractère, comme on décerne des prix d'encouragement aux élèves mal doués. C'était un homme de cinquante-cinq ans, gros, rouge, vigoureux et lent. Il n'avait jamais exercé aucun métier. Sa femme, très avare, le dominait absolument, et quand arrivait leur tour d'offrir à dîner, elle se répandait en lamentations

sur la cherté des vivres. Lui n'eût pas mieux demandé que de recevoir largement, car il était riche de ses revenus accumulés, mais il finissait par céder à la rapacité de son épouse ; et on plaisantait leurs repas durant toute la semaine qui suivait.

Une histoire d'intérêts les amena un jour à Paris, où ils n'étaient venus qu'une fois, dans leur jeunesse. Le premier soir, M. Travers, qui était assez gourmand, insinua qu'on pourrait bien aller dîner sur les boulevards, dans un grand restaurant, et madame Travers, par hasard de bonne humeur, y consentit après quelques minutes de discussion.

Ils entrèrent dans un cabaret à la mode et s'assirent, un peu éblouis par les lumières, à la table qu'on leur indiqua. Un garçon leur tendit la carte et s'éloigna pendant qu'ils la lisaient lentement. Alors, l'attention de M. Travers fut attirée vers une table voisine occupée par quatre messieurs et sur laquelle le maître d'hôtel apportait un large plat de métal blanc chargé de vivres.

— Qu'est-ce que ça peut être? dit-il à sa femme.

— Je n'en sais rien; demande-le.

« Canard rouennaise », répondit le garçon. Et, en même temps, M. Travers entendit un des messieurs qui disait : « Découpez le canard, Emile. »

— Tiens ! je suis curieux de savoir comment on découpe à Paris, murmura M. Travers à l'oreille de sa femme... et surtout le canard. Le canard est l'animal le plus difficile à découper et, après le canard, c'est l'oie sauvage. Chez nous, il n'y a que Mage qui sache découper à peu près, et encore...

Emile alla chercher une fourchette énorme et un couteau, dont la lame, longue et flexible, reluisait. Subitement intéressé, M. Travers se retourna franchement du côté du maître d'hôtel et l'examina des pieds à la tête. Emile paraissait quarante ans ; il était de taille moyenne, chauve et entièrement glabre. Son visage impassible contrastait avec l'extrême agilité de ses mouvements. D'abord, d'un geste vif et sûr, il piqua de la main gauche la fourchette dans le dos de l'animal et, le tirant du plat, l'éleva à une certaine hauteur. Un instant, il le regarda, les sourcils froncés, comme un ennemi, semblant le défier de fuir. Puis de la main droite, il plongea brusquement le long couteau dans les chairs : une seconde après, l'aile tomba. M. Tra-

vers ne put retenir un petit cri d'admiration.

Ce fut le tour des autres membres. Armé de la lame tranchante, Emile n'avait plus l'air d'un simple maître d'hôtel, mais d'un maître d'armes qui ferait un assaut. Il ne découpait pas, il combattait. Entre ses doigts, le couteau prenait des allures d'épée et, chaque fois qu'il avançait le bras, on eût dit qu'il se tendait contre un adversaire.

Enfin, il ne resta plus du canard qu'une carcasse informe. M. Travers, enthousiasmé, se sentait des envies d'applaudir. Emile devina ce sentiment, car il s'avança vers lui :

— Monsieur désire-t-il un canard rouennaise ?

M. Travers répondit machinalement :

— Oui, oui, un canard...

Emile pivota vivement sur les talons et s'éloigna.

— Tu es fou ! fit madame Travers. Un gros canard pour nous deux !

— J'ai très faim et, d'ailleurs, il est trop tard pour décommander.

Elle ajouta :

— C'est absurde.

Emile découpa lui-même ce second canard avec autant de maestria que le premier, et M. Travers l'admira encore davantage. Il étudia

l'opération de plus près, presque ému. Le repas coûta soixante francs. Au moment où les deux époux se levèrent, le maître d'hôtel demanda :

— Monsieur n'est pas venu à la maison depuis longtemps, n'est-ce pas? Je connais tous les clients et je ne me rappelle pas...

— Depuis longtemps, en effet, dit M. Travers en rougissant.

— Monsieur reviendra bientôt?

M. Travers répondit :

— Demain... Je reviendrai demain.

Dès qu'ils furent sur le boulevard, madame Travers s'écria :

— Ah! ça, tu plaisantes, j'espère? Tu n'as pas la prétention de dîner ici pendant tout le temps que nous serons à Paris? Soixante francs!...

Visiblement préoccupé, il reprit :

— Bah! Nous verrons. Ne faisons pas de projets.

Pourtant, le lendemain, à l'heure du repas, il entraîna sa femme vers le restaurant. Les affaires ayant réussi, elle ne fit pas trop d'observations, se contentant de dire :

— Ce sera la dernière fois!

— J'ai même une idée, ajouta M. Travers. Si

tu n'y vois pas d'inconvénient, nous dînerons en cabinet particulier.

— Voilà une lubie !

— Nous n'avons jamais dîné en cabinet particulier et, puisque nous partons bientôt...

La curiosité l'emporta sur l'avarice et elle ne s'y opposa pas. Ils s'installèrent dans un petit salon rouge et or que le garçon leur ouvrit. Aussitôt M. Travers commanda un canard à la rouennaise.

— Encore ! mais c'est de la démence...

Il devint sérieux :

— Ecoute-moi, tu me rendras cette justice que, depuis vingt-cinq ans que nous sommes mariés, j'ai toujours fait tout ce que tu as voulu... Je n'ai pas eu beaucoup de fantaisies... Eh bien aujourd'hui, j'en ai une... Tu peux me la passer, que diable !

— Et quelle est cette fantaisie ? Est-ce de dîner tous les soirs avec du canard ? Je la trouverais un peu forte...

— Non, ma chérie, ce serait... oui... mon rêve serait d'arriver à découper un jour aussi bien qu'Emile. Là ! ce n'est pas méchant.

Elle éclata de rire :

— Tu es trop maladroit.

— Oh ! avec de la bonne volonté, reprit-il.

Après les hors-d'œuvre et le potage, Emile pénétra dans le cabinet particulier avec le canard rouennaise, et M. Travers, abordant carrément la question, lui dit :

— Monsieur Emile, je désirerais savoir combien il me faudrait de temps pour découper... oh! pas comme vous, c'est impossible, mais pour découper proprement?

Emile le regarda en face sans qu'un pli de son visage trahit la moindre ironie.

— C'est très long!

— Tu vois! s'écria madame Travers.

— Je crois, monsieur Emile, insista-t-il, que si vous consentiez à me donner des leçons je ferais des progrès rapides. J'habite la province, mais je n'hésiterais pas à prolonger mon séjour à Paris d'une semaine ou même de deux.

Madame Travers, suffoquée, ne riait plus.

— Il est fou... il est positivement fou...

— Je voudrais aussi que vous vous chargiez de m'acheter une fourchette et un couteau pareils aux vôtres...

Et prenant Emile à part :

— J'ai de l'énergie.., je suis très décidé à savoir découper... Les femmes ne comprennent pas ces choses-là...

— Oui, fit Emile avec une imperceptible

nuance de dédain, il y a des choses que les femmes ne comprendront jamais... Je suis à votre disposition, Monsieur, nous allons commencer aujourd'hui.

M. Travers était vigoureux, plein de bonne volonté et, d'ailleurs, il avait la vocation. Dans cette première séance, il surprit Emile par son habileté. Tous les soirs, pendant douze jours, il revint et ils usaient ensemble jusqu'à deux et trois canards; madame Travers, domptée par l'entêtement de son mari, intéressée malgré elle, mangea du canard à la rouennaise douze jours consécutifs. Le treizième, Emile déclara que son élève savait tout ce que la science humaine pouvait apprendre. M. Travers lui fit cadeau, à l'insu de sa femme, d'une chaîne de montre en or; après quoi, il retourna dans sa ville natale, emportant une paire de fourchettes et de couteaux tout neufs.

Le lendemain de leur arrivée, les Travers offrirent un grand dîner. Il y avait au premier service un canard à la rouennaise. Suivant son habitude, M. Mage se disposa à le découper, en se plaignant des difficultés de toute sorte que présente cette opération.

— Bah! pour une fois, je vais essayer, dit M. Travers en souriant.

Chacun se récria sur cette prétention.

— Laissez-le donc faire! murmura M. Mage avec pitié. C'est un canard de perdu!

Alors, Travers se leva, apporta devant les convives stupéfaits l'énorme fourchette et le long couteau, saisit la bête et en vingt secondes, la découpa avec une maîtrise supérieure.

Des hourras accueillirent ce tour de force, et M. Mage, de bonne grâce, s'avoua vaincu. Dès lors, M. Travers acquit une grande réputation dans la ville. Pour montrer son adresse, il se mit à traiter fréquemment ses amis et dépensa beaucoup d'argent. Et madame Travers elle-même, malgré son avarice, tirait vanité des succès de son époux.

L'HOMME-BICYCLE

I

C'était un garçon de la Provence, nommé Marius. On sait que cette région produit en quantité des hommes d'une force extraordinaire, des lutteurs et des phénomènes de toute sorte; et c'est au point qu'un homme-serpent qui ne serait pas du Midi n'aurait, pour ainsi dire, aucune chance d'arriver à une situation quelconque.

Non seulement Marius en était, et de père en fils depuis de nombreuses générations, mais encore il se montra dès son jeune âge doué d'une façon exceptionnelle pour les exercices du corps. Le bicycle jouissait à cette époque d'une vogue

fabuleuse, et il avait fini par remplacer à peu près complètement tous les autres genres de locomotion. Il faisait partie intégrante de l'éducation des jeunes gens de la bourgeoisie ; les lycées et collèges avaient des professeurs de bicycle, et la seconde partie du baccalauréat ès-lettres comportait un examen de bicycle dans le cours de la Faculté.

On donna un bicycle à Marius lorsqu'il eut atteint sa quatrième année. En l'apercevant, et sans qu'on lui ait fourni la moindre indication, Marius sauta sur l'instrument, et, au bout de cinq minutes, aucun des mystères du bicycle ne lui était étranger. Sa famille fut émerveillée et comprit aussitôt qu'il serait un jour un des maîtres de ce sport. Et, au lieu de contrarier sa vocation, comme les parents n'ont que trop coutume, le père de Marius laissa son fils s'abandonner à ses instincts naturels. L'enfant était d'ailleurs d'une rare intelligence, et, tout en cultivant le bicycle avec ferveur, il ne dédaigna pas les exercices purement intellectuels. Entre deux records, il apprenait la lecture ou un peu d'arithmétique, et il n'avait pas seize ans, qu'il savait déjà lire, écrire et compter, comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie.

Les succès les plus flatteurs récompensèrent

ses hautes capacités. Ce fut lui qui gagna en 1900 la grande course de Paris-Kamtchatka organisée par la presse française en l'honneur de la fin du siècle. Toutes les nations avaient envoyé des représentants à cette épreuve solennelle; les Anglais n'arrivèrent qu'en seconde ligne, distancés par Marius de plus quinze cents lieues, et ce succès magnifique augmenta encore le prestige de la Provence dans l'opinion publique.

A voir le jeune méridional monté sur son bicycle, on eût juré que le bicycle et lui ne faisaient qu'une seule et même personne; et c'était une question que l'on pouvait se poser, de savoir si c'était Marius qui conduisait son bicycle ou le bicycle qui entraînait Marius, tant leurs mouvements communs étaient aisés, amples et harmonieux.

Vous connaissez cette histoire d'un acrobate fameux qui arrive un jour sur les mains dans la salle à manger familiale. En l'apercevant sa fille murmure : « Oh ! papa marche les pieds en l'air et la tête en bas. Il doit être préoccupé. » Ainsi, lorsque Marius n'était pas sur son bicycle, il avait un air gauche et emprunté : il lui manquait visiblement quelque chose. Il en était même venu à ce point qu'il avait besoin de cet instru-

ment pour accomplir les actions les plus simples de la vie, pour passer d'une pièce à l'autre de son appartement, pour s'aller mettre à table, et il ne dormait d'un sommeil paisible qu'avec son bicycle entre les jambes.

Cependant, à l'âge de vingt ans, ayant épuisé toutes les joies que les bicycles de ce monde peuvent procurer, il fut saisi de mélancolie. Il murmurait: « Je suis le plus fort de tous les bicyclistes connus; tout ce qu'on peut faire avec un bicycle, je l'ai accompli et au-delà. J'ai parcouru les cinq parties du monde, j'ai étonné mes contemporains. J'ai vidé la coupe des triomphes. Que me reste-t-il à faire? Oh! l'humanité est bien bornée! »

Et il poussait de longs soupirs sur la vanité de toutes choses. Un matin, après avoir ruminé ces tristes réflexions, il monta machinalement sur son bicycle et s'élança dans la campagne.

II

Il ne tarda pas à éprouver une sensation étrange. Il avait beau rouler avec une rapidité

vertigineuse il n'avait plus la notion de l'effort ni de la fatigue. Il lui semblait que le bicycle entrait pour ainsi dire en lui, devenait une partie intégrante de son individu. Ses mains dirigeaient le gouvernail machinalement, comme si c'eût été un de ses propres doigts; ses pieds et les pédales étaient confondus au point qu'il ne savait plus où finissait sa chair et où commençait le bicycle. Ayant heurté un caillou pointu avec une roue, il eut le même mal que s'il avait marché pieds nus sur des pierres.

« Voilà qui est particulier! » s'écria-t-il. Il modéra son allure, s'arrêta et essaya de descendre. Mais alors il crut que la folie s'emparait de lui ou qu'il était victime de quelque cauchemar inouï. Il voulut se pincer le bout de l'oreille avec les doigts pour se réveiller, ainsi que c'est la mode en Provence, mais ses mains ne purent se détacher du gouvernail. Il voulut retirer ses pieds des pédales : ses pieds restèrent implacablement fixés. Il tenta de hausser son séant : son séant et le siège du bicycle étaient inséparables l'un de l'autre.

En proie aux plus bizarres pressentiments, tourmenté d'une inquiétude inexprimable, Marius rentra chez lui et expliqua à sa famille le phénomène surnaturel dont il était le jouet. Ses

parents se moquèrent d'abord de lui, supposant une de ces farces comme les méridionaux ont l'habitude de s'en faire entre eux. « Descends de ton bicycle, eh! feignant! » lui crièrent ses petits frères. Il fallut que Marius versât d'abondantes larmes pour qu'on commençât à prendre son aventure au sérieux.

« Té! tu t'es empêtré là-dessus! lui dit son père. Attends, je vais te retirer de là, nigaud! » Mais, quelque effort que fit le père Marius, il fut incapable de disjoindre son fils et le bicycle. Alors, comprenant qu'il se passait quelque chose de fantastique, toute la famille se mit à genoux et adressa des prières au ciel en sanglotant. Puis on alla quérir des voisins qui furent épouvantés et firent le signe de la croix. Le bruit s'en répandit bientôt dans tout le quartier et un grand rassemblement eut lieu devant la porte de l'habitation de Marius.

« Il faut l'exorciser », murmura une brave dame qui se précipita chez le curé de la paroisse, lequel vint en toute hâte. Mais il eut beau jeter de l'eau bénite sur le malheureux Marius, lui et le bicycle n'en restèrent pas moins intimement unis.

« Ça ne regarde pas la religion, dit le curé. Je vous conseille d'envoyer chercher un médecin. »

III

L'homme de la science, esprit sceptique et qui ne croyait pas aux miracles, refusa d'abord de se déranger pour une pareille sottise. « Votre Marius est un farceur qui veut faire poser le médecin! » déclara-t-il avec autorité. Mais on insista tellement qu'il consentit à se rendre chez lui. Il lui tâta le pouls, l'ausculta, appuya la tête contre la poitrine.

— Allons, mon garçon, vous n'avez rien du tout, conclut-il.

— J'ai mon bicycle, gémit Marius.

— Comment! vous voulez me faire accroire, à moi, que vous ne pouvez pas descendre de là! s'écria le docteur indigné.

— Essayez, reprit Marius, vous verrez bien.

Le docteur le secoua terriblement.

— Vous êtes un entêté, un imposteur! La science démontre que lorsqu'un homme est monté sur un bicycle, il doit pouvoir nécessairement en descendre, et ce n'est pas au commencement du vingtième siècle, après tous les

progrès que nous avons accomplis, que vous changerez les lois de la mécanique.

Marius poussa de lamentables gémissements.

— Puisque je vous dis que je ne peux pas, docteur. Ne m'abandonnez pas, je vous en supplie.

Touché par l'accent de sincérité de cette prière suprême, le docteur, qui n'était pas au fond un méchant homme, examina de nouveau Marius, l'interrogea sur sa vie, lui demanda si pareille chose était déjà arrivée à une personne de sa famille.

— Jamais je ne l'ai ouï dire, fit le père.

— Alors nous ne sommes pas en présence d'un cas d'atavisme et je n'y comprends plus rien.

A tout hasard, il ordonna une potion, ajoutant :

— Je reviendrai demain et, si les choses sont dans le même état, j'appellerai deux de mes collègues en consultation et nous enverrons un rapport à l'Académie de médecine.

Marius sur son bicycle ne ferma pas l'œil de toute la nuit. Au matin, les trois docteurs arrivèrent et furent extraordinairement embarrassés. Ils finirent par déclarer que le cas de Marius

ne concernait pas la médecine et qu'il fallait faire venir des chirurgiens de Paris.

Deux jours après cinq des plus renommés maîtres de l'art étaient assemblés autour du bicycle de Marius et leur avis unanime fut que le bicycle et Marius ne pouvaient plus être séparés que par une opération chirurgicale qui coûterait la vie sinon au bicycle, du moins à l'homme. L'un d'eux voulut même pratiquer immédiatement l'autopsie dans l'intérêt de la science; il ne renonça qu'avec peine à cette idée qui fut vivement combattue par Marius et sa famille.

— Vous êtes devenu homme-bicycle, conclurent les savants. Cela devait fatalement se produire un jour ou l'autre.

— Peut-on vivre ainsi ? demanda Marius.

Une nouvelle discussion s'engagea, d'où il résulta que l'on pouvait parfaitement vivre, à condition toutefois de prendre des précautions et d'éviter les courants d'air.

Cependant les journaux s'étaient emparés de l'affaire et Marius interviewé plus de deux mille fois devint l'homme le plus célèbre de toute la terre.

IV

Le pauvre Marius finit par s'accoutumer à son étrange position. Même, il y trouva peu à peu du charme, un je ne sais quoi de piquant et d'imprévu. Il recevait des visites flatteuses, des hommages sans nombre et des compliments qui chatouillaient son amour-propre. Des femmes qui l'avaient dédaigné lorsqu'il n'était qu'un homme comme tout le monde tombèrent amoureuses de lui, et il eut la joie cruelle de les repousser à son tour. Plusieurs s'asphyxièrent par suite de leur désespoir.

Inutile de dire que les plus brillantes propositions lui furent faites par des impresarios américains. Mais il refusa énergiquement de s'exhiber sur une scène et voulut rester au milieu de sa famille, dans sa ville natale, dont il était l'orgueil. Il refusa également de se présenter à la députation, malgré la certitude d'être élu par ses concitoyens. Aucune ambition politique ne le tenait et il ne cachait même pas son dédain pour les fonctions publiques. Au 14 juillet ce-

pendant, il consentit à être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Enfin, une année, passa en Provence une princesse belle comme le jour. Elle alla rendre visite à Marius ainsi que le faisaient tous les touristes et devint éperdûment éprise du jeune homme. Elle déclara à son royal père qu'elle n'aurait jamais d'autre mari que lui.

Le roi commença par refuser, mais, son médecin ayant dit que la princesse mourrait de chagrin si elle n'épousait pas Marius, il se laissa fléchir. Les noces se firent dans les délais légaux et d'une façon somptueuse.

Un an après, la princesse accouchait d'un fils, monté sur un petit bicycle de chair et d'os, ce qui était facile à prévoir. Ainsi naquit parmi les hommes, au commencement du vingtième siècle, une race d'hommes-bicycles, analogues aux centaures de l'antiquité. Cette race fut fertile en esprits ingénieux et jeta un peu de distraction dans l'humanité.

UN REPAS EN 1900

Grand restaurant du boulevard. Sept heures et demie du soir. Consommateurs, garçons, maîtres d'hôtel. Conférences entre les maîtres d'hôtel et les clients. Bruits de conversations.

Entre un monsieur excessivement correct, habit noir, cravate noire, monocle. Il avise une table inoccupée et s'y installe. Un maître d'hôtel s'avance lentement vers lui.

LE MAITRE D'HOTEL.

Monsieur sait-il ce qu'il va manger?

LE MONSIEUR, léger accent étranger.

Pas encore, donnez-moi la carte.

Il indique les plats qu'il faut lui servir.

LE MAITRE D'HOTEL.

Et le vin, Monsieur? Je vais appeler le sommelier.

LE MONSIEUR.

Il hésite.

LE SOMMELIER, approchant.

Margaux. Léoville? ou du Bourgogne?

LE MONSIEUR, se décidant.

Non, de l'eau, une bouteille d'eau.

LE SOMMELIER.

Eau de Vals, eau d'Orezza, eau de Bussang?

LE MONSIEUR.

Pas de l'eau minérale, de l'eau pure.

LE SOMMELIER.

Il ne peut se défendre d'un léger tressaillement.

Une bouteille d'eau pure!

LE MONSIEUR, ferme.

Oui.

LE SOMMELIER, le dévisageant, à part.

Il a l'air comme il faut, c'est vrai, mais il y a tant d'intrigants! (Répétant.) Nous disons donc, une bouteille d'eau pure?

LE MONSIEUR.

Est-ce que vous n'en avez pas?

LE SOMMELIER.

Oh! si, il en reste quelques bouteilles. (A part.) Je vais en parler au patron, je ne veux pas prendre la responsabilité de servir une bouteille d'eau pure à quelqu'un que je n'ai jamais vu. Il ne sait peut-être pas ce que ça coûte.

Il se dirige vers le patron du restaurant et lui fait part de la commande du client.

LE PATRON, stupéfait, mais à voix basse.

Vous êtes certain?

LE SOMMELIER.

J'ai bien entendu, je le lui ai fait répéter trois fois.

LE PATRON, interrogeant sa femme qui est à la caisse.

Que faut-il faire?

LA PATRONNE, aigre.

Tu feras ce que tu voudras. Naturellement, il est impossible de faire payer d'avance, ni de demander à ce monsieur s'il a de l'argent sur lui. C'est encore une addition qui va nous rester probablement sur le dos.

LE PATRON, prenant une résolution.

Tant pis! les affaires sont les affaires, je vais lui parler moi-même à ce monsieur. (Il se dirige vers le client.) Mon sommelier vient de me dire, Monsieur, que vous désiriez une bouteille d'eau pure. Je vous demande pardon d'insister et je vous en fais toutes mes excuses. Vous n'ignorez pas qu'il ne reste peut-être pas en tout cent véritables bouteilles d'eau pure; j'en ai une trentaine en cave et je ne pourrai jamais renouveler ma provision. C'est pourquoi je ne les marque même pas sur la carte et je suis obligé de les vendre un peu... cher. On ne m'en a pas demandé depuis un an.

LE MONSIEUR, qui a saisi l'intention du patron, avec bonhomie.

Mais je comprends parfaitement.

Il tire son portefeuille de sa poche, comme pour chercher quelque chose, et laisse apercevoir plusieurs billets de mille francs.

LE PATRON, rasséréné.

Je vais avoir l'honneur de vous servir moi-même.

Il fait un signe au sommelier et descend à la cave avec lui. Cinq minutes après, il revient avec un de ces petits paniers en osier qui servent à présenter les vins précieux. Il le pose sur la table du client avec une foule de précautions qui attirent l'attention des voisins. Chuchotements. Regards.

LE MONSIEUR.

De quelle année?

LE PATRON.

De 1893, Monsieur. Ça a été pour l'eau une année analogue à celle de la comète pour le Bourgogne. Il y en a eu très peu, mais elle a été excellente. Savez-vous, Monsieur, qu'à cette époque-là, on avait de la très bonne eau pour trois ou quatre francs la bouteille?

LE MONSIEUR.

On me l'a dit, en effet, et je me le rappelle vaguement.

LE PATRON, le regardant.

Monsieur est bien jeune. Mais mon père m'a

raconté plusieurs fois que dans son enfance l'eau pure a été un moment pour rien. Il a même connu des gens qui en usaient pour la toilette et qui en buvaient couramment à table. Comme tous ces souvenirs nous vieillissent !

LE MONSIEUR.

D'où vient celle-ci ?

LE PATRON.

D'une petite rivière qui existait, il y a quelques années, dans un département voisin de Paris, et qui s'appelait l'Avre. Le Conseil municipal l'avait fait venir à grands frais. Elle a été rapidement tarie, comme vous le comprenez bien. On a pu en mettre quelques bouteilles de côté et c'est une de ces bouteilles que je vais avoir l'honneur de déboucher devant vous.

En finissant ce discours, le patron n'a pu s'empêcher d'élever la voix. Tous les consommateurs du restaurant l'ont entendu, ce qui occasionne une certaine rumeur.

UN CLIENT, à sa femme.

Tiens ! ma bonne amie, nous avons de la chance pour une première fois que nous venons ici. Nous allons voir un monsieur qui a les moyens de boire une bouteille d'eau pure de l'année 1893.

LA FEMME.

Y en a-t-il de ces fortunes !

LE CLIENT.

Je ne suis pas fâché d'avoir assisté à ça. Je le raconterai mercredi prochain.

UNE JEUNE DAME, à un monsieur d'un certain âge.

Ce n'est pas vous qui me paieriez de l'eau pure! Je vous l'ai pourtant demandé assez souvent.

LE VIEUX MONSIEUR.

Et mon conseil judiciaire, qu'est-ce qu'il dirait?

LA JEUNE DAME, entre ses dents.

Vieux pingre!

LE VIEUX MONSIEUR.

A la mort de mon oncle, je vous en offrirai une bouteille pour votre fête.

LE PATRON, au riche monsieur.

Je tiens à vous la verser, permettez. (Il s'en acquitte avec un recueillement religieux. Vive émotion dans l'assistance.) Monsieur va la boire en mangeant?

LE MONSIEUR.

Mais oui.

LE PATRON.

Je n'ai pas de conseils à donner à Monsieur, mais il me semble qu'il serait préférable de commencer avec du vin. Monsieur pourrait prendre du Château-Léoville après le potage, du Château-Lafflitte avec l'entrée, et garder l'eau pour le rôti.

LE MONSIEUR.

Vous avez raison.

Il continue son repas d'après ces saines règles de gastronomie. Le patron s'éloigne guilleret.

LE PATRON, il approche d'une des tables du restaurant où dîne un journaliste bien connu.

Vous avez vu, hein?

LE JOURNALISTE.

Parbleu!

LE PATRON.

Vous allez faire un petit article?

LE JOURNALISTE.

Vous pouvez le croire. J'ai déjà pris des notes. Voulez-vous voir le commencement? (Lisant à voix basse.) « Paris est toujours la ville préférée des grands seigneurs de tous les pays. Hier, le possesseur d'une des plus grandes fortunes de l'Europe, et que nous ne nommons pas par un sentiment de délicatesse que tous nos lecteurs apprécieront, a dîné dans un des restaurants de nos boulevards. Il n'a bu que de *l'eau pure* tout le long de son repas. Inutile de décrire la curiosité de tous ceux qui assistaient à ce curieux spectacle. Le patron du restaurant, un des maîtres de la gastronomie française, comme l'on sait, avait composé lui-même un menu digne de cette luxueuse boisson. Ajoutons que le montant

de l'addition aurait suffi à nourrir une famille entière pendant un an. »

LE PATRON.

Je crois que ce sera une bonne réclame.

LE JOURNALISTE.

Surveillez-le, pour me dire quand il s'en ira.

LE PATRON.

Pourquoi?

LE JOURNALISTE.

J'irai immédiatement l'interviewer. Savez-vous qui ça peut-il être?

LE PATRON.

Je crois que c'est le prince de Galles.

TOUS MALADES

Un cabinet de juge d'instruction. — Le juge, le célèbre docteur Lombroso, un criminel amené par deux gendarmes.

LE JUGE.

Je vous ai mandé, mon cher docteur, pour que vous examiniez ce garçon. Son cas est très compliqué : il a assassiné une vieille femme et il l'a dévalisée ensuite. Je n'y comprends absolument rien, et ce qui m'embrouille encore davantage c'est que ce malheureux a fait des aveux complets. Trouvez-vous cela naturel ?

LE DOCTEUR LOMBROSO.

Il n'y a rien de naturel. (Au criminel.) Montrez-moi votre langue, mon ami (Le criminel tire la langue.) Oh ! oh ! voilà une langue qui indique en

effet que nous sommes en présence d'un cas pathologique excessivement curieux. Mais commençons par le commencement et étudions d'abord les symptômes. Nous disions donc, mon ami, que vous avez égorgé une femme d'un certain âge ?

LE CRIMINEL.

Oui. J'avoue, là, mais qu'on me laisse tranquille !

LE DOCTEUR.

Que c'est bien une réponse de malade ! *là, qu'on me laisse tranquille !...* (Avec douceur.) Voyons, du calme, de la bonne volonté, et on tâchera de vous guérir. Et après l'avoir assassinée, cette femme, qu'avez-vous fait ?

LE CRIMINEL.

Faut-il le répéter pour la centième fois ! Je lui ai pris son argent.

LE JUGE, au docteur.

Que vous disais-je ? Il avoue... C'est inconcevable.

LE DOCTEUR.

Laissez-moi continuer à l'examiner. (Il tâte le pouls du criminel.) Vous n'avez jamais de migraines ?

LE CRIMINEL.

Quelquefois, quand j'ai trop bu.

LE DOCTEUR.

Je m'en doutais. Des crampes d'estomac ?

LE CRIMINEL.

Le matin, souvent.

LE DOCTEUR.

Bon ! Passons au crâne, maintenant. Penchez-vous, mon ami, n'ayez pas peur, on ne vous fera pas de mal... (Il palpe le cuir chevelu.) Tenez, monsieur le juge d'instruction, vous voyez ce point-ci... Eh bien ! je crois et j'affirme et au besoin je parierais une forte somme qu'il y a en cet endroit adhérence absolue entre la cervelle et le crâne et que, par conséquent, ce gaillard-là qui essaye de dérouter la justice et la science par des aveux ridicules est l'individu le plus irresponsable de ses actes qui ait jamais existé. (sévèrement.) On ne trompe pas le médecin, Monsieur ! (Au juge.) D'ailleurs, j'ai apporté mon scalpel et, si vous le permettez, j'espère vous démontrer ce que j'avance à l'aide d'un simple trou que je vais pratiquer dans la boîte crânienne...

Il sort son scalpel.

LE CRIMINEL, se reculant.

Ah ! mais non... Pourquoi faire tant de manières ? Je suis coupable, je suis archi-coupable. J'avoue tout ce que vous voudrez. Etes-vous content ?

LE DOCTEUR, le regardant en face.

Et vous osez affirmer devant moi que, lorsque vous avez assassiné votre victime, vous saviez ce que vous faisiez?

LE CRIMINEL.

Parfaitement.

LE DOCTEUR.

A d'autres, mon ami, à d'autres... Vous raconterez cette histoire à des enfants... Eh! eh! mon gaillard, vous êtes pincé. (Au juge.) J'ai rarement vu un cas de folie plus caractérisé.

LE CRIMINEL.

Je suis fou, moi?

LE DOCTEUR.

A lier, mon garçon. (Au juge.) Nous allons à présent nous occuper des phénomènes ataviques, monsieur le juge d'instruction. Ils sont de la dernière importance. Il n'y a pour ainsi dire pas d'exemple qu'un fou n'ait pas eu d'autres fous dans sa famille. Vous autres magistrats, vous demandez aux coupables : « Que faisiez-vous dans la nuit du...? » Nous autres savants, c'est dans la nuit des temps que nous cherchons nos preuves. (se tournant vers le criminel.) Je vais vous poser une question, faites bien attention à ce que vous allez répondre.

LE CRIMINEL.

Je vous écoute.

LE DOCTEUR.

Que faisaient vos ancêtres vers le milieu du dix-huitième siècle ? Ne vous troublez pas, et surtout n'essayez pas d'invoquer un alibi.

LE CRIMINEL.

Vers le milieu ?...

LE DOCTEUR.

Ils étaient fous, n'est-ce pas ?

LE CRIMINEL.

Hum ! je n'oserais pas l'affirmer...

LE DOCTEUR.

Ah ça, vous voudriez me faire accroire, à moi, que l'arrière-grand-père de votre père n'était pas fou ?

LE CRIMINEL.

Hum !

LE DOCTEUR.

Ou le grand-père de votre père ?

LE CRIMINEL.

Dame !

LE DOCTEUR.

Ou votre grand-père lui-même ou peut-être votre père ! Voyons, je ne vous demande pas grand' chose, dites-moi simplement que votre oncle était fou, rien que votre oncle, votre petit

oncle... ou votre tante... Eh ! Eh ! elle était folle, cette bonne tante !...

LE CRIMINEL.

Je ne peux pas vous dire ça. Je suis un enfant trouvé et je n'ai jamais connu mes parents.

LE DOCTEUR, triomphant.

Eh ! parbleu ! voilà qui arrange tout... Enfant trouvé ! je n'osais pas espérer ce résultat. Pauvre garçon ! Votre père était fou et probablement aussi le père de votre père. (Au juge.) Je ne serais même pas surpris, s'il y avait eu des fous dans cette famille à l'époque des croisades. (Au criminel.) Allons ! allons ! mon ami, il faut venir avec moi, nous vous guérirons.

LE CRIMINEL.

En prison.

LE DOCTEUR.

Mais non, pas en prison, chez moi, dans une chambre donnant sur un grand jardin. Vous serez très bien soigné...

LE CRIMINEL.

On ne me guillotinera pas?

LE DOCTEUR, le grondant doucement.

Voulez-vous bien ne pas vous mettre de pareilles idées en tête ? Je vous dis que vous serez là comme chez vous...

LE CRIMINEL.

On est nourri ?

LE DOCTEUR.

Deux repas par jour. Le matin, des œufs à la coque, une côtelette... le soir, un plat de viande et un plat de légume... Un doigt de vin dans un verre d'eau...

LE CRIMINEL.

Mais alors je crois bien que je suis fou! Vive le docteur!

LE DOCTEUR, essuyant une larme.

Pauvre garçon !

LE JUGE.

C'est merveilleux! Pendant que vous êtes là, mon cher docteur, il faut que je vous consulte sur une autre affaire. Figurez-vous que l'on vient d'arrêter le caissier d'une grande maison de commerce, qui avait filé, il y a quelques mois, à Bruxelles en emportant la caisse. C'est d'autant plus curieux que, jusqu'à ce moment-là, on n'avait jamais rien eu à lui reprocher ; c'était un employé modèle, très exact, et puis un beau jour...

LE DOCTEUR, souriant.

Cela vous étonne parce que vous n'êtes pas un médecin. Savez-vous ce que c'est que votre caissier ?...

LE JUGE.

C'est un caissier infidèle probablement.

LE DOCTEUR, haussant les épaules.

Infidèle ! Ça ne signifie rien, infidèle... Ah ! on a vite fait de dire aujourd'hui d'un homme qui emporte la caisse : « C'est un caissier infidèle ! »

LE JUGE.

Qu'est-ce alors ?

LE DOCTEUR.

C'est, selon toutes les probabilités, un individu atteint de *folie cleptomanique*, folie qui consiste à dérober soit des objets, soit des valeurs, et à se les approprier sous l'empire d'une force irrésistible, laquelle a son origine dans une circonvolution cérébrale qui est à quatre centimètres et demi de l'os frontal.

LE JUGE.

Comment expliquez-vous alors ce départ pour Bruxelles ?

LE DOCTEUR.

C'est une variété de la folie cleptomanique, la *folie cleptomanique bruxelloise*, la plus difficile à guérir. D'ailleurs, montrez-moi votre homme...

LE JUGE.

Introduisez l'accusé.

LE DOCTEUR.

Bonjour, mon ami, bonjour. Quel temps fait-il à Bruxelles ?

LE CAISSIER.

Un vilain temps.

LE DOCTEUR, au juge.

C'est bien la bruxelloise. (Au caissier.) Et qu'en avez-vous fait de cet argent que vous avez pris ? Où l'avez-vous placé ?

LE CAISSIER.

Je l'ai dépensé.

LE DOCTEUR.

Avec des femmes peut-être ? (Au juge.) Ecoutez bien ce qu'il va répondre. Si c'est vraiment un cleptomane, il l'aura dépensé avec des femmes.

LE CAISSIER.

En effet avec des femmes.

LE DOCTEUR, au juge.

Là ! Autre chose : ce genre de fous est très imprévoyant. Nous allons voir. (Au caissier.) Avez-vous au moins pensé à mettre un peu d'argent de côté pour vous faire soigner ?

LE CAISSIER, étonné.

Pour me faire soigner ? Ma foi...

LE DOCTEUR.

Il n'y a pas songé, le malheureux ! Heureuse-

ment, mon ami, vous êtes tombé entre les mains de la justice et l'on vous soignera gratuitement. (Au juge.) Je vais l'emmener avec l'autre et je leur donnerai deux pavillons voisins. (serrant la main du caissier.) On vous guérira, mon ami, mais une autre fois, mettez un peu d'argent de côté.

L'OPINION DE JEAN

La noce était entrée dans la salle des mariages qu'elle emplissait tout entière, les familles des deux époux étant riches, nombreuses et sympathiques. Les Lureau et les Busson occupaient dans l'arrondissement deux des meilleures places parmi les hauts négociants, et c'était une fortune nouvelle que l'héritier de l'une des deux maisons épousât la fille unique de la seconde. Sous d'autres rapports, l'union paraissait parfaitement assortie : Edmond Lureau avait vingt-huit ans et Henriette Busson dix-neuf. Il était assez joli garçon, brun avec des moustaches, et elle était fraîche, blonde et gentille. Lorsqu'on lui avait proposé ce mariage, il n'avait fait qu'une seule objection : c'est qu'il ne voulait pas se marier avant l'âge de trente-

cinq ans ni épouser une jeune fille qui n'eût pas accompli sa vingt et unième année. Mais il ne fut pas difficile de lui faire sentir que ces raisons n'étaient pas suffisantes pour refuser un aussi beau parti que mademoiselle Busson. Le jour solennel arrivé, Edmond Lureau était tout à fait décidé à être heureux, et il ne ressentait que cette sorte d'inquiétude vague à laquelle n'échappe aucun de ceux qui vont en habit noir et en cravate blanche devant un officier public.

Le maire devait unir en personne les jeunes époux et on savait de bonne source qu'il prononcerait une allocution. Tout cela rendait la cérémonie très attrayante pour les invités.

Les garçons de la mairie disposèrent la noce dans l'ordre accoutumé. L'un de ces garçons, un vieux, à la physionomie gouailleuse, allait de groupe en groupe, disant : « Monsieur le maire ne tardera pas. » En passant près du fiancé, il murmura, sans le regarder et comme s'il se parlait à lui-même : « Vous avez tort. » Puis il s'éloigna en fredonnant dans sa barbe.

« J'ai tort de quoi faire? pensa Edmond. Suis-je naïf? Ce n'est pas à moi qu'il a dit ça. »

Le maire tardait à venir. Des conversations s'engageaient entre les assistants. Plusieurs s'é

taient levés. Les huissiers leur firent signe de s'asseoir : : « Monsieur le maire est dans la salle voisine. Il arrive tout de suite. » Et, s'avançant encore vers les époux, il leur dit : « Veuillez vous mettre sur ces deux fauteuils. »

Pendant qu'Edmond, machinalement, s'asseyait, il entendit l'huissier qui murmurait de nouveau, très distinctement :

— Vous avez tort de vous marier.

— Cette fois-ci, songea Edmond, c'est bien à moi qu'il s'adresse. Que me veut cet imbécile ?

Il fronça les sourcils, allongea discrètement le bras pour saisir le vieux garçon ; mais celui-ci avait déjà disparu.

— Vous avez entendu ce qu'a dit cet homme-là, Henriette ? demanda-t-il à sa fiancée à voix basse.

— Non, mon ami.

Elle reprit en souriant, sans détourner la tête vers lui :

— Vous connaissez l'huissier ?

Il fit :

— C'est qu'il m'avait semblé qu'il disait quelque chose. Au fait, j'ai dû me tromper.

« Non, non, non, pensait-il, je ne me suis pas trompé. Ce vieux fou m'a dit que j'avais tort de me marier. Si j'avais le temps, j'irais lui

faire flanquer une semonce. Je le ferai sûrement après la cérémonie. »

Et il appuya fortement son pied contre le tapis, presque en colère. Il jeta un coup d'œil à ses côtés, tâchant d'apercevoir l'impertinent. Le vieil huissier se tenait près de la porte par laquelle le maire allait passer. Sa figure était insignifiante; il regardait par la fenêtre de la salle qui donnait sur des jardins.

Quelques minutes s'écoulèrent. Enfin, la porte s'ouvrit et l'huissier cria :

— Monsieur le maire, Messieurs!

Tout le monde se leva. Le maire, s'inclinant légèrement, s'avança vers le bureau. Le vieux garçon l'y accompagna avec respect. Et, en regagnant sa place, pendant que les invités se rasseyaient, il murmura pour la troisième fois, de manière que le fiancé pût l'entendre :

— Vous avez tort de vous marier.

Les poings d'Edmond se crispèrent. Il faillit le saisir à la gorge, mais il recula devant l'énormité de ce scandale. Le vieux était allé se placer dans un coin de la salle avec deux ou trois autres huissiers et contemplait la cérémonie. Edmond l'apercevait en clignant de l'œil.

Les formalités commencèrent. Edmond,

énervé, se mordait les lèvres. Il songeait, avec une espèce de rage, à l'imbécile, au misérable, oui au misérable, à cet huissier, à ce domestique, qui osait se permettre une pareille grossièreté; et non seulement tout à l'heure il le ferait chasser de la mairie, mais encore il lui administrerait, dans quelque couloir, la correction qu'il méritait. Le drôle lui gâtait sa journée avec cette indigne plaisanterie. Car Edmond était troublé. Mon Dieu, oui, il ne se le dissimulait pas, il était troublé, inquiet, furieux. Il y avait du fantastique et du surnaturel dans cette aventure. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu un huissier de mairie dire à un fiancé, cinq minutes avant le mariage, qu'il avait tort de se marier. Si cet homme était fou, ce n'était pas évidemment la première fois que sa folie se manifestait, et, dans ce cas, on l'aurait su, on ne lui aurait pas laissé de telles fonctions; s'il n'était pas fou, c'est qu'il avait quelque raison grave, sérieuse, décisive. Mais quoi, quoi ? Cette inquiétude était insupportable.

Le maire avait terminé la lecture des actes et entamait celle des articles du Code qui pourvoient au bonheur des époux.

Edmond détourna le regard vers le vieux drôle, toujours immobile dans son coin. Chose

étrange! le regard de l'huissier n'avait plus d'ironie. Au contraire, il était doux, paternel, et parut, à Edmond, compatissant.

Le fiancé ne put s'empêcher de toucher le plastron de sa chemise avec l'index de sa main gauche, comme pour l'interroger, comme pour demander lui-même :

— C'est moi, c'est bien moi à qui vous vous adressiez? C'est bien moi, ici présent, qui ai tort de me marier? Vous persistez? Vous ne vous trompiez pas?

Le regard répondit : « Oui, oui... C'est bien vous. » Puis il se glissa vers d'autres objets.

Durant une minute, Edmond fut en proie à une rude angoisse. Non, l'huissier n'était pas un fou, l'huissier n'était pas un misérable plaisant. L'huissier savait quelque chose. L'huissier s'intéressait à lui, Edmond. En le voyant, dans cette salle de mairie, au moment de se marier, au moment d'épouser Henriette, il avait été prodigieusement étonné. Il devait être possesseur d'un de ces secrets de famille que le hasard livre parfois au premier venu. Certainement, il connaissait sa fiancée, il était au courant d'un mystère.

Et, durant cette minute, une foule de petits

événements, de détails insignifiants, se présentèrent à l'esprit d'Edmond et, navré, il se dit : « Oui, il a raison, j'ai eu tort de me marier. »

Il était trop tard.

— Monsieur Edmond Lureau, dit le maire, consentez-vous à prendre pour épouse mademoiselle Henriette Busson?

Edmond, pâle, anéanti, étourdi, murmura :

— Oui, monsieur le maire.

Lorsque l'épousée eut également répondu « oui », on passa aux signatures et les conversations éclatèrent dans l'assistance.

Alors, Edmond Lureau vit s'avancer vers lui le vieil huissier et il le regarda sans colère.

— Vous avez eu tort de vous marier, fit le vieux en mâchonnant.

— Je le sais, reprit Edmond d'un mouvement des lèvres.

Il ajouta :

— Restez par ici. Je voudrais vous dire un mot. Comment vous appelez-vous?

— Jean.

Et comme s'il lui donnait un ordre ayant rapport à la cérémonie, Edmond le prit à part et, vite :

— Dites-moi ce que vous savez. Tenez, voici cent francs.

— Moi ? Je ne sais rien, Monsieur, dit l'huissier en souriant.

— Vous ne savez rien, vous ne me connaissez pas ?

— Mais non, Monsieur.

— Mais alors, misérable, pourquoi me dites-vous que j'ai tort de me marier?

Le vieil huissier fit la moue :

— C'est, mon opinion, Monsieur. Je trouve qu'on a tort de se marier. Chacun a le droit d'exprimer son opinion, n'est-ce pas ?

FÊTE DE CHARITE

MONSIEUR, trente-huit ans. — MADAME, trente ans. — MADAME LEBARDIN, couturière. — LA FEMME DE CHAMBRE. — TOM, jeune caniche.

Dans la chambre à coucher de Madame. — Huit heures et demie du soir. — Madame assise. — Monsieur debout. Tom va et vient pendant la conversation.

MONSIEUR.

Quelle est cette plaisanterie? Vous ne voulez plus aller aux Français? Je vous prie d'observer que j'ai mis mon habit noir.

MADAME.

Vous êtes fort bien en habit noir. Conservez-le, cela me fera plaisir.

MONSIEUR.

Enfin, que contient ce petit bleu qu'on vous a remis après dîner, et qui vous empêche d'aller au théâtre quand nous l'avions décidé formellement ?

MADAME.

C'est un mot de ma couturière. Le voici, vous pouvez le lire. Elle va venir à neuf heures.

MONSIEUR.

A neuf heures du soir ?

MADAME.

De ce soir, dans vingt minutes : elle est très exacte.

MONSIEUR.

Vous ne ferez, j'espère, aucune difficulté d'avouer que neuf heures du soir est une drôle d'heure pour conférer avec une couturière?

MADAME.

Elle vous paraît drôle parce que vous ne réfléchissez pas et que vous ne savez pas les choses. Nous avons une fête de charité dans huit jours, n'est-ce pas?

MONSIEUR, ricanant.

On ne parle que de ça, dans les journaux.

MADAME.

Au profit des inondés du Centre. Trois dépar-

tements sont envahis par les eaux. Si vous n'ignoriez pas la géographie, comme d'ailleurs toutes les sciences en général, vous n'en seriez point surpris. Le centre de la France va en pente...

MONSIEUR.

Oh! oh! en êtes-vous sûre?

MADAME.

Oui, cher monsieur, il va en pente, et dès qu'arrive la saison des pluies, les fleuves grossissent, débordent.....

MONSIEUR.

C'est excessivement intéressant. D'où tenez-vous ces curieux détails?

MADAME.

Je les ai appris au pensionnat, à l'âge de six ans. Je savais déjà, à six ans, presque tout ce que vous savez aujourd'hui. De plus, je les ai entendu répéter au Comité par un homme qui est légèrement plus savant que vous...

MONSIEUR.

Diable!

MADAME.

Par M. Jules Simon, qui est notre président. Vous êtes peut-être plus savant que lui! Et lorsqu'un homme de la valeur de M. Jules Simon se place à la tête d'une œuvre, c'est qu'apparemment cette œuvre a quelque raison d'être. Vos

ricanements ni vos facéties n'y feront rien. Il y a en ce moment, dans Paris, un élan de charité admirable, et je suis fière d'y être associée. Chacun comprend l'humanité à sa façon : vous, vous êtes l'ornement de la Société protectrice des animaux, et votre ambition est de sauver des petits chiens dans la rue ; moi...

MONSIEUR, sèchement.

Evitez-moi vos railleries habituelles sur une Société dont vous ne soupçonnez ni l'importance ni le rôle social.

MADAME.

Commencez par m'épargner les vôtres sur une œuvre de bienfaisance abritée par le nom d'un homme qui...

MONSIEUR, conciliant.

Allons, ne nous disputons pas... Tu disais que la couturière...

MADAME.

Eh bien! dans la dernière séance du Comité, nous avons reçu de très mauvaises... non, de très bonnes nouvelles de l'inondation. Les pluies ont cessé, il fait un temps superbe, les eaux se retirent, et dans huit jours il n'y aura peut-être plus un seul inondé. Vous sentez que, dans ces conditions-là, notre fête aurait manqué de prestige, et nous avons décidé de la donner demain

soir, pendant qu'il reste encore des victimes. C'est préférable pour l'élan... Alors j'ai écrit à ma couturière de se dépêcher, et elle m'a répondu qu'elle m'apporterait ma robe à neuf heures. Voilà... Je l'essaierai devant vous, si cela peut vous être agréable.

MONSIEUR.

Certes!

MADAME.

Vous vous tiendrez bien tranquille, pendant cette opération, assis sur ce fauteuil. Gardez votre chien entre vos jambes et tâchez qu'il ne vienne pas nous embarrasser. Il est très joli, votre chien, mais encombrant dans une chambre à coucher...

MONSIEUR.

Ici, Tom! mon pauvre Tom! Un épagneul magnifique... Ne bougez plus, Tom! Vous voyez, ma chère, il obéit. Il a une intelligence d'homme, cet animal.

MADAME.

A peu près, oui. (on sonne.) C'est madame Lebardin avec ma robe.

Entre la couturière. La femme de chambre lui aide à porter un grand carton.

MADAME LEBARDIN, mise simple, air distingué.

Madame, Monsieur... Ayez la bonté, Made-

moiselle, de déposer le carton, là, sur cette table. Je vous remercie, je me charge du reste.

Elle déploie la robe pendant que Madame enlève la sienne. La couturière s'approche d'elle et vérifie si le corset est bien ajusté.

MONSIEUR.

Oh! oh! Voici une robe somptueuse... Peste! quels volants!

MADAME LEBARDIN, soufflant.

Ce ne sont pas des volants.

MADAME, haussant les épaules.

Des volants!...

MONSIEUR.

Je le croyais. Ne m'en veuillez pas de mon erreur, madame Lebardin. La robe est délicieuse, c'est l'essentiel. C'est une belle robe de bal.

MADAME.

Ce n'est pas une robe de bal.

Madame Lebardin, essayant la robe à Madame. — Elle étouffe un léger rire.

MONSIEUR.

Ce n'est pas une robe de bal? Elle en a l'air.

MADAME.

Retenez votre chien. On dirait qu'il veut s'échapper. Ainsi, vous supposez que je pourrais mettre cette robe-là dans un bal?

Elle et madame Lebardin rient franchement ensemble.

MONSIEUR.

Où la mettrez-vous donc?

MADAME, continuant à rire.

Mais à la fête de charité, mon ami...

MONSIEUR.

Et puis?

MADAME.

Vous rappelez-vous la robe que je portais l'hiver dernier à la kermesse... en l'honneur des victimes de ce fameux incendie dans l'Amérique du Sud?

MONSIEUR.

Parfaitement. Elle était bleue. Au fait, qu'est-elle devenue? Je ne vous l'ai jamais revue...

MADAME.

Elle est devenue ce que deviendra celle-ci. Ce genre de robes ne peut se porter qu'une fois.

MADAME LEBARDIN.

Et encore!

MONSIEUR.

Fichtre!...

MADAME.

Il serait tout à fait ridicule de porter la même robe pour deux catastrophes différentes. Telle robe convient pour un incendie qui serait déplacée pour une inondation, et une fête que l'on donnerait à la suite d'un grand accident de che-

min de fer comporterait une autre espèce de toilette. Madame Lebardin vous expliquera cela mieux que moi. (*se regardant dans une glace haute.*) Il me semble que le corsage est un peu large...

MADAME LEBARDIN.

C'est que la glace est mal placée.

MONSIEUR.

Ce que dit ma femme, madame Lebardin...

MADAME LEBARDIN.

Est la vérité pure et Madame l'explique merveilleusement. Depuis vingt ans que je m'occupe de modes à Paris, j'ai habillé bien des dames pour des fêtes de charité; eh bien! il n'y a pas plus de ressemblance entre la toilette qui convient à un incendie et celle qui convient à une inondation qu'entre ces deux événements eux-mêmes. Cela ne paraît pas, au premier abord, pour les profanes, mais un œil exercé ne peut pas s'y tromper.

MONSIEUR.

Vous ne faites pourtant pas des robes allégoriques et je ne vois pas en quoi celle-ci évoque plutôt l'idée d'une rivière qui déborde...

Madame hausse les épaules dédaigneusement.

MADAME LEBARDIN.

Pour vous, Monsieur, non, en effet.

MADAME.

Vous êtes bien bonne de perdre votre temps à expliquer...

MONSIEUR, dont le naturel ironique reprend le dessus.

Du tout, du tout, continuez. J'aime à m'instruire...

MADAME LEBARDIN.

D'ailleurs, c'est intraduisible. Je me contenterai de vous dire, Monsieur, qu'il y a dans cette robe un je ne sais quoi qui indique que c'est une robe de fête de charité et que cette fête de charité a lieu à la suite d'une inondation...

MONSIEUR.

Dans le Centre?...

MADAME, elle enlève la robe et remet celle qu'elle avait au début.

Vous êtes agaçant à la fin. Appelez donc votre chien, qui tourne autour de nous. Allez, Tom!

MADAME LEBARDIN.

Tenez, regardez cette dentelle, Monsieur. Elle est à gauche; pour un incendie, il l'aurait fallu à droite. Pourquoi? me demanderez-vous. Je l'ignore, je suis incapable de la définir, mais toutes les femmes me comprendront... Avant de travailler, je lis et je relis avec soin le récit de l'accident, je m'imprègne de la catastrophe...

MADAME.

Et vous faites des chefs-d'œuvre. Votre robe est un chef-d'œuvre...

MONSIEUR.

Il me semble que je suis inondé.

MADAME.

Outre que cette plaisanterie est stupide, Monsieur, elle est fort déplacée en présence de madame Lebardin. Excusez-moi, ma chère madame Lebardin. Mon mari a une façon particulière de pratiquer la charité et il n'entend pas la nôtre. Il ne protège que les animaux. L'autre jour il a sauvé la vie d'un caniche âgé d'un an qui allait être écrasé par un omnibus... Ça lui a valu une médaille d'honneur... Il en est beaucoup plus content que s'il avait empêché une famille entière de mourir de faim.

MONSIEUR, piqué.

Je vous serais obligé de ne pas prolonger cette conversation.

MADAME LEBARDIN, très ennuyée.

Je me retire... La robe est à la perfection... Madame, Monsieur...

MADAME, sonnant la femme de chambre.

Reconduisez madame Lebardin, Julie.

Monsieur et Madame restent seuls.

MONSIEUR, après un instant de silence. Colère concentrée.

Vous me ferez le plaisir, dorénavant, ma chère amie, d'éviter ces sortes d'explications devant vos fournisseurs. De qui avons-nous l'air?...

MADAME.

Il ne fallait pas vous mêler de choses qui ne vous regardent pas, et ma couturière est habituée à plus de considération de la part de ses clients. Toutes les femmes se font faire des robes pour des fêtes de charité. En revanche, il y a peu d'hommes aussi insupportables que vous avec leurs animaux. Je ne sors plus dans la rue avec vous, à cause de cette rage de faire dresser des procès-verbaux aux cochers...

MONSIEUR.

Qui martyrisent leurs chevaux. Je considère cela comme un devoir.

MADAME.

Quand je pense que vous vous êtes jeté sous les roues d'un omnibus pour sauver un caniche... Vous avez tout bonnement sacrifié votre femme, votre famille à vos manies. Car enfin, vous auriez pu être écrasé vous-même. Il est vrai que votre Société vous a décerné une médaille d'honneur. C'est bien flatteur pour moi!

Vous ne vous imaginez pas à quel point je suis charmée d'avoir épousé un homme qui obtient des médailles d'honneur de la Société protectrice des animaux!...

MONSIEUR.

Je ne veux pas revenir sur cette histoire pour la dixième fois. J'aime les animaux, certainement; mais je ne me croirais pas le droit de risquer ma vie pour sauver un chien. Je ne me suis donc pas précipité sous les roues de l'omnibus, je vous l'ai dit et redit assez souvent. Le chien, avec l'instinct admirable qui caractérise ces bêtes, se voyant sous les pieds des chevaux n'avait pas fait un mouvement et l'omnibus avait passé sans le blesser... J'ai bondi vers lui quand l'omnibus était déjà parti : je ne courais donc aucun risque d'être écrasé...

MADAME.

Alors, qu'est-ce que c'est que cette médaille?

MONSIEUR.

C'est une médaille d'honneur.

MADAME.

Et pourquoi vous l'a-t-on donnée?

MONSIEUR.

Je suis un des membres les plus assidus... La Société cherchait depuis longtemps une occasion de me décerner une médaille d'honneur...

MADAME, froidement.

Autant dire que vous l'avez usurpée.

MONSIEUR.

Si je soupçonnais que vous sachiez la valeur des mots que vous prononcez, je me fâcherais... je préfère me retirer...

MADAME.

Au revoir. N'oubliez pas d'emmener ce grotesque animal.

MONSIEUR.

Ici, Tom!

MADAME, à Tom.

Veux-tu bien ne pas te frotter contre ma robe! Il ne manquerait plus que ça!

MONSIEUR.

Quel dommage! Une si belle robe! Une robe pour faire honneur aux inondés du Centre. Ah! ils ne connaissent pas leur bonheur, les inondés du Centre!

MADAME.

Vous avez bien commandé un habit noir tout neuf quand on vous a décerné cette fameuse médaille... pour avoir vu passer un omnibus sur un petit chien!

MONSIEUR, pâle.

A propos, vous ne comptez pas sur moi pour vous accompagner demain soir? Cette robe est

du plus mauvais goût — j'aime autant vous le dire tout de suite — et il ne saurait me convenir de me montrer en public avec une femme ainsi fagotée.

MADAME, nerveuse.

Je ne tiens pas le moins du monde à ce que vous m'accompagniez, et je n'ai que faire de votre opinion sur mes toilettes. (A Tom qui s'approche.) Tom! veux-tu t'en aller.

Elle le menace de la main.

MONSIEUR.

Je vous défends de battre ce chien!

MADAME.

Je ferai ce qu'il me plaira.

MONSIEUR.

Si vous levez la main sur ce chien, je déchire votre robe en morceaux, vous m'entendez!

Il froisse la robe de la main.

MADAME, exaspérée.

Monsieur! vous... ma robe... pour ce misérable animal... Voilà un geste dont vous vous repentirez.

Elle sonne avec acharnement.

LA FEMME DE CHAMBRE, arrivant.

Madame?

MADAME, elle lui dit quelque chose à l'oreille, puis tout haut.

Dépêchez-vous et dites que c'est pressé.

Elle arrange la robe.

MONSIEUR, à part.

J'ai peut-être été trop loin. (Haut.) Mon amie, voyons...

MADAME.

Ah! ah! nous allons rire...

MONSIEUR.

Mon amie...

MADAME, riant nerveusement.

Nous allons bien rire, laissez-moi.

MONSIEUR.

Qu'avez-vous dit à Julie, à l'oreille?

MADAME.

Vous désirez le savoir. Je lui ai dit d'aller chez le pharmacien et de se dépêcher de revenir.

MONSIEUR.

Et quoi faire chez le pharmacien?

MADAME.

Chercher une boulette, une gentille petite boulette pour Tom... pour votre chien qui m'agace, qui m'horripile et à qui je l'offrirai un de ces jours.

La femme de chambre rentre et remet à Madame un petit paquet.

MONSIEUR, blême.

C'est ça, la boulette?

MADAME.

Oh! ne craignez rien, ce n'est pas pour ce soir.

MONSIEUR, menaçant.

Donnez-moi cette boulette.

MADAME, raillant.

Ce bon Tom !

MONSIEUR.

Donnez-moi cette boulette. (Il s'avance vers sa femme.) Donnez-moi ou je vous l'arrache !

Il saisit le bras de sa femme qui laisse tomber la boulette, en se débattant.

MADAME.

Ah ! mon Dieu... La boulette est par terre... Dépêchez-vous... Ramassez-la...

Tom, apercevant un objet rouler sur le tapis, se précipite, le flaire et le gobe.

MONSIEUR.

Où, où ?

MADAME.

Il l'a mangée ! Ah ! pauvre Tom ! Mon Dieu, mon Dieu !

Elle s'assied en fondant en larmes.

MONSIEUR, il entraîne le chien dans une pièce voisine, revient au bout d'une minute et d'une voix grave.

Tom est mort !

MADAME, balbutiant et pleurant.

Oh ! mon ami... c'était pour rire... Ah ! quelle horreur ! Je voulais te faire peur seulement... Pauvre Tom ! Jamais je ne lui aurais donné la boulette, tu le sais bien... Je ne suis pas méchante... Tu me crois, dis ?...

MONSIEUR, consolé.

Bah! il est mort, n'en parlons plus... Et ne te mets pas dans des états pareils.

Il l'embrasse.

MADAME.

Dire que Tom ne serait pas mort, si tu n'étais pas membre de la Société protectrice des animaux!

MONSIEUR.

Est-ce drôle!

Il l'embrasse.

MADAME.

Et quant à cette fête de demain, je n'irai pas, mon ami, je te jure que je n'irai pas...

MONSIEUR.

Je vais donner aussi ma démission... Je m'en moque au fond, des animaux...

MADAME.

Et moi des inondés!

UNE HISTOIRE DE PARISIEN

En revenant du voyage qu'il faisait chaque année à Monte-Carlo, Pierre Mareuil s'arrêta, cette année-là, à Dijon, où il avait un ami d'enfance, professeur de rhétorique. Depuis longtemps, il lui promettait cette visite, mais comme il perdait généralement au trente et quarante tout l'argent qu'il apportait, il quittait le midi d'assez mauvaise humeur et avait hâte de rentrer chez lui. Par hasard, il venait de gagner. Il descendit de wagon, très joyeux et très dispos, malgré les secousses d'une nuit de sleeping en murmurant : « Ce diable de Billot sera joliment content de me voir. » Il se fit conduire au domicile de son ami, et apprit avec stupéfaction que le professeur ne serait de retour à Dijon que le surlendemain soir, ayant pris justement

un congé pour régler à Paris une affaire de famille. Il en conclut que Billot n'avait pas de chance. Quant à lui-même, il ne resterait certainement pas deux jours à s'ennuyer dans une ville de province pour attendre un garçon de mœurs aussi vagabondes, et il repartirait la nuit prochaine par le premier rapide.

Il s'installa donc dans un hôtel voisin et déjeuna en maugréant. Ensuite, il sortit se promener par la ville. Il s'assit dans des cafés, lut des journaux, examina vaguement des devantures de magasins, et enfin rédigea une lettre pleine d'amertume à l'adresse de son ami. Et, avant de dîner, il passa la déposer à la maison de Billot. Mais, en traversant la rue, il aperçut une dame d'un certain âge et une jeune fille qui traversaient en sens inverse : machinalement, il regarda celle-ci qui était blonde, mince et qui riait aux éclats, en marchant. Mareuil resta un instant immobile, puis tout à coup se retourna et vit qu'elles entraient dans la maison située en face de celle de Billot : au-dessus de la porte, les mots : PENSIONNAT DE JEUNES FILLES, s'allongeaient en grosses lettres. Il eut un frisson de joie, en songeant qu'elles vivaient peut-être là, car le visage frais, gracieux et fin qui lui était apparu une seconde, il lui sembla soudain qu'il

le reconnaîtrait dans dix ans, toujours, et que jamais il ne pourrait l'oublier.

Cet incident lui suggéra, à l'égard de son ami, des pensées plus bienveillantes et il se dit : « Ce bon Billot, je vais lui serrer la main avec plaisir. »

— Vous êtes sûre, n'est-ce pas, demanda-t-il à la bonne, que Monsieur sera ici demain soir ?

— Oui, Monsieur, j'ai même reçu une dépêche.

La première question que Mareuil posa à son ami, après une vigoureuse poignée de main, fut :

— Qu'est-ce que c'est que cette jeune fille, blonde, très jolie, que j'ai rencontrée hier ?

— C'est, reprit le professeur, mademoiselle Berthe Miret, fille de madame Miret qui tient ici un pensionnat. Elle est à marier. Si tu veux que je te présente ?

Mareuil s'écria :

— Es-tu bête !

— Mettons-nous à table, ajouta Billot. Alors, mon vieux, nous revenons de Monte-Carlo ? Et nous avons perdu une forte somme naturellement ?

— Pas du tout. Nous avons gagné, au contraire.

— Et l'an prochain, nous retournons à Monte-Carlo, à la même époque ?

— Parfaitement.

— Et cet été nous irons à Aix-les-Bains et à Trouville?

— Comme toutes les années ?

— Et tu es bien décidé à mener toute ta vie cette existence ridicule?

— Rien ne m'en empêchera. D'abord, ce n'est pas plus ridicule que d'habiter la province ou de faire de l'agriculture.

— Tu sais que tu as trente-sept ans?

— Je ne les parais pas. Toi non plus, d'ailleurs. Oh! nous sommes d'une rude génération.

Le professeur cessa de manger et s'accoudant, commença à développer une théorie qu'il affectionnait et dont il avait l'intention de faire un article pour une Revue.

— Tu n'es qu'un provincial. Vous autres, à Paris, vous êtes tous des provinciaux, et pires que nous, oui, plus réguliers et plus maniaques encore. Au lieu de vous coucher à dix heures du soir, vous vous couchez à trois heures du matin, mais avec la même ponctualité. Vous faites les mêmes chose à des époques périodiques, et vous êtes esclaves de vos mauvaises habitudes, comme nous de nos bonnes. Vous n'avez

aucune fantaisie, et vous êtes incapables de vous amuser ingénieusement. Votre chic parisien est plus étroit que la convention de la vie de province. Si j'avais, comme toi, soixante mille francs de rente...

— Un mot, cher ami, interrompit Mareuil sans daigner se défendre. Tu connais bien ces dames?

— Quelles dames?

— Les dames d'en face.

— Je fais le piquet de madame Miret deux fois par mois.

Mareuil se leva de table :

— Eh bien! j'accepte ta proposition. J'ai l'intention de rester quelques jours avec toi; présente-moi.

— Rien n'est plus facile, ce soir même... Prends ton chapeau : madame Miret m'avait justement chargé d'une commission pour Paris. Diable! tu n'es pas long à devenir amoureux et d'une provinciale... Tu devrais rougir...

Avec force, Mareuil déclara :

— Non, je ne suis pas amoureux..., il faut que tu sois vraiment naïf pour t'imaginer qu'un garçon de mon âge, qui a vécu et qui a de l'expérience, tombe amoureux en cinq minutes. Seulement je préfère, pendant mon sé-

jour ici, voir des figures agréables... voilà tout.

Et après un silence :

— A propos, d'où ça vient-il, ces Miret? Une famille de Dijon?

— Tu es fatigant, mon vieux. Dis-moi tout de suite que tu veux des renseignements. Je vais t'en donner. Famille anciennement aisée... Le père, un Parisien, dans ton genre, bon à pas grand'chose, noceur... Il a ruiné sa femme... et il est mort...

— Honorable?

— Très honorable! Il a mangé sa fortune et celle de son enfant... et il a laissé sa famille dans la misère... mais tout cela de la façon la plus honorable. Personne n'a rien à dire. Alors, madame Miret est retournée à Dijon, sa ville natale, a fondé une institution et a élevé sa fille... Vingt ans environ, pas un sou de dot...

— Idiot! répliqua Mareuil.

Madame Miret accueillit les deux amis avec les démonstrations les plus aimables. Mareuil passa la soirée dans un rêve continuel. La première fois que, par-dessous la lampe, son regard croisa celui de la jeune fille, il eut la respiration coupée, comme si on lui serrait la gorge.

Elle était très gaie, riait pour un mot, et ne pouvait rester en place. Les yeux de Mareuil la suivaient, attachés à elle. Il ne songeait plus à rien. Subitement, elle devint attentive, quand Billot dit à madame Miret :

— Oui, Madame, mon ami revient de Monte-Carlo.

Berthe se rapprocha de sa mère et murmura : « Monte-Carlo ! » Mareuil répéta : « Oui, Mademoiselle, Monte-Carlo. »

— Et avez-vous gagné, Monsieur? demanda madame Miret.

— Un peu.

— Au fait, combien as-tu gagné? reprit le professeur. Je n'ai pas pensé à te demander ce détail.

Mareuil prononça négligemment :

— Oh! ce n'est pas un mystère... Dix-huit mille francs, je crois.

— Oh! que c'est beau! s'écria mademoiselle Berthe en le regardant soudain avec admiration. Oh! que c'est beau! A quel jeu est-ce? Comment ça se joue-t-il?

Il fallut que Mareuil, prenant le jeu de cartes qui servait au rubicon de la vieille dame, expliquât le mécanisme du trente et quarante. Berthe l'écoutait, les yeux fixes, la bouche à demi ouverte.

— Dieu! que c'est compliqué! dit madame Miret.

— Mais, c'est très simple, au contraire, maman, j'ai compris tout de suite.

Et elle donna, sans se tromper, une leçon de trente et quarante à sa mère.

— N'est-ce pas que c'est cela?

— Tout à fait.

— Il y a encore la roulette, dit Mareuil. Mais je ne peux pas vous l'apprendre... j'aurais besoin d'en avoir une...

— Quel dommage de ne pas avoir une roulette! soupira Berthe.

Et tous éclatèrent de rire. Cependant Mareuil tira de son portefeuille quelques petits cartons quadrillés de rouge et de noir.

— Ce sont des coups que j'ai marqués.

Et il fit la théorie de plusieurs martingales en vogue. Berthe, penchée sur son épaule, se passionnait, prise comme un enfant qui assiste à une féerie pour la première fois.

Ils se retirèrent vers dix heures du soir. Dès qu'ils furent dans la rue, Mareuil saisit le bras de son ami et l'interpella brusquement : « Gaston! »

— Quoi? Qu'y a-t-il? Tu n'es pas satisfait de ta soirée?

Alors, d'une voix de commandement et qui n'admettait pas de réplique, Mareuil continua, scandant les syllabes :

— Gaston, écoute bien ce que je te dis : tu vas aller demain matin, je te donne jusqu'à midi, chez madame Miret et là, tu lui demanderas, en mon nom, la main de sa fille Berthe.

Le professeur eut un haut-le-corps.

— C'est sérieux? Ou bien me fais-tu une de ces délicieuses plaisanteries parisiennes?...

— C'est sérieux, reprit Mareuil, au point que ce n'est même pas la peine de discuter là-dessus. J'épouse Berthe, si elle y consent, et dans le plus bref délai... Maintenant allons nous coucher et parle-moi, je te prie, à partir de cette minute, comme un homme marié.

— Rentrons donc fumer un cigare, nous causerons à la maison. Ta chambre est prête.

En versant à son ami un verre d'eau-de-vie, Billot l'examina gravement :

— Il est convenu que ce n'est pas une farce, hein?

Mareuil haussa les épaules.

— Veux-tu que je t'écrive une lettre ou que je m'engage sur l'honneur?

— Raisonnons, reprit le professeur. Il est clair que tu es sous le coup d'un emballement, et je

te crois sincère, mais demain... Note que je suis loin de te dissuader, elle est charmante, mademoiselle Miret, instruite, élevée à la perfection...

— Que de phrases, que de phrases inutiles! s'écria Mareuil... Ah! mon vieux, ça t'étonne un peu, ça, avoue-le! Tiens! vous me faites pitié, toi et tes sermons, et ta province, où vous réfléchissez six mois avant de prendre la moindre résolution... Ah! je le pense, fichtre bien, ce n'est pas un habitant de Dijon, qui se marierait comme ça, simplement, sans peser un tas de raisons pour ou contre et, sans consulter un tas d'imbéciles!... Voilà comment nous sommes à Paris, mon vieux, continua Mareuil en s'animant. Nous sommes simples, nous sommes carrés et nous sommes rapides... Rien ne mérite qu'on se casse la tête et qu'on se mette la cervelle à l'envers. Quand quelque chose nous plaît, nous le faisons immédiatement .. tu m'entends... immédiatement... Vous n'êtes que des traînards qui discutez pendant une heure avant de placer un pied devant l'autre...

Il parcourut à grands pas la pièce où ils étaient et sans permettre à son ami de dire un mot, il poursuivit triomphalement :

— Tu m'en trouveras beaucoup en province des gens qui reviennent tranquillement de Monte-

Carlo, qui s'arrêtent trois jours dans une ville quelconque pour serrer la main d'un ami et qui repartent, mariés, avec une jeune fille qu'ils ne connaissaient pas l'avant-veille. Ah! ah! voilà qui est chic!...

Le professeur ajouta avec flegme :

— Très chic. Ainsi résumons-nous. Je vais demain présenter ta demande...

— Je suis agréé, je pars aussitôt pour Paris, je rapporte les papiers nécessaires et dans trois semaines, ton ami est parfaitement heureux, grâce à la désinvolture supérieure avec laquelle il comprend l'existence.

— Très chic, répéta Billot ironiquement.

— Maintenant, cher ami, bonsoir. Allons nous coucher.

Les idées qu'aimait à développer Billot sur la vie parisienne n'étaient pas trop exagérées en ce qui concernait Mareuil.

Mareuil appartenait, en effet, à cette race peu nombreuse, mais indestructible, de Parisiens capables d'accomplir depuis leur jeunesse jusqu'à l'âge le plus reculé les mêmes actes, méthodiquement: de penser toujours la même chose, d'avoir toujours les mêmes goûts, sans que la marche du temps, les traînant de l'enfance à l'âge mûr et de l'âge mûr à la vieillesse,

puisse jamais modifier leurs habitudes ou leurs opinions. Ils sont intelligents, mais d'une intelligence, pour ainsi dire immobile et fixée. Ils ne jugent que par comparaison avec Paris et ne conçoivent de différence entre les pays que par la distance où ils sont à la capitale.

Des champs, des bois et des fleuves, ils ne connaissent que ce qu'on en aperçoit de la portière d'un express et la mer n'est qu'un prétexte à établir des casinos. Chaque saison ils vont de Paris à Trouville ou à Dieppe, et traversent l'admirable panorama de la végétation normande en jouant aux cartes dans le salon-restaurant. Quand, entre deux parties, il leur arrive de jeter un coup d'œil au dehors, ils envoient quelques mots aimables à l'adresse de la nature, « charmant, très joli », comme ils parlent des actrices à une première représentation, vaguement persuadés que les collines vertes et les ruisseaux furtifs qui glissent dans les prairies ont été placés là par les soins d'une administration prévoyante, pour rendre le parcours agréable aux voyageurs des compartiments de luxe.

Parfois, il en est qui désertent, se marient ou s'enfuient. Mais les vrais, les purs, ceux constitués d'une essence vraiment parisienne et indivisible, vieillissent en même temps que les

arbres des boulevards, les canapés des cercles, les maîtres d'hôtels des restaurants. Ils ont des souvenirs relatifs à des changements de patrons de café, à des rues démolies, à des scandales qu'ils sont les seuls à se rappeler.

Ils deviennent alors des vieillards rabâcheurs et narquois, mais dont le gâtisme a quelque chose de brillant et porte comme une aigrette pimpante. Ils étonnent les générations nouvelles par leur intrépidité et le mépris dont ils parlent de l'avenir. Et même ils ne manquent pas d'une certaine grandeur dans leur stoïcisme et dans leur dédain.

Mareuil, venu à Paris à dix ans, était pétri de ce pur limon, introuvable ailleurs, qui est la gloire du sol parisien. Un hasard, comme un coup de foudre, le jetait brusquement hors de sa route naturelle, et il se décida à changer sa vie ainsi qu'il eût quitté son cercle pour se présenter à un autre.

Il dormit cette nuit-là d'un sommeil innocent. C'était un dimanche de la fin de mars. A dix heures, le professeur vint ouvrir sa fenêtre et fit entrer soudain un air lumineux et frais qui le réveilla.

— Bonjour. Rien de dérangé ce matin ?

Mareuil s'étira dans son lit et les événements de

la veille, peu à peu, se replacèrent dans sa mémoire.

— Comment, malheureux, tu en doutes? Va et dépêche-toi pendant que je m'habille.

Le professeur fut de retour une demi-heure après; il riait.

— Elle a été ahurie, madame Miret, ahurie... Je n'ai jamais vu une figure pareille...

— Enfin, le résultat, vite?

Billot s'assit et croisa ses jambes l'une sur l'autre :

— Comme tu y vas! Alors, tu t'imagines que madame Miret t'a accordé sa fille, à la première réquisition...

— A-t-elle refusé, oui ou non?

— Elle n'a pas refusé, je te dis qu'elle a été ahurie. J'ai donné sur toi des renseignements précis, j'ai répondu de ta fortune, de ta moralité, de tout ce qui peut rassurer et convaincre... Elle m'a supplié de lui laisser quelques heures de réflexion... Tu ne peux vraiment pas exiger d'une institutrice de province cette belle imagination et cette superbe philosophie qui te caractérisent...

— Que de lenteurs! mon Dieu, que de lenteurs! s'écria Mareuil. Résume-toi donc. Oui ou non?

— Oui, probablement. Tu iras la voir demain, c'est convenu. Moi j'y repasserai dans l'après-midi.

Marcuil ne cessa toute la journée de maudire un retard aussi imprévu ; puis le délai écoulé sonna à la porte du pensionnat.

— Chère madame, dit-il à madame Miret, M. Billot vous a parlé en mon nom. J'aime mademoiselle Berthe, je l'aime autant que si je lui avais fait la cour pendant six mois ; voulez-vous de moi pour gendre ?

Elle balbutia :

— Je vous préviens que... je ne l'ai pas encore consultée, Berthe... et... que...

— Je vous demanderai donc la permission, dit Marcuil, de le faire moi-même...

Berthe entrait précisément. Il s'avança vers elle et lui prit la main. Madame Miret se retira, très émue, les laissant seuls.

Marcuil sourit, légèrement embarrassé, puis il se décida :

— Mademoiselle... je suis sûr, dit-il, que vous aimeriez beaucoup faire un voyage à Monte-Carlo ?

Elle fit :

— Oh ! oui... malheureusement...

— Il y aurait, continua-t-il, un moyen bien

simple de le faire, ce voyage... Ce serait de... de... m'épouser.

Elle fit un pas en arrière, devenant toute rouge.

— J'en ai parlé à madame votre mère... qui... de son côté n'y voit pas d'inconvénient.

Alors, elle se rapprocha de lui, les yeux baissés, sans répondre. Et elle se prit à sourire aussi : leurs sourires se rencontrèrent. Elle murmura : « Monte-Carlo » et ce fut leur déclaration d'amour.

Le temps des fiançailles apporta à Mareuil, outre les joies exquises de ses entretiens quotidiens avec Berthe, de triomphantes satisfactions d'amour-propre vis-à-vis de son ami. Il le regardait parfois avec la mine fière d'un homme qui accomplit une action dont aucun autre homme ne serait capable. Et sincèrement, il se figurait que ce qu'il faisait était unique dans les fastes du parisianisme ; qu'il reculait les bornes du chic par ce mariage presque instantané, d'une allure romanesque et originale. Quant au professeur Billot, il le défiait fréquemment de citer un fait analogue.

Un voyage à Paris suffit à tout régler. Il ramena un de ses amis qui fut son second témoin, décidant de n'envoyer des lettres de faire-part

à toutes ses connaissances que la cérémonie terminée.

Elle eut lieu à Dijon avec une extrême simplicité d'appareil, Mareuil n'ayant admis aucune invitation parmi les relations et les élèves de madame Miret, ce qui occasionna un petit scandale local. A la mairie, il parut vêtu d'une redingote, d'un pantalon clair, bravant avec hauteur la mode qu'il considérait comme provinciale de se marier en habit noir.

Les deux époux montèrent dans le rapide qui passe l'après-midi à Dijon. Ils arrivèrent à Monte-Carlo, le lendemain matin, se rendirent à l'hôtel le plus fameux et à quatre heures du soir, Mareuil conduisit sa femme à la roulette, tout surpris et pénétré du bonheur de cette vie nouvelle.

Berthe entra au bras de son mari dans l'immense salle des jeux avec une sorte de recueillement.

— C'est là que vous avez gagné vos dix-huit mille francs ? demanda-t-elle à Pierre.

— Tenez, à cette table de trente et quarante que vous voyez là-bas.

Elle voulut d'abord jouer à la roulette. Mareuil qui prévoyait le caprice de jeu qu'elle allait avoir, faisait mentalement le sacrifice de l'argent gagné dans le précédent voyag-

Elle joua d'abord quelques louis, les perdit, regarda son mari d'un air piteux et enfantin; alors, celui-ci, charmé, l'excita, la poussa, lui mit dans la main des billets de banque, qu'elle froissait et jetait sur le tapis, ramassait ou abandonnait nerveusement, les pommettes roses, serrant le bras de Pierre qui se tenait auprès d'elle.

Elle perdit ainsi avant dîner une assez grosse somme: ils mangèrent en hâte, revinrent au Casino, où elle joua jusqu'à la fermeture et finalement, à minuit, elle avait perdu à peu près tout l'argent que Pierre avait emporté.

En rentrant à l'hôtel, honteuse, elle murmura: « Oh! mon ami, quelle horreur! tout notre argent! »

— Désirez-vous que j'en fasse venir d'autre? dit Pierre en souriant, insensible à cet accident.

— Oh! non, mon ami, reprit-elle vivement. Je ne veux plus jouer cette fois-ci. Repartons pour Paris le plus vite possible.

Le lendemain, ils se contentèrent de promenades en voiture, le long de la côte enchantée: elle ne vint pas au Casino; mais le jour suivant, deux heures avant le départ, elle voulut ne garder que strictement la somme nécessaire au voyage et risquer les quelques louis qui dépas-

saient, pour la fantaisie de retourner à Paris sans un sou.

— Très chic ! accentua Mareuil.

Et quand ils s'installèrent dans le rapide, ils possédaient vingt francs à eux deux. Elle était d'une gaieté de gamine satisfaite et Mareuil la contemplait avec des yeux attendris. Ils télégraphièrent à madame Miret et au professeur de se trouver à Dijon, au passage du train. Berthe dit leur aventure et demanda à sa mère, en riant aux éclats, de lui prêter cinq francs. Comme la vieille dame se fouillait avec empressement, le train s'ébranla, et madame Miret désespérée levait les bras au ciel pendant que Berthe refermait la portière en proie à un accès de joie folle

Ils occupèrent à Paris l'appartement de garçon de Pierre, rue du Helder, projetant d'en chercher un plus vaste après la villégiature d'été. Le mariage de Mareuil avait provoqué parmi ses camarades une petite rumeur ; au bout d'une semaine, les réflexions cessèrent et on le traita en homme qui avait toujours été marié. Lui-même, d'ailleurs, oublia sa vie antérieure, comme d'un seul coup, et il lui sembla qu'il avait toujours eu à son côté cet être joyeux à la démarche souple.

A peine arrivée dans l'appartement conjugal, Berthe bouscula les meubles, changea la destination des pièces, courut les magasins pour acheter des bibelots et des étoffes, suivie et admirée par son mari que ces innovations transportaient.

C'était l'époque des toilettes printanières, où les femmes se parent pour la fête du premier soleil. Pierre mit à sa disposition autant d'argent qu'elle en voulut; elle l'éparpilla, le jeta dans les boutiques, se comportant, comme à une kermesse, le lançant sur les comptoirs comme à Monte-Carlo sur le tapis vert, grisée par la dépense. Pierre l'accompagnait dans cette folie, faisant surgir d'un mot de nouveaux caprices.

Ils louèrent une écurie dans une maison voisine de la leur et eurent un cheval et une voiture.

Elle avait par dessus tout le besoin de prendre de l'argent dans ses poches, de le manier, de le voir disparaître et de recommencer le lendemain. Il lui arrivait parfois de donner une pièce d'or à un mendiant, moins pour faire la charité que pour sentir l'or glisser entre ses doigts, ayant un tel goût de bohème et de fantaisie qu'elle était heureuse lorsque dans la

journée elle avait épuisé sa provision d'argent, et qu'elle se trouvait loin de chez elle, sans un sou.

Mareuil jugeait ces mœurs très parisiennes et empreintes d'un chic souverain; et il admirait seulement qu'elles aient pu se développer dans une cervelle de province. « A Dijon ! pensait-il, c'est moi qui ai fait cette découverte, à Dijon ! » Et il en ressentait une grande fierté.

Une lettre qu'il écrivit au professeur Billot contenait cet enthousiasme. « D'après ce que tu me racontes, répondit le professeur, ta femme m'a l'air de tenir plutôt de son père. Tu es décidément un garçon bien heureux. »

— Son père devait être un homme exquis ! s'écria Mareuil.

Quand, après leurs vagabondages, ils se retrouvaient seuls, ils étaient aussitôt aux bras l'un de l'autre. Dans son intérieur, elle mettait de la gaieté et de la joie aux actes de la vie familière, et lui, vivait dans un rêve secoué d'éclats de rire.

Les courses du printemps, où elle se passionna pour ce jeu, les conduisirent jusqu'à l'époque des villégiatures. Ils allèrent à Aix-les-Bains, de là à Trouville et à Dieppe, toujours jouant et s'agitant; ils firent même une calme excursion

en Bretagne tous les deux, puis, repris du désir du bruit et de la fête, descendirent aux Pyrénées, à Biarritz et à Luchon.

Ils ne revinrent à Paris qu'à la fin d'octobre et leur emménagement boulevard Malesherbes occupa le début de l'hiver.

A la fin de l'année, Marcuil, en établissant ses comptes, constata dans ses revenus un déficit énorme et souvent, au cours des journées qui précédèrent le jour de l'an, il fut effleuré de quelques réflexions raisonnables.

Le 1er janvier, il offrit à Berthe une parure magnifique et un portefeuille plein de billets de banque.

— Il y a dix mille francs, ma chérie, dix mille francs pour votre argent de poche...

Elle sourit:

— Dix mille francs! Pourquoi ce chiffre baroque?... D'ailleurs, je n'ai que faire d'argent de poche... Je préfère que vous m'en donniez comme l'année dernière... peu à peu...

— Hum! peu à peu... fit-il. C'est que... peut-être, vaudrait-il mieux nous fixer un chiffre pour... certaines dépenses... et calculer...

Etonnée, elle demanda:

— Calculer, calculer quoi?

— Dame! nos revenus et nos... frais...

Devant la figure triste et effarée qu'elle eut, il se repentit d'avoir parlé.

— Au fait, dit-il en l'embrassant... j'exagère... Et puis, il y a une façon de tout réparer. Nous irons bientôt à Monte-Carlo, et nous en serons quittes pour gagner...

Elle battit des mains :

— Evidemment... Il n'y a que ça à faire... Mon ami, je sens que nous gagnerons beaucoup... ça équilibrera nos dépenses de l'année dernière...

Et Mareuil, la voyant si heureuse, répéta avec assurance, comme s'il serrait déjà des liasses de billets :

— Oui, ça équilibrera nos dépenses de l'année dernière.

Un détail encore rassurait Mareuil : elle n'était pas mondaine. Les réceptions, les dîners en ville, le jeu des relations, les histoires courantes et la médisance ne l'intéressaient pas. Elle aimait les toilettes pour le plaisir d'en avoir beaucoup et d'en changer, non pour la satisfaction de la coquetterie, ni pour éclipser d'autres femmes. « Voilà l'essentiel, pensait Pierre confiant dans sa vieille expérience de Parisien. Le reste n'est rien et, en tout cas, coûte moins cher. »

Parmi ses connaissances, Berthe préférait les Dufayet et les Vignot, qui formaient un groupe

de familles se fréquentant sans relâche durant l'année. C'étaient d'anciens amis du père Mareuil, que le fils, étant garçon, avait négligés complètement : il se bornait à envoyer sa carte au jour de l'an ou bien lorsque quelqu'un des leurs mourait. Il leur présenta sa femme, qu'ils accueillirent avec les marques de l'affection la plus cordiale, et Berthe se plut aussitôt dans ce milieu aimable et familier, d'où la pose et la contrainte semblaient bannies. Il y avait cinq ou six dames et autant de messieurs, parents ou intimes. Tous étaient riches et ne se privaient d'aucun plaisir.

Les Dufayet étaient rentiers et les Vignot tenaient un grand magasin d'horlogerie, mais songeaient à se retirer avant peu. Berthe s'attacha particulièrement à madame Dufayet, la jeune, dont le caractère avait quelque rapport avec le sien, car elle était rieuse, assez bavarde et pleine de caprices.

Ils se réunissaient plusieurs fois par semaine. Après le dîner, une dame se mettait au piano ; mais comme ils détestaient tous la musique sans oser l'avouer, au bout d'un quart d'heure on dressait des tables de jeu. Hommes et femmes jouaient ensemble, au baccara, au rams, au poker. Cela durait souvent jusqu'à deux heures

du matin, principalement le samedi, les Vignot n'ouvrant pas leur boutique le dimanche.

Berthe eut bientôt, parmi eux, la réputation d'une joueuse excellente, désintéressée dans le gain, parfaitement insensible à la perte. Le fait est que, tout en retournant les cartes avec des gestes fébriles, les yeux luisants, les joues rouges, elle dédaignait l'enjeu et ne se passionnait vraiment que pour le hasard des combinaisons, quoiqu'il y eût parfois sur les tapis des sommes qui n'auraient pas été déplacées dans un tripot. Elle apportait en outre, au jeu, une délicatesse rigoureuse, et se serait crue humiliée de profiter du moindre avantage, ce que les joueurs les plus sévères n'hésitent pas à faire, à l'occasion. Deux jeunes gens, le frère de madame Vignot, étudiant en droit, et un cousin des Dufayet qui était à la Bourse, se plaisaient à jouer contre elle et à lui gagner leur argent de poche.

Marcuil ne se mêlait guère à ces parties, ayant joué si gros jeu dans sa carrière de viveur qu'il méprisait ces petites sommes. Il se contentait d'habitude de fumer des cigares, en commentant les coups, d'un ton détaché.

En rentrant, il demandait négligemment à sa femme :

— As-tu perdu ou gagné, ma chérie?

Elle répondait en riant :

— Ma foi, je n'en sais rien; je crois que j'ai perdu, pourtant.

— Combien?

— Oh! une misère, cent cinquante francs peut-être, même pas...

— Et hier?

— Oh! hier, encore moins... trois louis...

— Bon!

Quand elle gagnait, à de rares intervalles, car elle n'avait ni prudence ni ce que les spécialistes appellent la conduite, elle achetait immédiatement un bibelot d'un prix fort supérieur à son bénéfice, en disant : « Autant que je ne reperdrai pas. » Et elle regardait Pierre en hochant la tête avec fierté, de l'air d'une ménagère qui réalise une économie ingénieuse.

Mareuil, lui, passait sur le boulevard et dans les cercles pour l'homme le plus heureux de Paris; il en avait les apparences, la mine calme, l'œil reposé, la parole indulgente. Il plaignait ses anciens camarades de fête continuant leurs rudes travaux et leurs ébats toujours pareils, et tirait quelque vanité de sa propre situation. On le surprenait même à conseiller le mariage aux célibataires avec qui il engageait des discussions :

— Ah! parbleu, si vous épousez une petite bourgeoise, pot-au feu, ennuyeuse, de mauvaise humeur, vous êtes perdus, évidemment. Mais le mariage bien compris, le mariage moderne, gai, fantaisiste, parisien, tout est là. Ainsi moi, vous me voyez rarement au cercle, je ne taille pas une banque par semaine, et vous vous dites : « Voilà un garçon rangé. » Eh bien, mes enfants, je le suis peut-être moins que vous, rangé! Et j'ai des distractions rudement plus piquantes et variées...

Ces discours soulevaient des contradictions nombreuses. Mais, en réalité, malgré ses développements sur la fantaisie et le parisianisme, Mareuil, à son insu et insensiblement, se rangeait. S'il taillait moins de banques, c'est qu'il était plutôt un joueur désœuvré qu'un joueur endurci et qu'aussi il avait un meilleur emploi de ses revenus; s'il venait moins au club, c'est que, sans qu'il s'en rendît exactement compte, il était un peu fatigué par quinze ans de promenades entre les mêmes murs tapissés d'étoffes immuables; et s'il s'était détaché de tout cela, c'est parce que sa femme et ses occupations de ménage suffisaient à emplir son esprit.

Et lentement, de jour en jour, par mouvements inaperçus, il se prenait dans ce piège de

la régularité des repas où sont venues sombrer tant de belles existences de noceurs.

Ce second voyage à Monte-Carlo, qui était chez Berthe une idée fixe, ne lui inspirait qu'un enthousiasme médiocre. Il s'y décida pourtant vers la fin de janvier : le résultat en fut désastreux. La moitié environ d'une année de ses revenus disparut en huit jours sous les palettes des croupiers. Berthe, touchée de la tristesse de son mari, crut parer cette catastrophe par une résolution énergique. Elle déclara que, dorénavant, elle se priverait de cheval et de voiture, et on vendit l'attelage.

Mais, en février, elle toucha dans une course suburbaine, *Matador* à quatorze contre un, et Mareuil lui-même fut d'avis que cet argent ne pouvait être employé qu'à racheter un nouvel équipage.

L'été vint. Ils firent ce qu'ils avaient fait l'année précédente. En se rendant d'Aix-les-Bains à Trouville, ils s'arrêtèrent à Dijon et reçurent les compliments du professeur Billot. Celui-ci trouva Berthe extrêmement changée et à son avantage : elle s'était arrondie de corps et de figure. Ses lignes frêles de jeune fille, ses traits fins et comme à peine tracés s'étaient enfuis. Mais c'est surtout son langage et l'incohérence de ses

idées qui le frappèrent. « Comment! se dit-il, toutes ces choses baroques étaient renfermées dans cette petite pensionnaire qui avait l'air d'un joli oiseau! » Et il essaya, mais en vain, de rattacher cette observation à un système quelconque de philosophie.

Il se borna alors à féliciter Mareuil d'une transformation aussi agréable.

— Voilà la vie! répondit Pierre avec assurance.

Il se laissa conduire pendant quatre mois de casino en casino, à travers les stations balnéaires qui forment les étapes du parisianisme d'été, d'abord content, puis résigné, puis exténué. Il revint à Paris avec de vagues douleurs à l'estomac et certaines inquiétudes dans l'esprit.

Cette fois-ci, la brèche était assez importante pour nécessiter une réforme immédiate. Mareuil la conseilla doucement à sa femme, en établissant le compte approximatif des pertes et gaspillages de l'année. Il cita un chiffre.

— C'est impossible! s'écria Berthe.

Il alla chercher une feuille de papier, une plume et de l'encre et entreprit des calculs.

— Oh! non, mon chéri, je te crois. Eh bien, qu'est-ce qu'il faut faire? Dis-le moi, va, je serai raisonnable.

La voyant si pleine de bonne volonté, il la rassura :

— Le danger n'est pas encore très grave. Cependant, mon amie, avec les virements auxquels j'ai dû me résoudre, la vente que j'ai effectuée de certaines actions et les pertes qui en ont résulté nécessairement, je constate, depuis un an et demi que nous sommes mariés, un déficit d'à peu près deux cent mille francs. J'ajoute, continua-t-il en souriant, qu'il n'y a pas péril en la demeure. Nous avons cinquante mille francs de rente, au lieu de soixante... voilà tout.

Elle eut une moue qui traduisait le peu d'importance qu'elle attachait à ce détail.

— Notre train d'existence, poursuivit Mareuil, n'a pas besoin d'être modifié, et c'est l'essentiel. Le seul changement qui s'impose est de renoncer provisoirement à Monte-Carlo, à Aix-les-Bains et aux courses...

— Nous y renonçons, c'est convenu, dit Berthe gentiment.

— Quand nous aurons fait des économies, nous rejouerons; mais attendons d'en avoir fait.

Et il songea : « C'est-il assez facile de diriger les femmes! Il n'y a qu'à savoir s'y prendre. »

Ce plan remarquable fut mis en pratique dès

le lendemain. Berthe le poussa même jusqu'à vouloir rogner sur ses toilettes d'hiver, et, afin de n'avoir plus rien à « se commander » de la saison, elle les fit faire toutes d'un seul coup. Elle y joignit les chapeaux indispensables, puis, sûre de n'avoir plus grande dépense de ce côté-là, elle se sentit la conscience apaisée. Et, même, elle refusa l'offre d'une loge à une première de la Comédie-Française pour laquelle on s'arrachait les places à prix d'or, dans la haute société parisienne.

Elle se contenta de passer la plupart de ses soirées, tantôt chez les Dufayet et tantôt chez les Vignot, à jouer de petites parties de poker ou de baccara.

— De cette façon, disait-elle à Pierre en souriant, je me distrais et je m'amuse même, et ça ne nous coûte rien. Quand je pense que cette loge à la Comédie nous aurait coûté quatre cents francs! Si ce n'est pas stupide de dépenser quatre cents francs à voir une pièce que nous verrons pour un louis dans quinze jours!...

Pierre se gratta le front et murmura : « Hum! »

— Quoi, hum! Est-ce que je n'ai pas raison?

— Oh! je ne parle pas de la loge... Pour la loge, tu as bien raison... mais...sais-tu, ma chérie, ce que tu as perdu, ce mois-ci, dans les pe-

tites parties de famille des Vignot et des Dufayet, qui sont des gens charmants, d'ailleurs ?

— Bah ! je n'ai pas compté ; mais c'est peu de chose... je gagne un soir, je reperds le lendemain.

Il tira de sa poche un carnet :

— Tu as perdu trois mille deux cent cinquante francs depuis notre retour, dont deux mille ce mois courant.

— Trois mille !...

— J'ai marqué au fur et à mesure, et je suis peut-être au-dessous de la vérité.

Elle promit de se modérer encore sur ce point. Mais elle avait cette étrange faculté d'oublier instantanément tout ce qu'elle venait de dire et tout ce qu'elle venait de faire ; ses paroles les plus précises, ses plus fortes résolutions n'avaient aucune conséquence, et sa vie semblait divisée en petites tranches d'un quart d'heure, absolument indépendantes les unes des autres.

De même qu'elle gaspillait naturellement, et que l'or filait entre ses doigts comme un courant d'air par une porte, le jeu l'entraînait aussi par une poussée irrésistible. A des époques périodiques, un instinct analogue à celui qui expulse les oiseaux migrateurs la jetait vers les

endroits voués à cette passion. Elle y serait allée un bandeau sur les yeux, comme les hypnotisées.

Mareuil se défendait assez mal contre cette sorte de magnétisme. D'ailleurs, deux êtres en lui étaient en hostilité, en contradiction permanente et le neutralisaient : le bourgeois et le viveur. De sang et d'éducation, il était bourgeois, et quand il faisait quelque chose inconsciemment, il agissait ainsi que le premier bourgeois venu, ainsi que son père et son grand-père eussent agi. Dans toutes ses excentricités, on retrouvait le goût du confortable et de la méthode. Son imagination seule était d'un Parisien fantaisiste et paradoxal. Or, en tant que Parisien, il ne pouvait qu'approuver la vie hasardeuse que sa femme l'obligeait à mener, et c'est le Parisien qui écrivait à son ami le professeur Billot des lettres enthousiastes ; en tant que bourgeois, il était parfois assailli de pensées maussades, et il n'aimait pas se déranger brusquement pour aller perdre son argent à la roulette.

Il devait à ce phénomène une étonnante indécision dans tous ses actes. Tantôt il accueillait les folies de sa femme avec une désinvolture supérieure ; tantôt, en constatant une nou-

velle trouée dans sa fortune, il avait subitement la gorge sèche. Alors, il se renfermait dans son cabinet et cherchait à établir ses comptes à un sou près, actions, obligations, argent liquide, propriétés. Il n'en possédait qu'une, dans le Poitou, d'où sa famille était originaire. Il en touchait irrégulièrement les fermages, qui consistaient en sommes assez faibles, et il ne l'avait pas visitée depuis son enfance. « Ce n'est pas une valeur, songeait-il, et je voudrais la vendre que je n'en trouverais peut-être pas vingt-cinq mille francs. Il ne faut donc tabler que sur le reste. Or, si nous continuons cette vie-là, avec les prises que je fais sans cesse sur le capital, nous n'aurons plus rien dans cinq ans. Je vais avoir avec Berthe une conversation sérieuse. »

Et il avait avec Berthe des conversations qui duraient des heures entières, après lesquelles l'un et l'autre, d'un commun accord, adoptaient un plan sévère d'économies, renvoyaient un domestique. Jamais elle ne s'insurgeait ni même boudait. Elle acceptait tout de bonne foi. Lui, demeurait très rassuré sur l'avenir. Ils s'embrassaient, et le lendemain ils ne faisaient plus ni l'un ni l'autre aucune allusion à ces réformes ; ou bien ils croyaient accomplir un gros

sacrifice en retardant une semaine un voyage à Aix ou à Monte-Carlo.

Ils eurent pourtant, un jour une petite dispute sans amertume, mais qui était leur première, au sujet du jeune Vignot, l'étudiant en droit.

— Je t'affirme, dit Marcuil à Berthe, que je l'ai vu regardant dans ton jeu. Parfaitement, et je suis prêt à le jurer. C'était pour ce coup où il y avait au moins trois cents francs sur la table. Sais-tu comment cela s'appelle, ça, ma chère ? cela s'appelle tricher. Et il n'est peut-être pas le seul dans toute cette bande ! Ainsi, tu t'imagines que j'ai une confiance énorme en Paul Dufayet ?...

— Oh ! mon ami ! s'écria-t-elle indignée.

— Eh ! parbleu, fit-il en se radoucissant, je ne les accuse pas de vol. Mais ils jouent mieux que toi ; ils abusent de leur force, ils te grugent... Tu es continuellement fourrée parmi ces gens-là... C'est toujours nous qui payons, quand on va au théâtre et au restaurant... Moi, j'en ai assez. Tu te plais chez eux et, certes, je ne t'empêche pas d'y aller ; mais quant à moi, je ne t'y accompagnerai plus ou, du moins, très rarement ; ce qu'il faut pour les convenances.

Voyant Pierre si affecté, elle eut des remords de le tracasser pour si peu de chose, et, comme si elle n'attendait qu'une occasion, elle devint tout à coup extrêmement menteuse.

Il eut alors des surprises fréquentes : des notes de fournisseurs pour lesquelles il avait donné l'argent et qui lui étaient présentées impayées, des dettes de jeu qu'il lui fallut régler : il ne lui faisait que des reproches très tendres.

Berthe vivait maintenant, plusieurs heures par jour, avec madame Dufayet, la jeune, dont le mari avait mauvais caractère. Elles faisaient ensemble, l'après-midi, d'interminables parties de bézigue chinois, ou couraient par les magasins, achetant un tas de choses inutiles et dispendieuses, pour passer le temps. Les affaires de leurs ménages respectifs en souffraient ; mais tandis que M. Dufayet criait quand ses repas étaient en retard, Pierre supportait ces mésaventures avec résignation.

Il l'attendait tranquillement, devant la table toute servie, en lisant un journal. Elle arrivait le soir, à huit heures, chargée de paquets. Il les examinait d'un œil indifférent.

— Tiens! Juliette m'a accompagnée jusqu'à la porte, s'écriait-elle. Elle va encore avoir une

scène de M. Dufayet... Il n'est pas commode... Ah ! c'est toi, mon chéri, qui est gentil... Tu ne te fâches pas pour des bêtises pareilles...

Elle se jetait à son cou, et, en effet, Pierre aussitôt redevenait gai, insouciant et calme. En tête-à-tête, ils étaient les deux époux les plus tendres et les plus réguliers du monde. Ils riaient d'un rire enfantin, ils se livraient à des farces conjugales et, parfois, après le dîner, quand il pleuvait, jouaient au piquet jusqu'à minuit. Il arrivait même à Pierre de lui lire des bouts de roman ou de revue, et, à ces moments-là, ils offraient un exemple touchant de paix familiale et douce. Ils ne faisaient jamais la remarque qu'ils n'avaient pas d'enfants.

Une lettre du professeur Billot annonça sa visite prochaine, aux vacances de Pâques. Le soir qu'il sonna à leur porte, ils n'étaient chez eux ni l'un ni l'autre. Il demanda à la femme de chambre :

— Monsieur et Madame dînent en ville ?

— Pas du tout. Quand Monsieur et Madame dînent dehors, ils me préviennent toujours.

— Alors vous êtes sûre qu'il rentreront ?

— Absolument, Monsieur peut attendre.

Il attendit jusqu'à huit heures et, comme il descendait, rencontra Mareuil dans l'escalier.

— C'est à cette heure-ci que vous dînez ?

— A sept heures et demie, comme tout le monde.

— Il est huit heures.

Mareuil regarda sa montre :

— En effet, il est huit heures ; je ne m'en étais pas aperçu.

Berthe ne fit son entrée qu'une demi-heure après, parut très joyeuse en voyant le professeur et dit en manière d'excuse :

— Figurez-vous que j'ai joué au bézigue jusqu'à maintenant.

Durant le repas, très cordial, Billot ne put s'empêcher de songer à diverses reprises : « Ah ça ! mais, il est idiot, ce pauvre Mareuil... Il devient gâteux... C'est le bonheur. »

Effectivement, Mareuil était atteint, peu à peu, de ce gâtisme spécial qui fleurit sur nos boulevards. Il était à la fois maniaque et blagueur, rabâcheur et plein de prétentions à l'ironie ; il se croyait un scepticisme transcendant, et cela l'ennuyait, malgré lui, que ses repas ne fussent pas prêts à l'heure exacte. Il aimait les aphorismes et il écrivait à Billot : « Mettre de l'imprévu dans la vie conjugale, voilà la solution de l'existence. »

De l'imprévu, le sort lui en réservait. Sa for-

tune s'écroulait par petits éboulements successifs. Chaque saison, il résistait et se cramponnait ; il prédisait la ruine à sa femme, avec des airs navrés et des paroles lamentables. Mais il se heurtait à une indifférence, à une inconscience plus fortes qu'une volonté de fer.

Alors, il s'abandonnait, possédé soudain de la rage de se ruiner lui-même et visiblement, par coups énormes. Il tenta des spéculations maladroites, il retourna à son cercle et tailla des banques avec frénésie.

Une fois, sortant de la salle de jeu, il fut accosté par un ponte qui lui demanda dix francs, n'ayant pas de quoi dîner. C'était l'ancien propriétaire de deux immeubles qui justement se trouvaient sur le boulevard, vis-à-vis du club. Il avait tout perdu au jeu. Marcuil lui donna un louis et eut un serrement de cœur : « Est-ce que je vais arriver un jour à mendier comme ça? » se dit-il.

Cette réflexion le fit tournoyer sur lui-même comme s'il eût reçu une balle dans la tête. Il s'appuya une seconde contre la porte du club, que le valet de pied venait de fermer derrière lui ; puis descendit l'escalier précipitamment, sauta dans une voiture et arriva boulevard Malesherbes, tout secoué d'une colère furieuse. La

présence de Berthe qui, par hasard, s'y trouvait, transforma sa fureur en une rage froide qui lui crispait les mains :

— Il faudrait pourtant, une fois pour toutes, ma chère amie, nous faire une idée exacte de notre situation, car il est infiniment probable que, dans un an ou dix-huit mois au plus tard, lorsque vous me demanderez de l'argent pour payer votre couturière, je serai obligé de vous répondre que je n'en ai plus, d'argent... Oui, ma chère, c'est ainsi... Nous sommes mariés depuis cinq années, et aujourd'hui, si nous voulons vivre de nos revenus, nous avons juste neuf mille trois cent cinquante francs à dépenser par an... Je répète neuf mille trois cent cinquante francs, c'est-à-dire un capital d'un peu plus de deux cent mille francs. Je ne vous adresse, remarquez-le, aucun reproche... Je vous demande simplement : Qu'allons-nous faire ?...

Elle murmura : « Deux cent mille francs, » comme si ce chiffre ne signifiait rien pour elle.

Il reprit :

— Deux cent mille francs, au lieu de onze cent et quelques mille... Plus, ajouta-t-il en ricanant, une propriété dans le Poitou, dont nous

recevons chaque automne quelques paniers de fruits que mangent les domestiques.

Elle s'assit, rêveuse :

— Oui, qu'allons-nous faire ?

Il poursuivit :

— Nous ferons ce que vous voudrez...

— Mais je ne sais pas, moi, mon ami, je ne sais pas... dit-elle.

— Moi non plus, répondit-il froidement, je ne sais pas...

— Faisons des économies.

Mareuil poussa quelques éclats de rires stridents :

— Ah! ah! oui, je la connais celle-là. Voilà cinq ans que nous en faisons des économies... Pour faire des économies, il faut de l'argent...

— Eh bien, dit-elle toute décontenancée, décide, réfléchis... Moi, je ne vois rien...

Il reprit :

— Il n'y a rien, en effet...

— Alors, quoi ? murmura-t-elle.

— J'ai voulu simplement, ma chère Berthe, vous prévenir que nous n'aurons plus un seul sou l'année prochaine, en continuant notre existence ordinaire, bien entendu.

Elle se pendit au cou de son mari et l'embrassa :

— Bast ! tant pis...

Il la regarda : elle souriait. Alors il déclara :

— Tant pis ? Allons, n'en parlons plus... Tant pis !

Et il se promena, les mains derrière le dos, dans l'appartement, en sifflotant un air de café-concert.

Ils dînèrent en tête-à-tête, comme s'ils n'avaient eu qu'une petite discussion sur un détail peu important du ménage; et, dès ce jour, Pierre, avec une exaspération méthodique, un acharnement d'enfant ou de fou qui brise ses jouets, dégoûté, abruti, se mit à précipiter sa ruine, comme s'il attendait impatiemment l'heure où son dernier billet de mille francs serait réduit en miettes.

L'heure arriva : ils étaient au printemps de leur sixième année de ménage. Jamais ils n'avaient été plus gais que cette année-là. Ils ne faisaient, par un accord tacite, aucune allusion à la catastrophe imminente ; ils avaient renoncé à la vie régulière, dînaient presque tous les soirs au restaurant, en cabinet particulier, ainsi que des étudiants en bonne fortune.

Un jour, il lui dit tranquillement :

— C'est fini... Maintenant raisonnons.

Emue, elle se jeta dans ses bras.

— Je t'ai ruiné, mon pauvre chéri, je t'ai ruiné !... C'est moi... Je t'aime bien, va...

— Raisonnons, reprit-il.

— Je t'aime tant, mon chéri, mon petit Pierre !... Quel désastre !... Ça vaut pourtant mieux que si je t'avais trompé, dis ?

— Certainement, répondit-il avec flegme.

Et il insista :

— Raisonnons.

Elle s'assit sur ses genoux et il passa son bras autour de sa taille.

— Voici ce qui nous reste à faire : je vais aller à Poitiers. Là, je tâcherai de vendre notr propriété ou d'emprunter sur hypothèque. Toi, retourne à Dijon, en attendant... Avoue tout à ta mère, c'est préférable...

Deux jours après, ils se séparèrent sans amertume, le regard souriant en se disant : « A bientôt. Ecris-moi vite. »

Mareuil se rendit à Poitiers, chez Me Blutard, le notaire de sa famille et un ancien ami personnel de son père. En quelques mots, il le mit au courant de la situation.

— Vendez-moi la propriété le mieux que vous pourrez.

Le notaire lui prit la main :

— Mon cher monsieur Pierre, vendre cette

propriété serait une sottise pire que toutes celles que vous avez faites jusqu'à présent. Vous n'en tireriez pas trente mille francs, une misère... Voulez-vous un conseil d'ami : habitez-la...

Il réfléchit.

— Cette propriété qui ne vous rapporte rien... Combien dites-vous ?

Mareuil cita un chiffre.

— Cette propriété, quand vous l'habiterez et la surveillerez vous-même, vous rapportera trois fois plus... et vous nourrira, vous et votre femme... Allons-y passer l'après-midi de demain... Autant que je me la rappelle, elle est fort jolie...

Elle consistait en deux fermes et en une quarantaine d'hectares. La maison d'habitation, assez solide encore, quoiqu'elle n'eût pas été habitée depuis vingt ans, était au centre d'un petit bois de châtaigniers.

— Avec quelques réparations, dit le notaire, et en faisant venir vos meubles de Paris, vous serez là parfaitement.

Ils visitèrent les fermes. Me Blutard murmurait :

— Oui, mon cher ami, quand vous habiterez ici, vous verrez la différence...

Mareuil y resta huit jours, les huit premiers jours du mois de juin, surpris de ne pas s'ennuyer dans la solitude, apaisé comme aux époques de convalescence, comme si ses pensées, détraquées et éparses, se remettaient lentement dans son cerveau à leur place naturelle. Il songeait : « Ah ! si Berthe pouvait vivre ici !... Mais voilà, ça c'est impossible, impossible... »

Un matin, brusquement il partit pour Dijon et télégraphia de Paris qu'il arrivait. Elle était à la gare, en robe de deuil, toute seule..

— Ta mère est morte ?

— Mais non, nigaud, dit-elle en souriant, je te l'aurais écrit... Voyons... Es-tu bête !... Seulement, tu ne te fâcheras pas ?... Pour éviter les explications avec les amis, les voisins, tu sais, les bavardages des villes... j'ai dit que j'étais veuve... pas à maman, bien entendu... Est-ce drôle... hein ?

Ahuri, il dit :

— Tu as dit que j'étais mort ?

— Oui, mon chéri, continua-t-elle en éclatant de rire. Aussi, tu vas passer la nuit à l'hôtel et tu repartiras par le premier train. Je te rejoindrai dans quelques jours...

— C'est de la folie ! de la démence ! s'écria-t-il. Moi qui venais...

— Causons, mon petit Pierre... La campagne ?

— On peut y vivre, si tu veux...

Elle ajouta rapidement. :

— Je veux bien, je veux bien... dans huit jours, je pars pour Poitiers.., et nous serons heureux, va, mon chéri !

Un peu affolé, il se laissa conduire à l'hôtel et regagna Poitiers le lendemain.

Ainsi qu'elle l'avait promis, la semaine suivante, elle arrivait, la joie dans les yeux, plus jeune et plus vive qu'au début de leur mariage.

— Tu ne sais pas d'où je viens, tu ne sais pas ? De Monte-Carlo... et j'ai gagné... trente... mille francs... avec les quelques sous qui me restaient... Tu comprends... trente mille francs... C'est énorme.

Et elle les éparpilla sur une table, comme si elle restituait à Pierre toute sa fortune gaspillée.

Puis elle regarda tout autour d'elle :

— Oh ! que c'est beau, ici, que c'est beau ! Allons-nous être heureux !... Et pour le jeu... fini... le jeu... Mais j'aurais eu des remords de ne pas leur reprendre un peu de notre argent... Nous ne jouerons plus qu'entre nous, une petite partie le soir, pour passer le temps.

Alors elle eut l'étrange idée de partager virtuellement la propriété en deux portions, l'une

pour lui et l'autre pour elle. Et, le soir, ils jouaient leurs lots au piquet, à l'écarté ou au bézigue chinois. Ils jouaient aussi des animaux de basse-cour, les récoltes, les fruits, en manière de plaisanterie :

— Tiens! disait-elle, je te fais le Clos-aux-Vaches, en cinq secs, contre le pré qui est sur la rivière.

Il trouvait cela excessivement comique, et ils riaient tous les deux en se regardant, non sans se rendre compte qu'ils devenaient un peu gâteux.

LE PARLEMENT IDÉAL.

EN 18...

LE PRÉSIDENT.

L'ordre du jour appelle la discussion sur le projet de loi déposé par notre honorable collègue **M. Dupont (de l'Adour)**.

M. DUPONT.

Je demande la parole. Au nom d'un groupe de capitalistes et au mien, j'offre quinze cents francs à tout député qui votera pour la proposition.

UNE VOIX.

C'est peu!

Approbation sur plusieurs bancs.

M. DUPONT.

Offrez donc davantage !

UNE AUTRE VOIX.

C'est un chiffre ridicule...

LE PRÉSIDENT.

Je vous prie de ne pas interrompre l'orateur. Si vous avez des arguments à faire valoir, venez les développer à la tribune.

M. DURAND.

Je demande la parole.

LE PRÉSIDENT.

Vous l'avez.

M. DURAND.

J'ignore les motifs qui poussent mon honorable collègue M. Dupont à intervenir directement dans cette affaire, et je ne veux pas m'en inquiéter. Pour ma part, ce n'est pas quinze cents francs mais deux mille, je répète deux mille, que je m'engage à verser à ceux qui voteront le contre-projet de loi.

Vive émotion.

UNE VOIX.

C'est mieux.

M. DUPONT.

J'offre deux mille cinq pour le projet.

Bravos.

M. DURAND.

Trois mille contre !

M. DUPONT.

Quatre mille!

M. DURAND.

Quatre mille cinq!

M. DUPONT.

Vous ne m'intimiderez pas : je dis cinq mille!

Emotion prolongée.

LE PRÉSIDENT.

Personne ne dit rien? Nous disons cinq mille par M. Dupont (de l'Adour).

M. DURAND.

Cinq mille deux!

M. DUPONT.

Six mille!

Acclamations.

LE PRÉSIDENT.

Une fois! deux fois! trois fois! Personne ne dit rien?... Adjugé.

M. Dupont est chaudement félicité.

M. WILSON.

Je demande la parole pour protester publiquement contre les mœurs qui tendent à s'introduire dans la Chambre...

LE PRÉSIDENT.

Vous insultez vos collègues! Je vous rappelle à l'ordre...

UNE VOIX.

A bas le 2 décembre!

La proposition de M. Dupont est mise aux voix et adoptée.

L'HYGIÈNE DES GENS DE LETTRES

SCENE PREMIÈRE

Dans le cabinet de travail de l'écrivain.

BATIFOL, jeune écrivain, LE DOCTEUR.

BATIFOL.

Examinez-moi bien, docteur; ne négligez aucun symptôme. Depuis quelque temps, je suis en proie à un malaise inexprimable. Voilà six mois que j'ai commencé un roman : *Les indices du cœur*, et je n'en ai encore écrit que quarante et une lignes et deux tiers environ... Le découragement m'envahit... Parfois, au contraire, j'ai envie de me casser la tête contre les murs...

Hier, pendant toute la journée, j'ai cherché un adverbe et je n'ai pas pu le trouver... Vous est-il arrivé de ne pas pouvoir trouver un adverbe? Oh! c'est une horrible angoisse!...

LE DOCTEUR.

Nous n'avons pas besoin d'adverbes dans notre profession.

BATIFOL.

Vous êtes bien heureux. Enfin, maintenant vous connaissez mon mal... je vous écoute...

LE DOCTEUR.

Hum! Je ne serais pas surpris qu'il y eût du surmenage dans votre cas. A quel âge vous êtes-vous mis à faire de la littérature?

BATIFOL.

A treize ans.

LE DOCTEUR.

Et vous en avez?

BATIFOL.

Vingt-neuf. Et savez-vous, en seize ans, ce que j'ai produit?... Trois cent onze vers, trois nouvelles, dix-huit articles de journaux, un drame en deux actes, sans compter des pensées, des lettres intimes et les quarante et une lignes dont je vous parlais tout à l'heure. N'est-ce pas effrayant? Ah! la condition d'écrivain devient épouvantable, docteur. Nous mourrons tous

fous, c'est évident. Quand je pense qu'à une époque, par exemple au dix-septième siècle, il suffisait de faire trois ou quatre petits vaudevilles comme le *Misanthrope* ou les *Femmes savantes* ou bien quelques portraits comme les *Caractères* de La Bruyère, pour laisser un nom dans l'histoire!

LE DOCTEUR.

C'est le bon temps.

BATIFOL.

Hélas! il ne reviendra plus. Aujourd'hui toute mon œuvre ne m'a même pas rendu célèbre; c'est à peine si je suis connu de tous les esprits d'élite... Et je m'épuise, je me torture, je me vide la moelle épinière. Venez à mon secours, docteur, s'il n'est pas trop tard.

LE DOCTEUR, l'auscultant.

Il ne l'est pas. Permettez-moi de vous poser quelques questions. L'appétit?

BATIFOL.

Excellent : trois repas par jour.

LE DOCTEUR.

Jamais la migraine?

BATIFOL.

Jamais.

LE DOCTEUR.

Que buvez-vous à vos repas?

BATIFOL.

De l'eau rougie.

LE DOCTEUR.

Alcool?...

BATIFOL.

Un demi petit verre après le café.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas trop. Viande saignante?

BATIFOL.

Le matin.

LE DOCTEUR.

Vous vous couchez à?...

BATIFOL.

Dix heures. Je me lève le lendemain à midi.

LE DOCTEUR.

Quatorze heures de sommeil : c'est ce qu'il faut à un homme de lettres à notre époque de surmenage. Et vous travaillez?

BATIFOL.

Vingt minutes tous les jours sans exception, de cinq heures moins le quart à cinq heures cinq.

LE DOCTEUR.

Le régime n'est pas mauvais. Ce qui vous manque un peu, c'est l'hygiène. Rappelez-vous ceci : le talent, c'est l'hygiène. Je parie que vous négligez le sport, les armes, le massage, l'hydrothérapie...

BATIFOL.

Je n'ai pas le temps.

LE DOCTEUR.

Travaillez quelques minutes de moins, mais prenez une bonne douche sur les reins, régulièrement.

BATIFOL.

Je vais commencer ce matin même. Croyez-vous que j'aurai trouvé mon adverbe ce soir?...

LE DOCTEUR.

J'en répondrais presque.

BATIFOL.

C'est qu'il ne s'agit pas du premier adverbe venu. Voici la chose : je veux exprimer que mon héroïne, qui est comtesse, pâlit en entendant un mot.

LE DOCTEUR.

Diable! ce n'est pas commode.

BATIFOL.

Ah! ignorez toujours les tortures de la phrase, docteur! Vous concevez que je ne peux pas mettre : *La comtesse pâlit.* Ça ne signifierait rien... Je cherche... je cherche... néant... supplice! Alors, vous supposez qu'avec une douche?...

LE DOCTEUR.

Une séance d'armes, d'abord. Puis, massage

et hydrothérapie... Si l'adverbe ne vous vient pas, je serai bien étonné.

SCÈNE II

Au gymnase. Une grande salle où l'on fait des armes. Appareil à douches dans le fond.

LE MAITRE D'ARMES, apportant des masques, des gants, des fleurets.

En garde!

BATIFOL.

Allons! et que l'assaut soit terrible! (Il se fend.) Touché! mais ça n'a pas d'importance... Touchez-moi tant que vous voudrez!.!. Touché! Encore touché! bravo! ne vous gênez pas... Fatiguez-moi : il faut que je sue... Aïe! vous m'avez piqué! Tant mieux! (Il pousse des cris de guerre en se fendant à fond.) En quatre! en tierce! en seconde! (S'arrêtant tout à coup.) Vite! de quoi écrire... Ça vient!

LE MAITRE D'ARMES.

Qu'est-ce qui vient?

BATIFOL.

Dépêchez-vous, morbleu! Je vous demande de quoi écrire... Vite! vite! Une plume et de l'encre... ou un crayon... un simple crayon...

LE MAITRE D'ARMES.

Il se précipite et revient avec une feuille de papier et un crayon.

BATIFOL, enlevant son gant d'armes.

Aurais-je déjà oublié? Ah! non... (il écrit.) « Effroyablement la comtesse pâlit... » Ce n'est pas tout à fait ça... « Mollement, elle pâlit, la comtesse. » Hum! Hum! « Inopinément, la comtesse devint livide... » Ça n'y est pas encore! Non... mais j'ai de l'espoir...

LE MAITRE D'ARMES.

Une dernière botte, Monsieur?

BATIFOL.

Merci. J'en ai assez pour cette fois... Je vais me faire masser... Apportez-moi une seconde feuille de papier...

Il se déshabille méthodiquement; puis, quand son dernier vêtement est ôté, va s'étendre sur une planche, le dos en l'air; devant lui il dispose la feuille de papier, prend son crayon de la main droite et se livre au masseur, un nègre solide.

LE NÈGRE.

Fort ou doucement?

BATIFOL.

Très fort. (Le nègre commence à le masser.) Les reins surtout... Dur sur les reins... Parfait... (Il écrit.) « La pâleur brusquement couvrit le visage de la comtesse... » Brusquement! c'est un adverbe bête... Massez ferme! Joseph... Hé là! attention à ma jambe...

LE NÈGRE.

Si Monsieur veut se mettre sur le dos, maintenant?

BATIFOL.

C'est que ça n'est pas très commode pour écrire... Est-il indispensable que je me place sur le dos?

LE NÈGRE.

Il faut masser dans tous les sens, Monsieur... Autrement, c'est comme si on ne faisait rien... Monsieur pourra écrire tout à l'heure quand il sera massé... C'est même la première fois que je vois un client écrire pendant qu'on le masse... Tous les goûts sont dans la nature, n'est-ce pas, Monsieur?

BATIFOL.

Cette pensée est de moi, c'est une de mes pensées. (Flatté.) Hé! elles commencent à devenir populaires...

LE NÈGRE.

Tournez-vous sur le côté... Parfait... Avec l'habitude, Monsieur arrivera à faire tous ces mouvements-là machinalement.

BATIFOL se frappant le front de sa main.

Machinalement! Tu as dit *machinalement*, nègre! Eh bien! tu ne sais pas ce que tu viens de faire? Tu viens de trouver mon adverbe! Machinalement, c'est admirable! Il y a dix francs pour toi... Diable, que je ne le perde pas. (Il interrompt le massage et inscrit « machinalement » sur la feuille.) « Machinalement pâlit la comtesse ». Il s'en faut d'un rien que ce soit ça... d'un rien du tout... que je trouverai sûrement en me faisant doucher... Ce que c'est que le hasard!... Décidément le hasard joue un grand rôle dans la vie. Tiens! mais en voilà encore une de pensée. (Il la note.) Quant à toi, nègre, merci, je t'enverrai un exemplaire de mon roman...

LE NÈGRE.

Je crois qu'une bonne douche glacée va faire du bien à Monsieur.

BATIFOL.

Tu as raison.

Il va se poster devant l'appareil.

LE NÈGRE.

Êtes-vous prêt?

BATIFOL.

Je laisse mon papier là pour ne pas le mouiller. Va ! (Il reçoit la douche et tout à coup s'enfuit tout ruisselant.) J'y suis ! j'y suis ! (Ecrivant.) « Machinalement, la comtesse se mit à pâlir... » *Se mit*, c'est inouï... *machinalement*... sans y faire attention... oh ! merveilleux ! j'ai trouvé... Je reviendrai ici trois fois par semaine...

Il se rhabille.

UNE VIE ACADÉMIQUE

Premiers symptômes.

La naissance des académiciens est toujours environnée d'un certain mystère; et il est à peu près impossible de deviner, du moins dans l'état actuel de la science, au moment où un enfant du sexe mâle voit le jour, s'il fera plus tard partie ou non de l'Académie française.

Cette incertitude persiste pendant la période de la prime jeunesse. De même la puberté est occupée par des distractions sans rapport avec les exercices académiques. Ce n'est guère que vers vingt-deux ou vingt-trois ans qu'un jeune homme destiné à appartenir à l'illustre assemblée commence à le manifester par des signes qui ne trompent pas.

Rendez-vous d'amour.

ELLE. Trente ans. Relations littéraires.

Qu'avez-vous aujourd'hui, mon ami? Vous paraissez préoccupé et voilà deux fois depuis cinq minutes que vous consultez la pendule.

LUI.

Excusez-moi, je vous en prie. On avait hier soir de mauvaises nouvelles et cette nuit j'ai été agité de pressentiments fâcheux.

ELLE.

De mauvaises nouvelles de qui?

LUI.

De Blanchard.

ELLE.

L'académicien?

LUI.

Tout simplement. Vous comprenez maintenant l'état d'agitation dans lequel je suis.

ELLE.

C'est un de vos parents ?

LUI.

Croyez, mon amie, que je ne vous ferais pas l'injure pour un de mes parents, d'avoir l'air distrait en votre présence.

ELLE.

Alors?...

LUI.

Je m'intéresse énormément à l'élection du successeur de Blanchard, que je crois perdu, entre nous, ma chère. J'ai passé au *Journal des Débats* où les bruits étaient alarmants.

ELLE, riant.

Pardon, mais j'espère que vous ne songez pas encore à briguer le fauteuil. (Lui prenant la main.) Vous êtes un peu jeune, Albert. Voyons, remettez-vous...

LUI, sec.

En effet, je n'ai pas l'intention d'entrer à vingt-trois ans à l'Académie française.

ELLE.

Vous avez encore une quinzaine d'années à attendre. Aussi, mon ami, nous avons bien le temps.

LUI.

Mais c'est justement pour cela, malheureuse amie, que je m'intéresse si fort à cette élection! Car supposez qu'on nomme quelqu'un âgé de quarante-cinq ans, par exemple. Au bout de quinze ans, il en aura soixante, et soixante ans sont une bonne moyenne. Dans ces conditions-là je peux parfaitement prétendre à remplacer le

successeur de Blanchard. J'ai dressé aussi la liste de tous les fauteuils qui, d'après mes calculs, seront vacants dans quinze ou vingt années par le jeu naturel des successions.

ELLE.

Albert, vous ne m'aimez plus !

LUI.

Ne plaisantons pas dans de pareilles circonstances. Quelle heure est-il ? quatre heures. Les journaux du soir doivent être parus. Vous seriez bien aimable, mon amie, d'envoyer votre femme de chambre m'en acheter un.

ELLE.

Puisque vous le voulez.

Elle donne l'ordre à sa femme de chambre.

LUI.

Ne croyez pas, ma belle amie, que ma tendresse pour vous soit diminuée. (se mettant à ses genoux.) Vous êtes, au contraire, intimement liée à mes projets d'avenir, et je vous fais le serment que vous serez la première à qui je lirai mon discours de réception.

ELLE, lui passant la main dans les cheveux.

Je vois que j'avais tort de vous accuser de froideur, Albert.

Elle se penche vers lui.

LA CAMÉRISTE, entrant avec un journal.

Voici Madame.

LUI, se levant.

Donnez vite! Heu!... Heu!... Dernières nouvelles : *Mort de M. Blanchard, membre de l'Académie française!* C'est fini... (Prenant son chapeau.) Je m'en vais vite... Au revoir !

ELLE.

Vous me quittez un jour pareil?

LUI.

Je veux être un des premiers à m'inscrire.

Il s'en va.

Quinze ans après.

Relations de plus en plus mondaines. Dîners dans les maisons réglementaires. Il a fait jouer un acte en vers à la Comédie, publié vingt-deux articles de critique, et écrit un roman philosophique. Il entre à l'Académie française où il ne remplace que le deuxième successeur de Blanchard, le premier n'ayant pour ainsi dire pas duré.

Ses ambitions sont satisfaites. Dès lors, sa vie s'écoule entre ses chères études et quelques amis sûrs. Il se repose, nommant lui-même des académiciens, se rappelle le passé avec son amie, dont les cheveux sont devenus blancs.

Mais voilà que, peu à peu, on pressent que son tour arrive. Il a des défaillances fréquentes, les reporters affluent chez sa concierge. Il est question de son successeur dans les journaux. Emotion dans son quartier et dans les salons.

La Mort.

Dans la vaste antichambre de l'académicien. Le maître est sur son lit de mort. Dans l'appartement, allées et venues de médecins, de reporters, de parents, et tout l'attirail qui accompagne ordinairement cette formalité suprême.

LE VALET DE CHAMBRE.

Jean, avez-vous eu déjà le malheur d'assister au décès de quelqu'un de vos maîtres ?

JEAN

J'ai perdu M. le Duc en 89.

LE VALET DE CHAMBRE.

Oui, je me rappelle l'enterrement. Un peu froid, si j'ai bonne mémoire, mais en somme du plus grand ton. Vous n'avez jamais servi chez un membre de l'Académie française, avant ici, bien entendu?

JEAN.

Jamais.

LE VALET DE CHAMBRE.

Moi, c'est mon troisième depuis dix ans. J'ai

donc l'expérience, et vous pouvez m'en croire. Quittez la figure larmoyante que vous croyez devoir arborer en ce moment-ci. Nous serions dans la haute finance ou dans la noblesse, ou même dans l'industrie millionnaire, que je vous dirais : « Jean, votre maître va mourir. Il est convenable que vous ayez l'air défait, et que votre attitude respire une certaine douleur. » Tel n'est pas le cas lorsqu'il s'agit d'un académicien. La mort d'un académicien, mon cher enfant, est un événement grave à coup sûr, ce n'est pas un événement triste. L'idée que l'éloge du défunt sera prononcé solennellement quelques semaines après sous la coupole, au milieu d'une assemblée d'élite, y met je ne sais quoi de gracieux, et l'on ne m'enlèvera pas de la tête qu'il y a, en haut, des places réservées pour les académiciens.

JEAN.

Comme vous vous exprimez bien ! Mais j'entends que l'on sonne.

LE VALET DE CHAMBRE.

Ce doit être un reporter. (Il ouvre.) En effet...

LE REPORTER.

Ne vous dérangez pas, je n'ai qu'une seconde. Comment va le Maître ?

LE VALET DE CHAMBRE, après un silence.

Il ne faut plus compter sur lui, Monsieur.

LE REPORTER.

J'ai compris. Merci.

Il s'en va.

JEAN.

Voici le docteur et son collègue.

Les deux docteurs sortent de l'appartement.

PREMIER DOCTEUR, à voix basse.

Ce sera pour la demie, n'est-ce pas?

DEUXIÈME DOCTEUR, idem.

Hum ! je ne serais pas surpris qu'il allât jusqu'à moins le quart. Pauvre ami ! (Au laquais.) Jean, nous allons revenir dans dix minutes. Le temps de fumer une cigarette dans la rue.

LE VALET DE CHAMBRE.

Vous avez entendu ce qu'ont dit ces messieurs, qui sont pourtant d'habitude des gens formalistes. Vous voyez, ils traitent cette affaire-là comme s'il s'agissait simplement d'une séance à l'Académie française. « Ça commencera à la demie, n'est-ce pas? Non à moins le quart. » Avez-vous remarqué la désolation de la famille ? Elle est grande, mais empreinte à la fois de majesté et d'orgueil. C'est qu'en réalité, monsieur Jean, un académicien ne meurt pas. Il cesse de travailler au dictionnaire, voilà tout.

Cette parole est d'un de nos anciens maîtres, à qui je l'ai entendu dire à son lit de mort. « Joseph, m'a-t-il glissé à l'oreille en rendant le dernier soupir, allez dire à mes collègues que je ne viendrai pas jeudi prochain à la séance. » (Emu.) C'est beau !

JEAN, pleurant.

Oui... oui...

LE VALET DE CHAMBRE.

Essuyez ces larmes, malheureux. Vous croyez vivre dans la petite bourgeoisie ?

Les deux médecins rentrent.

LE DOCTEUR, regardant sa montre.

Nous sommes en avance.

Ils pénètrent dans la chambre à coucher.

JEAN.

Je suis curieux de savoir lequel a tapé le plus juste. L'un a dit la demie, l'autre moins le quart.

La demie sonne.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je vais écouter... Rien...

Quelques minutes s'écoulent. Aussitôt plusieurs portes s'ouvrent silencieusement. Des personnes en sortent avec des attitudes austères.

JEAN.

Hélas !

LE DOCTEUR, paraissant (voix sourde).

Le fauteuil de notre pauvre ami est vacant.

LE RETOUR DE L'INNOCENT

La scène se passe dans une petite ville de province. Jean Précheur, victime d'une erreur judiciaire, puis reconnu innocent, a été ramené de la Nouvelle-Calédonie dans son pays natal. Trente-huit ans, doux de caractère, très convenable.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN PRÉCHEUR, LE MAIRE DE L'ENDROIT.

LE MAIRE.

Mon cher garçon, je viens faire auprès de vous une démarche assez délicate. Hé là! ne vous effrayez pas... Ce n'est pas le fonctionnaire qui vous parle, c'est l'ami. Je ne suis pas

de ces gens, imbus de préjugés d'un autre âge, qui considèrent qu'une condamnation, et surtout une condamnation imméritée, déshonore un homme. A mon avis il faut toujours laisser une place au repentir. On peut voler ou assassiner sous l'influence de circonstances particulières et souvent le fond n'est pas mauvais... Nous autres matérialistes...

JEAN PRÉCHEUR.

Je vous remercie de vos bons sentiments, monsieur le maire. Mais je vous ferai observer que, pour ce qui est de mon affaire, mon innocence a été reconnue d'une façon éclatante...

LE MAIRE.

Je le sais pardieu bien, mon garçon, et vous me rendrez cette justice que je n'ai pas épargné mes relations quand il s'est agi de vous faire revenir de là-bas... Si vous n'êtes resté que cinq ans en Nouvelle-Calédonie, j'y suis pour quelque chose. Je connaissais votre famille qui était fort honorable ; vous-même je vous connais depuis votre enfance, et, si je ne vous ai pas fait sauter sur mes genoux, c'est simplement que je n'aime pas ces manières-là avec mes administrés. Vous étiez un très bon sujet, vous avez eu plusieurs fois le prix d'application à l'Ecole municipale, je me le rappelle parfaitement. Je vous

dis tout cela pour que vous ne vous froissiez pas de ma démarche... A l'époque où l'on vous a accusé d'avoir assassiné la vieille mère Morand pour la dévaliser, j'ai pensé : « Il doit y avoir quelque malentendu là-dessous. » Vous avez bénéficié des circonstances atténuantes, j'en ai été ravi. Au cours de l'instruction, lorsque le juge m'a interrogé, je lui ai demandé, je m'en souviens comme d'hier : « Êtes-vous bien sûr de la culpabilité de Jean Précheur? » — « Absolument certain », m'a-t-il répondu. Je n'ai pas insisté parce que, en ma qualité de premier magistrat de la commune, j'étais tenu à une grande réserve ; mais j'ai gardé mon idée. Précheur est innocent, me disais-je ; son innocence éclatera un jour ou l'autre. Ne nous pressons pas. Et ce jour, mon cher garçon, je l'ai attendu patiemment. Il est arrivé : j'en suis heureux...

JEAN PRÉCHEUR, ému.

Monsieur le maire!...

LE MAIRE.

Oh! les aveux de ce misérable Martin ont été catégoriques. Encore un de mes administrés! Qui aurait pensé cela de lui? Un brave homme sympathique à tout le monde ici et qui, au bout de cinq ans, a des remords, se grise, et voilà le résultat... L'ivresse, mon ami, l'ivresse! Ne

vous grisez jamais... Enfin! C'était ce bandit qui avait tué la vieille mère Morand... Il y a des moments où je ne peux pas me décider à le croire... A propos de Martin, vous ne savez pas ce que vous devriez faire, vous?

JEAN PRÉCHEUR.

Non.

LE MAIRE.

Ecoutez-moi, Précheur. Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, Martin était très sympathique dans le pays, où il ne comptait que des amis... C'était un bon travailleur... D'un autre côté, en avouant, il vous a rendu un fier service, vous en conviendrez. Sans lui vous ne quittiez pas Nouméa de sitôt, n'est-ce pas?

JEAN PRÉCHEUR.

C'est un misérable!

LE MAIRE, sévèrement.

De l'ingratitude, déjà!

JEAN PRÉCHEUR.

S'il avait avoué il y a cinq ans...

LE MAIRE.

Que diable, mon ami! On n'est pas parfait... De l'indulgence!... Mais je reprends. L'opinion publique, mon cher garçon, verrait avec plaisir qu'en échange du service que Martin vous a rendu vous fassiez quelque chose pour lui. Il

n'est pas riche, il va être très malheureux. Vous, au contraire, vous avez eu le temps de réaliser de petites économies... Je suis convaincu qu'en faisant insérer dans le journal de la localité que vous venez d'envoyer cent francs à votre... successeur, cette générosité ferait le meilleur effet parmi vos concitoyens.

JEAN PRÊCHEUR.

Jamais! Un pareil brigand!

LE MAIRE.

Vous avez tort, mon garçon, vous avez grand tort. Votre situation est à la fois délicate et exceptionnelle. Je ne parle pas pour moi, certes... Je n'ai pas de préjugés, moi, et je recevrais parfaitement un innocent à ma table... Vous ne rencontrerez pas la même indépendance d'idées dans toute la commune. A tort ou à raison une condamnation aux travaux forcés jette toujours de la défaveur sur un individu. D'ailleurs, remarquez que vous êtes la première victime d'une erreur judiciaire qu'il y ait eue dans le canton. On vous saura mauvais gré d'avoir pris cette initiative. Enfin! je n'ai pas de conseils à vous donner, mais réfléchissez aux cent francs de Martin. Je repasserai dans l'après-midi. Au revoir, mon ami, à tantôt.

SCÈNE II

JEAN PRÉCHEUR, UNE VOISINE.

LA VOISINE.

Bonjour, monsieur Précheur.

JEAN PRÉCHEUR.

Bonjour, voisine.

LA VOISINE.

Ça va, depuis le temps ? Dites donc, monsieur Précheur, c'est moi qui fournissais son lait à ce bon monsieur... à ce brigand de Martin... C'est un criminel, mais il aimait bien le lait tout de même... C'était une de mes plus vieilles pratiques... Alors je me suis dit comme ça : puisque voilà un client qui s'en va, je vais tâcher d'en retrouver un autre. Et je viens vous demander si vous voulez vous fournir chez moi. Je vous l'apporterai tous les matins, votre lait. Ça sera dix sous le pot.

JEAN PRÉCHEUR.

Vous êtes bien aimable, voisine, mais je ne bois pas de lait.

LA VOISINE.

Vous ne buvez pas de lait! C'est-t'y que vous ne l'aimez pas ?

JEAN PRÉCHEUR.

C'est cela : je ne l'aime pas.

LA VOISINE.

Oh! oh! Martin l'aimait, lui!

JEAN PRÉCHEUR.

Je n'ai jamais pu prendre de lait; sans ça, croyez que...

LA VOISINE, ricanant.

La mère Morand aussi était une de mes pratiques quand vous l'avez... (se reprenant,) quand on l'a assassinée... Ah! vous m'en coûtez de l'argent!... Qui a pu faire ce coup-là, pourtant?

JEAN PRÉCHEUR.

Il me semble que Martin a assez avoué...

LA VOISINE, soupçonneuse.

Avoué! avoué! hum... Vous pouvez vous vanter d'avoir de la chance...

JEAN PRÉCHEUR.

Dites donc!

LA VOISINE, s'en allant.

J'oserai plus sortir le soir, moi!

SCÈNE III

LE MAIRE, JEAN PRÉCHEUR.

LE MAIRE, très monté.

Il faut que ça finisse...

JEAN PRÉCHEUR.

J'ai réfléchi, monsieur le maire, j'enverrai les cent francs.

LE MAIRE.

Il s'agit bien des cent francs, malheureux! Qu'est-ce que j'apprends? Hier, vous avez dit à cinquante personnes peut-être — ne niez pas, elles me l'ont répété — que vous étiez innocent?

JEAN PRÉCHEUR.

Dame!

LE MAIRE.

Ah ça! mais c'est insupportable! A vous entendre, il n'y aurait que vous d'innocent dans la commune! Si vous vous imaginez que c'est avec ces façons-là que vous vous ferez des amis ici... Innocent! Il y a un tas de gens innocents, sachez-le! Vous n'êtes pas le seul... Et des gens

aussi innocents que vous, au bas mot... Ma parole d'honneur !...

JEAN PRÉCHEUR.

Je ne le dirai plus... sur le moment, je n'ai pas pu me retenir.

LE MAIRE.

Ce n'est pas tout. Voilà trois Anglais qui arrivent aujourd'hui et qui demandent partout qu'on leur montre l'innocent... C'est humiliant pour nous autres. Sans compter que nous n'aimons pas les Anglais, chez nous. Ah ! je ne vous le cache pas : les esprits sont joliment montés contre vous ; vous avez manqué tout à fait de tact... (se radoucissant.) Voyons, Précheur, mon cher Précheur, comprenez donc la situation... Ne vous exposez pas à des ennuis qui vous arriveraient infailliblement. Tenez, encore un exemple : le juge qui a instruit votre affaire a une propriété aux environs où il habite pendant les vacances. Croyez-vous qu'il soit convenable que vous vous croisiez avec lui ? Après l'accident... je veux bien dire l'erreur dont vous avez été victime, il n'y a qu'une ville habitable pour vous, c'est Paris. Allez-y, mon ami, c'est le conseil de ma vieille expérience. A Paris, il vous sera facile de vous réhabiliter par une bonne conduite, une tenue correcte et digne. Certains

détails qui ont une importance énorme en province passent inaperçus dans la capitale... Et qui sait? plus tard peut-être vos compatriotes vous pardonneront-ils... et alors vous me trouverez au nombre de vos plus ardents défenseurs. Allez, mon ami, prenez le train de 8 h. 15; vous ne pouvez pas demeurer plus longtemps dans la commune.

JEAN PRÉCHEUR, triste.

Adieu, alors, monsieur le maire.

LE MAIRE.

Au revoir, mon garçon... et bonne chance.

UN RECORD

C'était un de nos plus redoutables bicyclistes, un de ces hommes pour qui parcourir des centaines de kilomètres sur les grandes routes avec un dur triangle de cuir entre les jambes, sans seulement regarder ce qui se passe autour de soi, est une âpre volupté. Il était marié depuis peu d'années et c'est au lendemain de sa lune de miel que cette étrange passion l'avait saisi tout entier. Il rêvait de gagner la course de bicycles qu'on ne pouvait manquer d'organiser un jour entre Paris et Pékin, et il s'entraînait avec fureur. Sa femme, qui l'aimait, souffrait un peu de se voir négligée pour le sport à la mode, mais aimait mieux, en réalité, qu'il courût les grandes routes que les cocottes.

Un matin, il se réveilla tout préoccupé. Ayant

à peine mis son caleçon, il appela la bonne et lui demanda son bicycle d'appartement, un bicycle qu'il avait fait construire exprès pour s'exercer dans son salon.

— Mais tu es fou, mon chéri, lui dit sa femme. Tu n'attends même plus d'être habillé maintenant!

— C'est qu'il m'est venu une idée, reprit-il. Je me demande s'il ne serait pas possible de rester chez soi sur un bicycle toute une journée, depuis le matin jusqu'au soir, et de vaquer à ses occupations ordinaires. On n'a jamais essayé cela. Si j'y réussissais je considérerais que c'est un tour de force supérieur à celui de la galerie des Machines.

Il n'en voulut pas démordre, quoique sa femme et la bonne se moquassent de lui, et c'est au milieu de leurs éclats de rire qu'il commença de se vêtir, perché sur sa machine. Mais il était d'une admirable souplesse et le bicycle n'avait plus de mystères pour lui. Il parvint à passer son pantalon et à mettre ses bretelles, puis toujours maniant l'instrument avec une adresse inouïe, il se dirigea vers le cabinet de toilette, et se lava et se peigna suffisamment. Ensuite il lut les journaux et son courrier, et écrivit des lettres jusqu'à midi, sans qu'il lui arrivât le moin-

dre accroc. Madame était émerveillée ; ses railleries avaient fait place à une vive curiosité et elle ne quittait plus de l'œil son époux.

Quant à la bonne, elle était allée raconter l'histoire dans le quartier, et les voisins venaient tous les quarts d'heure, palpitants, prendre des nouvelles chez le concierge.

Il déjeuna en bicycle de la façon la plus naturelle, fuma son cigare et lut des romans dans l'après-midi ; il reçut aussi des fournisseurs et quelques visites dans cette posture. La journée passa comme un songe. Le repas fut très gai. Madame se mit au piano et lui chanta ses airs favoris. A minuit, dernière limite de l'épreuve, il lança son bicycle dans la chambre à coucher.

— Tu as gagné, mon ami Tu peux descendre.

Il la regarda tendrement :

— Pas encore.

Et il la saisit de son bras gauche et l'embrassa. Alors, il lui parla dans l'oreille.

— Quoi ? mon chéri, fit-elle en éclatant de rire, tu prétendrais...

— Oui, murmura-t-il. Je suis sûr que c'est possible.

Les femmes ont des trésors d'indulgence pour les fantaisies de l'homme aimé. Elle satisfit celle-

là avec de véritables merveilles de patience et d'ingéniosité.

Et il s'écria, triomphant, en sautant de son bicycle :

— Je suis le premier qui ait établi ce record-là!

« TRÈS SPIRITUEL »

Le dîner offert par ses camarades à Pierre Bryon, qui rentrait à Paris après avoir voyagé deux ans en Amérique et dans l'Inde, étant terminé, on alluma des cigares et le voyageur demanda :

— A propos, et que devient donc notre spirituel ami Davenois ? Le plus brillant des clubmen, comme l'appelaient les journaux. Il n'est pas mort, j'espère ?

— Mort ? dit quelqu'un. Il était, hier, à la première du Vaudeville.

— Il fait toujours des mots ? continua Bryon. Il raconte toujours des histoires drôles ? Est-ce que c'est lui qui a fait la revue du cercle, cette année-ci ?

Les convives d'abord se regardèrent surpris : puis ce fut une joie générale.

— Celle-là est très bonne ! s'écria l'un d'eux. Bravo ! Bryon, vous n'avez pas trop baissé.

— Allons ! pas mal pour un homme qui a passé deux ans loin de Paris... La revue du Cercle par Davenois... Pas mal, pas mal, je le répéterai...

— Cet abruti de Davenois ! fit un troisième.

— Oh ! les mots de Davenois.

Bryon écouta, stupéfait, ces plaisanteries.

— J'ai dit une énormité ?

Un redoublement de rires accueillit ces mots.

— Je ne crois pourtant pas me tromper. Davenois, Oscar Davenois, c'est bien cela ?

— Oui, oui, c'est le même. Oscar !

— Qu'y aurait-il d'extraordinaire à ce que Davenois eût collaboré à la revue... Depuis dix ans, c'est lui qui était chargé de l'acte des théâtres, et il était toujours très drôle.

Un des convives s'approcha du voyageur et lui frappa sur l'épaule.

— Vous confondez, cher ami ; je vous assure que vous confondez ou, alors, vous vous moquez de nous. Ce qui n'est pas gentil.

— Permettez, Messieurs, je vous assure...

— Vous parlez sérieusement ?

— Mais oui, sapristi ! Je connais Davenois depuis longtemps, et Davenois a toujours eu la réputation d'un homme excessivement spirituel. Bon ! bon ! je vois la chose : on fait poser un vieux camarade. Je ne vous en veux pas ; ne parlons plus de Davenois.

— Parlons-en, au contraire, dit le petit Rambert. Il y a un malentendu. Moi aussi, je connais Davenois depuis des années, et jamais on ne l'a appelé que « cet abruti de Davenois. » C'est un bon garçon, je l'avoue, pas méchant, mais...

— Et moi, articula nettement Bryon, je vous affirme que lorsque je suis parti, il a deux ans à peine, Davenois jouissait d'une grande réputation d'esprit... Je vous ai tous vus, tant que vous êtes, vous pâmer devant ses histoires... Les journaux publiaient ses mots...

Alors Birr, le vieux Birr, demanda la parole par un geste imposant. Tout le monde se tut soudain, et sa voix aigre s'éleva dans le silence.

— Mes enfants, Bryon a raison. En 1889, Davenois avait sur le boulevard et dans les clubs une réputation d'esprit extraordinaire. Comment lui était-elle venue ? Je l'ignore. Etait-elle méritée ? Cela n'a pas grande importance.

« De temps en temps, on me demandait : « Connaissez-vous le dernier mot de Davenois ? » Il est très drôle. » On me le répétait. Quelquefois il était drôle, quelquefois il ne l'était pas. Il y a même des journaux qui l'imprimaient le lendemain matin. En somme, je ne me suis jamais emballé sur Davenois. Tenez, un garçon spirituel, c'est Cardoné : il n'a pas de fortune, il n'exerce aucune profession, et il dépense quarante mille francs. C'est un peu plus fort que les mots de Davenois.

» Quel âge a-t il aujourd'hui, Davenois ? Quarante-cinq ans, oui. Il n'a jamais rien fait non plus, mais il a soixante mille francs de rente bien placés. Il ne spécule pas, il joue petit jeu. Il a la manie de suivre la mode jusque dans ses détails les plus infimes, et il serait malade si on lui disait que, dans une circonstance quelconque, il n'a pas été d'une correction irréprochable. Du moins, c'était ainsi à l'époque dont je vous parle ; depuis, il a légèrement changé.

» Pour les femmes, il avait les mêmes goûts que pour la toilette. Une femme qui n'était pas à la mode n'existait pas pour lui. Au contraire, dès qu'une femme devenait chic, il n'hésitait pas à faire quelques sacrifices. Lorsque arrivait le tour d'une autre, il quittait la première,

comme on commande un nouvel habit chez son tailleur.

» Ses amis se dirigeaient dans l'existence d'après des principes analogues, et la bande Davenois constituait une sorte de tribunal sans appel pour les questions de plaisir et d'élégance. La haute autorité et la réputation d'esprit du chef n'étaient méconnues par personne.

» A de certains jours, ils jugeaient bon de s'encanailler. Ils se dirigeaient, après dîner, vers quelque établissement de Montmartre et assistaient d'un air grave aux exercices chorégraphiques qui sont la spécialité de ces lieux. Puis ils rentraient au club et racontaient leurs excursions. Davenois excellait dans ces récits.

» Un soir, comme ils étaient assis cinq ou six autour d'une table, contemplant les quadrilles, une habituée de l'endroit s'approcha de Davenois et, sans lui adresser une parole, lui enleva tranquillement de l'œil son monocle qu'aucun cordon ne retenait, ce qui est très correct. Puis elle s'éloigna, n'attachant visiblement qu'une faible importance à cette action familière.

» Davenois se contenta de sourire avec indulgence. Cinq minutes après, elle revint vers lui et jeta le monocle dans son bock en murmurant : « Tiens ! v'là ton œil ! » Davenois trouva

cela du plus haut comique, et il invita la dame à s'asseoir. Alors il la regarda, et elle lui éclata de rire au visage : « Dieu ! que tu as l'air serin ! » Davenois, mes enfants, venait de recevoir le coup de foudre. Il lui demanda son nom : elle s'appelait Boulotte, tout simplement, et depuis deux ans il ne l'a plus quittée. Vous la connaissez, n'est-ce pas ?

» Boulotte n'était pas de ces femmes qui, arrivées au faîte des grandeurs, rougissent de leur origine. Du jour au lendemain, elle se mit à porter très bien la toilette ; mais une habitude dont elle n'a jamais pu se défaire, c'est de dire des gros mots chaque fois qu'elle ouvre la bouche. Entre nous, je ne serais pas surpris que ce fût ce détail qui ait impressionné Davenois. Ça le changeait de ses amours ordinaires.

» Je les fréquentais beaucoup au début de leur intimité. Comme le prince lançait à ce moment-là miss Dog, Davenois fut très fier de lancer Boulotte et il mit de l'amour-propre à sortir ses économies, car il en avait, ayant toujours été fort correct aussi dans sa dépense.

» Elle m'avait pris en affection, quoiqu'elle ne m'accueillit que par le mot : « Vieux déplumé ! » et j'étais un peu son confident.

» Je n'oublierai jamais sa surprise, lorsque je

lui montrai une fois, dans un journal, un écho qui commençait ainsi : « Un mot charmant de D..., le plus spirituel des hommes du monde... » D..., ajoutai-je, c'est Davenois.

» — C'est pour se moquer de lui, me dit-elle, qu'on imprime ça, hein ?

» — Pas le moins du monde, mon enfant.

» — Vrai, on écrit sérieusement dans les journaux que Davenois est spirituel ?

» — Mais, oui.

» — Et toi, Birr, tu le crois ?

Je répondis sincèrement :

» — J'en suis sûr, ma petite. Davenois est on ne peut plus spirituel. Il fait des mots charmants. C'est lui qui a dit...

» Et je lui en citai deux ou trois des plus répandus.

» — Ils sont idiots, ces mots ! s'écria-t-elle.

» Un peu vexé, comme s'il s'agissait de moi, je me tus. Mon silence l'exaspéra.

» — Je t'affirme, Birr, que Davenois est un imbécile, et il faut que vous soyez tous encore plus crétins que lui... Oui, c'est un bon garçon, il est très gentil avec moi ; mais, vraiment, il est trop bête dans la conversation...

» Et elle me regarda d'un air de défi. Je m'en lalai, troublé dans ma conviction. A partir de

ce jour-là, Boulotte s'attacha, avec un entêtement terrible, à démolir la réputation d'esprit de Davenois. Pourquoi ? Je serais incapable de vous l'expliquer. Quand on disait de lui qu'il était brave, ou généreux, ou élégant, elle approuvait, elle paraissait même flattée. Mais si l'on faisait la moindre allusion à son esprit, elle entrait dans de véritables colères. Et elle répétait sans cesse la même phrase : « Je l'aime beau» coup, oui ; mais il est impossible d'être plus » bête dans la conversation. »

» Chaque fois que Davenois faisait un mot et qu'on riait, elle levait les épaules avec dédain : « Peut-on dire des choses aussi stupides ! » Vous savez ce que c'est qu'un mot. Il faut que tout le monde le trouve spirituel, sans ça il devient diot tout de suite. Peu à peu, les mots de Davenois ne portèrent plus, et, par malheur pour lui, il continua d'en faire.

» Et aujourd'hui, il passe pour le dernier des crétins. Bryon a parfaitement raison. Il y a tout juste deux ans qu'il avait une énorme réputation d'esprit. »

LE TIREUR-GENTILHOMME

Un assaut de gala. Toutes les personnalités du monde de l'escrime assistent à la rencontre d'un maître français avec un maître étranger.

LE MAITRE FRANÇAIS. Il se met en garde suivant les règles avec mille gestes et passes d'armes pleines d'élégance et de correction.

LE MAITRE ÉTRANGER. Il tombe brusquement en garde, se fend et touche son adversaire.

LE MAITRE FRANÇAIS.

Ça ne compte pas. Il fallait saluer à droite et à gauche avant de porter le coup.

Approbation générale.

LE MAITRE ÉTRANGER.

Recommençons donc.

Il se fend et boutonne l'autre.

LE FRANÇAIS.

Ça ne compte pas. Le coup est trop brusque

et manque d'élégance. Votre corps a dévié : c'est trop vilain. Un coup qui est vilain n'est pas un coup.

Applaudissements.

L'ÉTRANGER.

A vos ordres.

Il pousse en jetant un cri et atteint l'adversaire en pleine poitrine. Rumeurs.

LE FRANÇAIS.

Vous avez crié. Ça ne compte pas. Un coup de bouton doit être silencieux. Consultez tous les manuels. Silencieux et élégant. Jamais je ne m'avouerai touché par un coup qui n'est ni élégant ni silencieux...

L'ÉTRANGER.

Bon!

Il se précipite en baissant la tête et place un coup de bouton à la gorge.

LE FRANÇAIS.

Vous avez baissé la tête et d'ailleurs vous m'avez touché dans un endroit qui n'est pas admis par les traités. La tête doit être droite et même gracieusement inclinée en arrière. Ça ne compte pas. Un coup ne peut compter que s'il est correct, gracieux et bien parisien. Recommençons ça. A moi!

Il se fend et manque l'adversaire. Vive approbation.

L'ÉTRANGER.

Manqué!

LE FRANÇAIS.

Je le compte cependant. Si vous n'aviez pas fait en arrière un bond ridicule et en dehors de tous les usages, vous étiez atteint entre la cinquième et la sixième côte... (Bravos prolongés.) L'important n'est pas de toucher, mais d'être beau sous les armes. Tenez, comme cela... (Il se fend.) Encore! Vous deviez être en quarte quand je me suis fendu... Alors je vous aurais touché... Vous vous êtes mis en tierce et vous avez paré en agitant le bout du bras... Le poignet seul devait remuer : je compte le coup. (Il se fend de nouveau.) Rapprochez-vous de moi... Vous vous éloignez continuellement. Comment voulez-vous que je vous touche si vous n'êtes jamais là... Voilà trois coups que je vais marquer... (Applaudissements unanimes.) L'assaut est terminé. (s'approchant de son adversaire.) Ne vous découragez pas et surtout perdez l'habitude de faire des gestes désordonnés... En escrime, il ne faut remuer ni les pieds, ni les jambes, ni les bras, ni les lèvres... Il ne faut rien remuer que deux doigts... le pouce et l'index... Lisez les traités, mon ami, lisez les traités...

LE RAISONNEMENT

Sur le palier, devant la porte d'un appartement meublé.

LE MARI, arrivant, un revolver à la main, les yeux hagards.

Les misérables sont là!

Il s'avance vers la porte et s'apprête à l'enfoncer d'un coup de pied.

UN PHILOSOPHE, surgissant d'un appartement voisin.

J'arrive à temps. (Au mari) Qu'allez-vous faire, malheureux? Je suis sûr que vous n'avez pas raisonné seulement trois quarts d'heure avant de venir ici. Tuer un homme et une femme à la fin du dix-neuvième siècle! Vous alliez bien, mon gaillard. Et le divorce? Pourquoi avons-nous voté le divorce, sinon pour empêcher ces massacres indignes d'une époque civilisée?

LE MARI.

Fichez-moi la paix!

Il fait un pas.

LE PHILOSOPHE, l'arrêtant par le bras.

Vous n'avez plus le droit de tuer votre femme depuis le divorce, vous m'entendez, vous n'avez plus ce droit-là... Je vous aurais rencontré ici il y a dix ans, je vous aurais dit le premier : « Tuez, tuez tout le monde! Ça sera un argument de plus en faveur du divorce! » Aujourd'hui nous l'avons, le divorce, et vous allez me faire le plaisir de rentrer chez vous tranquillement, gentiment, et d'écrire à votre avoué.

LE MARI.

De quoi vous mêlez-vous?

LE PHILOSOPHE, avec force.

Si vous vouliez tuer votre femme, il fallait le faire il y a dix ans. Pourquoi n'avez-vous pas tué votre femme il y a dix ans? Pourquoi attendre justement que le divorce ait été voté?

LE MARI.

Il y a dix ans, je n'étais pas marié. Qu'est-ce que c'est que cet imbécile? Retirez-vous, ou...

LE PHILOSOPHE.

Ah! vous croyez que j'aurai prononcé trente discours à la Chambre des députés, écrit deux

cents articles de journaux, publié vingt brochures pour qu'il n'y ait rien de changé?

LE MARI.

Est-ce que vos discours, vos brochures et vos articles m'empêchent d'être jaloux, d'avoir été trahi par mon meilleur ami, et d'avoir besoin de me venger?

LE PHILOSOPHE.

Parfaitement. Quand on peut divorcer, on n'est pas jaloux; quand on a le bonheur de vivre dans un pays où le divorce existe, on n'a plus besoin de se venger. Lisez mes brochures... Il faudrait être fou...

LE MARI.

Je suis fou!

Il donne un coup de pied dans la porte.

LE PHILOSOPHE.

Jamais je ne tolérerai... A l'assassin!

Il se jette sur lui.

LE MARI. En se débattant, il fait partir son revolver et tue le philosophe.

LE PHILOSOPHE, tombant.

Ouf!

LE MARI.

J'ai toujours tué quelqu'un, ça soulage!

Il s'enfuit.

LA COMÉDIE
DE
L'ASSISTANCE PUBLIQUE

LE CHEF DE BUREAU.

Qu'est-ce que vous désirez?

UN HOMME, en haillons.

Des secours, si c'est possible... Je meurs de faim.

LE CHEF DE BUREAU.

Je ne dis pas le contraire. Où sont vos papiers?

L'HOMME.

Quels papiers?

LE CHEF DE BUREAU.

Les papiers qui prouvent que vous avez faim. Avez-vous une lettre de recommandation quelconque?

L'HOMME.

Non.

LE CHEF DE BUREAU.

Vous ne connaissez ni député, ni sénateur? Pas même le maire de votre arrondissement? Au fait, de quel arrondissement êtes-vous ?

L'HOMME.

Je ne sais pas.

LE CHEF DE BUREAU.

Où habitez-vous?

L'HOMME.

Je n'ai pas de domicile...

LE CHEF DE BUREAU.

Vous n'avez pas de domicile! Et quels sont vos moyens d'existence? Hum! Vous n'avez pas non plus de moyens d'existence!... Eh bien, mon garçon, il faudra repasser... Allez chez le commissaire de police de votre quartier et apportez-nous une attestation légalisée sur papier timbré de soixante centimes, comme quoi vous mourez de faim. Alors, on s'occupera de vous.

L'HOMME.

Je croyais que l'Assistance publique...

LE CHEF DE BUREAU.

L'Assistance publique a des misères plus intéressantes à soulager. (Entre un monsieur, correctement vêtu d'une redingote noire. Il salue le chef de bu-

reau.) Tenez, voici un vrai pauvre, un pauvre courageux, intéressant. Ça va bien, monsieur Dupont? (Il lui serre la main.) Vous venez toucher votre secours! Madame Dupont se porte bien aussi? Tant mieux. Qu'est-ce que vous avez sous le bras?

LE MONSIEUR.

C'est une botte d'asperges que je viens d'acheter. Nous adorons les asperges à la maison.

LE CHEF DE BUREAU.

C'est bon de bonnes asperges! Et ce petit paquet?

LE MONSIEUR.

Un gâteau pour les mioches... Nous adorons les gâteaux à la maison.

LE CHEF DE BUREAU.

Voici le bon pour toucher votre secours. (Au premier pauvre.) Prenez exemple sur ce brave homme-là, vous; ayez de l'ordre, habillez-vous convenablement; on ne porte plus de haillons aujourd'hui. Et quand vous aurez fait quelques économies, revenez me voir. Je vous ferai donner un secours toutes les semaines.

Il le congédie.

POUR LE CONGRÈS

ANTHROPOLOGIQUE DE BRUXELLES

LE DOCTEUR LOMBROSO, UN MAGISTRAT, UN CRIMINEL.

LE MAGISTRAT.

Maître, je vous amène un criminel, afin que vous l'examiniez. Ce misérable a assassiné une...

LOMBROSO.

Inutile d'achever. Je vois bien qu'il a assassiné, ce n'est pas la peine de me le dire. (Au criminel.) Approchez, mon ami. (Il lui palpe le crâne.) Vous pouvez vous vanter d'avoir le type criminel, vous.

LE MAGISTRAT.

Il a le type criminel?

LOMBROSO.

Excessivement développé. Et je n'ai qu'à le regarder pour vous apprendre que cet homme-là devait nécessairement commettre un crime.

LE MAGISTRAT.

C'est merveilleux. En effet, il a étranglé hier une vieille femme.

LOMBROSO.

Croyez-vous que je ne m'en aperçoive pas? Tenez, voyez cette ligne-là, au-dessus de l'arcade sourcilière. Elle indique d'une façon décisive que ce malheureux était destiné à tuer une femme d'un certain âge.

LE MAGISTRAT, au coupable.

Pourquoi avez-vous commis ce crime odieux?

LOMBROSO, au même.

Taisez-vous! (Au magistrat.) Voilà une étrange question! Pourquoi? Est-ce qu'il le sait? Il a tué parce qu'il a le type criminel. Il n'y a pas besoin de chercher d'autre raison.

LE MAGISTRAT.

Les jurés apprécieront.

LOMBROSO.

Les jurés! Est-ce qu'ils y entendent quelque chose? On a le type criminel comme on a le type arabe ou le type oriental. Il n'y a rien à faire et l'on n'en est pas responsable.

LE MAGISTRAT.

Pas responsable!

LOMBROSO.

Aucunement. Est-ce qu'on est responsable parce qu'on a l'accent du Midi? C'est la même chose. Quand on a le type du Midi, on a l'accent du Midi; et quand on a le type criminel on commet des crimes.

LE MAGISTRAT.

Après avoir étranglé cette vieille femme, il l'a dévalisée.

LOMBROSO.

C'est qu'il a le type criminel intéressé. La conformation de son crâne ne laisse aucun doute là-dessus. Si vous vous imaginez que ça l'amuse d'étrangler des vieilles femmes! Ça vous amuse-t-il, hein, mon ami?

LE CRIMINEL.

Ce que ça me rase, au contraire!

LOMBROSO.

Parbleu! Il étrangle, parce qu'il ne peut pas faire autrement. (Au magistrat.) Vous n'avez qu'un moyen de guérir ce garçon-là. Envoyez-le à la campagne, donnez-lui le repos, le bon air, la tranquillité, un exercice modéré, trois repas par jour, et son type criminel s'affaiblira insensiblement. Et je ne serais même pas surpris qu'il finisse par disparaître tout à fait.

LE BALAYEUR

Causé hier, sur le refuge du carrefour Drouot, avec un homme que je ne connaissais pas, mais qui est très gentil. Nous étions cernés par la neige avec quelques autres parisiens, et cette commune infortune nous rendait sympathiques Il murmura d'abord :

— Quel sale temps!

C'était mon opinion et j'appuyai :

— Un temps abominable!

Il ajouta :

— Il faut y être bien forcé pour sortir par un temps pareil.

Entraîné par la curiosité, je lui demandai :

— Vous y êtes forcé, n'est-ce pas, comme moi?

— Heu! fit-il, forcé n'est pas le mot. Je suis

descendu de chez moi pour acheter des snow-boots. C'est très commode. Vous n'en avez pas, je vous conseille de vous en payer une paire.

— Je le ferai certainement.

— C'est par du temps comme ça que ce serait agréable d'avoir une centaine de mille francs de rentes.

— Vous ne les avez donc pas? dis-je presque ému.

Il soupira :

— Il s'en faut de beaucoup. Enfin, il y en a de plus malheureux que moi.

Je continuai :

— Ce qui me paraît invraisemblable, c'est qu'on laisse séjourner aussi longtemps la neige dans les rues. J'ai pourtant lu dans les journaux qu'il y avait à Paris près de 5,000 balayeurs.

— 5,113, rectifia-t-il.

— C'est le chiffre exact?

— Absolument.

— Comment le savez-vous? Si je ne suis pas indiscret...

Il reprit modestement.

— Je suis balayeur.

— Ah!

Une rafale interrompit notre conversation quelques secondes.

— Décidément, ajouta-t-il, je vais rentrer chez moi. Tant pis ! Je me risque !

Et solidement assujetti dans ses snow-boots, il quitta le refuge en me disant :

— Du diable si je mets les pieds hors de chez moi tant qu'il fera ce temps-là !

LE CRIME DE LA RUE X...

« 1895 »

M. le préfet de police fut douloureusement impressionné lorsqu'en dépliant le *Petit Journal* il aperçut la note suivante, encadrée de noir :

> Nous avons le regret d'apprendre qu'un de nos lecteurs, M. Durand, demeurant à Paris, rue X..., n° 15, a été assassiné hier, à huit heures du soir. Nous signalons ce crime abominable à qui de droit.
>
> M. Durand était âgé de soixante-cinq ans. Il était abonné au *Petit Journal* depuis sa fondation.

Aussitôt, M. le préfet de police manda le chef de la Sûreté et lui montra la note. Celui-ci la

parcourut et murmura : « Le *Petit Journal* a raison, nous sommes en présence d'un crime. » Et, le jour même, il expédia deux de ses plus adroits limiers au n° 15 de la rue X...

Toute la maison était en rumeur. Plusieurs locataires, ainsi que la concierge, avaient pénétré dans la chambre de Durand et se livraient à des commentaires sur cet horrible drame. Le cadavre de la malheureuse victime baignait dans une mare de sang.

L'un des agents demanda à son collègue :

— Il faudrait d'abord nous assurer si le crime a été commis avec un instrument tranchant ou avec un instrument contondant.

— Hum! reprit l'autre, ça ne sera pas commode.

Alors le locataire du second, lecteur du *Temps*, homme grave et réfléchi, s'approcha :

— Je crois, au contraire, Messieurs, qu'il ne saurait y avoir de doute là-dessus. La victime a la gorge ouverte et j'ai lu souvent dans le journal que c'était un signe infaillible qu'un meurtre avait été commis avec un instrument tranchant.

Les limiers remercièrent poliment le lecteur du *Temps* et inscrivirent ce détail sur un calepin, pour la suite de l'enquête.

Sur ces entrefaites arriva le commissaire de

police du quartier. On le mit, en quelques mots, au courant des événements; il déclara :

— Il importe d'arrêter le coupable dans le plus bref délai.

Et, promenant un regard circulaire autour de lui :

— Qui de vous, Messieurs, possède son signalement?

Alors un des spectateurs de cette scène dramatique tira de sa poche le journal *Paris*, qui venait de paraître, et dit :

— C'est un homme de quarante ans environ, petit, brun, carré d'épaules. Il est borgne, porte un chapeau haute-forme et un veston gris de fer.

— Merci, Monsieur, répondit le commissaire avec courtoisie.

— J'ajouterai, dit un second témoin, en dépliant le journal *la France*, qu'il possède une cicatrice à la joue gauche et qu'il a l'accent du Midi.

Le lendemain, l'enquête continua. Les journaux du matin étaient pleins de renseignements sur le crime de la rue X... Ils contenaient même le nom de l'assassin et le lieu de sa naissance. Plusieurs d'entre eux s'étaient également procuré des photographies du malfaiteur et les avaient reproduites en première page.

Le juge d'instruction interrogea tout d'abord le concierge du numéro 15 de la rue X...

— Avez-vous vu monter quelqu'un à l'heure du crime? Avez-vous remarqué qu'il avait des allures suspectes?

— Non, Monsieur.

Et la brave dame, prenant dans son corsage le *Petit Parisien*, lut : « L'assassin a passé rapidement devant la loge, sans être aperçu par la concierge. Il a monté les escaliers tranquillement, et il est redescendu une demi-heure après sans que ses allées et venues aient été remarquées par personne. »

— Bien! murmura le juge d'instruction rêveur.

Trois jours s'écoulèrent. La police crut acquérir la certitude que l'assassin avait fui à l'étranger.

Mais, le soir du quatrième jour, le maître d'hôtel d'un des plus grands cafés du boulevard observa que le consommateur de la table numéro 2 était borgne, et, soudain, une lumière horrible se fit dans son esprit. Il songea avec angoisse : « Si c'était l'assassin de la rue X...? »

Il communiqua cette observation à un de ses clients ordinaires, lecteur du *Figaro*, qui occu-

pait la table 1. Celui-ci se rappela avoir lu dans son journal que le meurtrier était borgne de l'œil droit. Il regarda attentivement : le consommateur suspect était effectivement borgne de l'œil droit !!!

Le lecteur du *Figaro* se pencha vers son voisin, lecteur du *Gaulois* et lui fit part de ses soupçons.

— Si c'est *lui*, répliqua ce dernier, il doit avoir l'accent du Midi. Je vais lui demander du feu...

Et s'adressant à *lui* :

— Pourriez-vous me passer les allumettes, Monsieur, s'il vous plaît ?

— Parfétemin... fit l'individu interpellé.

Il n'y avait plus de doute possible. Il s'agissait maintenant d'aller prévenir la police. On se concerta subrepticement derrière le comptoir du patron. Un lecteur de l'*Eclair* s'offrit à aller chercher les agents, tandis qu'un lecteur de l'*Echo de Paris* se précipitait chez le commissaire de police.

Le lecteur de l'*Eclair* resta au moins un quart d'heure à se promener sur le boulevard sans apercevoir le moindre gardien de la paix. N'en trouvant pas, il eut l'idée de demander leur concours à un lecteur de la *Bataille*, à un lecteur

du *XIX^e Siècle* et à un lecteur de l'*Intransigeant*, qui lisaient leurs feuilles respectives assis sur un banc.

Ces trois courageux citoyens n'hésitèrent pas et pénétrèrent, d'un pas ferme, dans le café.

L'homme était encore là, à boire nonchalamment, un verre de fine champagne.

Le lecteur de la *Bataille* lui mit froidement la main sur l'épaule :

— Au nom de la Presse, dit-il, je vous arrête!

L'individu se troubla et balbutia :

— Ça n'est pas moi!

Un éclat de rire général accueillit cette réponse maladroite.

— Laissez-moi l'interroger, fit un lecteur de la *Lanterne*. Je ne serai pas long à faire la lumière.

Et il lui posa des questions si subtiles que le malfaiteur eut une attitude pitoyable qui équivalait à des aveux complets.

Cependant un lecteur du *Matin*, homme de finances et de calcul, demanda un mètre au patron de l'établissement, et commença à vérifier sur l'inculpé les observations du service anthropométrique qu'il avait lues dans son journal et qui étaient restées gravées dans sa mémoire.

Il lui mesura, les pieds, les mains, le nez, le crâne, et constata l'identité absolue.

Devant cette nouvelle preuve, l'assassin voulut s'enfuir. Il donne même un grand coup de poing dans la figure d'un lecteur du *Journal des Débats* et faillit casser le tibia d'un lecteur de la *Petite République française*; heureusement qu'un lecteur du *Gil Blas* le renversa d'un croc-en-jambe. Le malfaiteur fut définitivement garrotté.

A ce moment arriva le commissaire de police du quartier, conduit par le lecteur de l'*Echo de Paris*. Il était ceint de son écharpe et dressa un procès-verbal. Puis tout le monde se dirigea vers la préfecture de police annoncer cette bonne nouvelle aux autorités.

M. le préfet de police et M. le chef de la Sûreté furent enchantés. Quant à M. le juge d'instruction, il n'eut qu'à écrire, sous la dictée du lecteur du *Journal des Débats*, les nom, prénoms, domicile, lieu de naissance du criminel, ainsi que le mobile du crime.

Hâtons-nous d'ajouter que le préfet remercia chaleureusement le lecteur du *Temps*, qui avait deviné que le crime avait été commis avec un instrument tranchant; les lecteurs du *Paris* et de

la *France*, qui avaient fourni des renseignements à la police ; le lecteur du *Figaro*, qui avait confirmé l'observation du maître d'hôtel ; le lecteur du *Gaulois*, qui n'avait pas craint de demander du feu à un assassin ; le lecteur de l'*Eclair*, qui était allé chercher les agents ; le lecteur de l'*Echo de Paris*, qui avait prévenu le commissaire ; les lecteurs de la *Bataille*, du *XIX^e^ Siècle* et de l'*Intransigeant*, qui avaient tenu en respect le coupable ; le lecteur du *Matin*, qui avait eu l'idée ingénieuse de le mesurer, et le lecteur du *Journal des Débats*, qui avait reçu un coup de poing en défendant la société. Il plaignit aussi le *Petit Journal* d'avoir perdu un de ses plus anciens abonnés dans la personne de la victime.

Puis il fit apporter du champagne, et il porta un toast à la Presse.

LE CHEVAL

Un matin, vers neuf heures, ma bonne entra dans ma chambre en riant aux éclats.

— Monsieur, me dit-elle, il y a là un de vos amis qui vous demande... Ah! Ah! Oui... il vous appelle depuis un quart d'heure.

Et elle désignait la fenêtre.

— Il est dans la rue?

— Oui.

— Eh bien! qu'il monte.

Elle se mit à rire plus fort, les mains appuyées contre les hanches.

— Il ne peut pas, Monsieur, il est à cheval...

J'ouvris la croisée et je reconnus sur un cheval qui, au premier coup d'œil, me parut une bête superbe, mon camarade de collège, Brassac, avec de grandes bottes luisantes. Autour de

lui, des passants s'étaient arrêtés. Comme je demeurais à l'entresol, nous pouvions causer. Il me cria en m'envoyant du bout de sa cravache un bonjour amical :

— Je suis venu te chercher pour aller au Bois.

Je n'avais pas rencontré Brassac depuis un an au moins, je n'étais jamais allé à cheval au Bois, et les curieux de plus en plus nombreux qui contemplaient ce petit drame devaient s'imaginer que nous avions l'habitude de galoper tous les matins côte à côte. Pour ne pas nous faire remarquer davantage, je fermai la fenêtre en lui jetant ces mots :

— Donne donc ton cheval à garder au concierge et monte...

J'entendis un bruit de ferraille, deux ou trois éclats de rire, la voix du concierge. « N'ayez pas peur, je suis un ancien militaire », et Brassac entra chez moi. Il avait une tenue des plus élégantes : me rappelant qu'il ne possédait aucune fortune, je songeai : « Il aura fait quelque héritage. » Nous échangeâmes une vigoureuse poignée de main.

— Comment vas-tu, mon vieux?

— Très bien, et toi?

Sans me donner d'explication sur sa visite matinale ni sur son changement de situation, il

me dit, comme si nous nous étions quittés la veille :

— Le temps est magnifique, mon vieux, nous allons faire une promenade délicieuse. Dépêche-toi de t'habiller pendant qu'on prépare ton cheval.

Je repris, légèrement interloqué :

— Mais... pour préparer le cheval, il faudrait....

— Ah! ton cheval n'est pas dans la maison? Tu le mets en pension... Au fait, je crois que cela vaut mieux et, d'ailleurs, c'est le système que j'ai adopté : mon cheval à moi est en pension... Il s'appelle *Tombouctou*. Quel est le nom du tien ?

Cette conversation baroque commençait à m'amuser.

— J'aime autant t'avouer tout de suite que je n'ai pas de cheval. Mes moyens ne me permettent pas d'avoir de cheval, et quand même j'en aurais un, il ne me servirait à rien, car je ne sais pas monter.

Brassac me regarda d'un air pitoyable :

— Tu n'as pas de cheval, mon pauvre vieux?

Et il ajouta vite, vraisemblablement pour ne pas insister sur l'infériorité de ma condition :

— Et puis ne sachant pas monter, en effet, ce serait stupide d'avoir un cheval. Mais positivement j'étais persuadé que tu étais un cavalier de première force.

D'où lui venait cette conviction? Nous nous étions connus au collège, nous avions fait nos études de droit ensemble plutôt besogneux, avec une maigre pension; enfin, nous nous étions perdus de vue, parfaitement indifférents l'un à l'autre, nous rencontrant seulement, çà et là, de loin en loin, sans plaisir.

— Mais toi-même, demandai-je, il me semble que jadis tu pratiquais peu ce sport? En tout cas, jamais, au grand jamais, je ne t'ai aperçu à cheval.

Il éclata franchement de rire :

— Tu blagues?

— Je te le répète, jamais.

— Oh! par exemple! celle-là est forte! Mais je monte à cheval depuis ma plus tendre enfance. Je marchais à peine que je montais déjà à cheval. J'ai fait mon volontariat dans la cavalerie. C'est fabuleux que tu ne m'aies jamais vu. Fabuleux! Ah! mon ami, le cheval, le cheval!

Je respectai son enthousiasme. Il eut le tact de ne pas s'aventurer dans un mouvement oratoire.

— Je t'emmène au Bois, mon vieux, et je t'invite à déjeuner avec une femme charmante. Tu acceptes?

— Certainement. J'irai en fiacre.

Sur un ton paternel, il ajouta:

— C'est ça, en fiacre. Après tout, on n'est pas mal en fiacre, dans un bon fiacre.

Et tout en m'habillant, je l'interrogeai encore :

— Tu as un cheval à toi, maintenant?

— Maintenant! Mais j'ai toujours eu un cheval à moi... en principe... car, tu comprends, quand j'étais décavé, je m'en passais... Aussitôt qu'il me rentrait quelque argent, j'en rachetais un. Il me serait impossible de vivre sans cheval... J'adore le cheval... Examine *Tombouctou* par la fenêtre, je te prie... C'est une des plus belles bêtes de Paris, tout bonnement...

— Alors, ça va les affaires, hein? Es-tu toujours avocat?

— Ma foi, non, j'ai renoncé... comme toi... Rien à faire dans ce métier-là. Allons! dépêchons-nous, il est dix heures.

Je jugeai puéril de provoquer des explications, d'autant plus qu'en réalité ce que faisait ou ne faisait pas de Brassac ne m'intéressait pas le

moins du monde. J'étais oisif ce matin-là et je le suivis. Il était assez élégant à cheval, grand, mince, la moustache longue. Parfois il revenait vers mon fiacre, après avoir pris une forte avance et me disait un mot aimable.

Nous traversâmes le Bois. Brassac saluait beaucoup de gens, à cheval comme lui, des femmes, des clubmen, des militaires. « Il n'y a pas à dire, pensai-je, il est très lancé. »

En descendant devant la grille du restaurant, il serra la main d'un cavalier descendu en même temps :

— C'est le duc de Billay, me glissa-t-il à l'oreille.

Alors, il s'avança vers un phaéton qui arrivait au grand trot, conduit par une jeune femme que je reconnus; c'était Léontine Reya, du théâtre des Variétés. Brassac me présenta à son amie. Elle me regarda à peine et se dirigea avec une démarche ennuyée vers la table retenue sous les arbres du jardin. Le repas fut maussade et court. Léontine traitait Brassac sans aucune considération et ne lui épargnait pas des mots méprisants. Lui, était complètement heureux, fier de montrer une femme renommée pour son luxe. Pendant le déjeuner, il raconta des histoires de notre jeunesse, qu'elle n'écoutait pas.

Il tira, pour régler l'addition, un portefeuille à son chiffre, regorgeant de billets de banque qu'il n'essayait pas de dissimuler.

Nous nous quittâmes, après nous être vaguement promis de nous retrouver bientôt. Huit jours s'écoulèrent. Je n'eus des nouvelles de Brassac qu'un soir par un de nos camarades communs qui me dit simplement : « Brassac ! oh ! il est devenu très clubman. »

Je le revis dans les mêmes circontances que l'autre fois, un matin à cheval, rue Blanche, sous mes fenêtres. Mon concierge s'approcha pour garder *Tombouctou*.

— Tu viens déjeuner avec nous, au Bois. C'est convenu avec Léontine : elle te trouve très gentil.

Il insista tellement que je consentis. Toujours aussi crâne et aussi élégant, il y avait pourtant sur sa figure un air de mélancolie. Il me fit des protestations d'amitié à propos de rien.

— Mon pauvre vieux, j'ai beaucoup d'affection pour toi.

Je le remerciai. Nous sortîmes et Brassac, en prenant l'étrier, caressa de la main *Tombouctou*, l'appelant ainsi que moi : « Mon pauvre vieux », parole mystérieuse dont je ne compris le sens que plus tard.

Nous déjeunâmes à la même table que la semaine d'avant. Léontine traita Brassac encore plus mal qu'à notre dernière rencontre et mon ami m'en parut un peu affecté.

Nous commençions de manger, lorsqu'une bande de jeunes gens, parmi lesquels le duc de Billay, s'approchèrent.

— Eh bien! de Brassac, s'écria celui-ci, vous avez perdu votre pari.

— En effet, fit Brassac.

Et se tournant vers moi :

— J'avais parié que Loulou... tu connais Loulou?... quitterait le prince... tu sais bien, le prince, avant la fin du mois. Le mois est fini, elle est toujours avec le prince... J'ai perdu. Qu'avions-nous donc parié?

— Une discrétion. Voici ce que j'ai combiné : la journée est belle, nous dînons tous ici, ce soir, sous une grande tente. Les invitations sont déjà lancées : nous serons vingt-huit.

— Excellente idée ! approuva Léontine Reya.

— Nous serons vingt-huit, reprit machinalement Brassac.

Fut-ce une illusion? Mais je crus remarquer que mon ami était mécontent : ses sourcils se froncèrent. Même il répéta :

— Nous serons une trentaine, oui... trente couverts.

Et il me sembla qu'il se livrait intérieurement à des calculs.

— Sans cérémonie d'ailleurs, ajouta le duc. On viendra à cheval, si l'on veut.

Ce mot : « à cheval, » rendit à Brassac toute son énergie.

— Parfait ! fit-il. Moi je viendrai à cheval.

Quand il régla l'addition du déjeuner, je ne pus m'empêcher d'observer que son portefeuille, bourré il y a huit jours de billets de banque, n'en contenait plus qu'un de cent francs qu'il livra au maître d'hôtel, en le froissant à deux ou trois reprises.

Je fus invité au somptueux dîner perdu par Brassac. Comme il l'avait dit, il se rendit au restaurant, monté sur *Tombouctou* qu'il conduisit lui-même à l'écurie en le recommandant au personnel de l'établissement.

— Superbe bête ! murmura le patron d'un air d'amateur.

— N'est-ce pas ? fit Brassac presque tristement.

Evidemment, il se passait quelque chose. Tout le long du repas, magnifiquement servi, que présidait Léontine Reya, ayant le prince à sa droite,

Brassac fut morose. Il répondait par oui et par non. Les regards qu'il me jetait étaient chargés d'amertume. L'entrain qui régnait, les cris, les plaisanteries ne l'atteignaient pas. J'étais le seul à remarquer ces détails.

Enfin, au dessert, tandis qu'on se levait pour fumer dans le jardin, je le vis s'échapper et se diriger vers les écuries. Je le suivis à quelques pas, poussé par une vague curiosité. Il pénétra dans le box de *Tombouctou*. Le patron du restaurant l'y rejoignit et je perçus des lambeaux de phrases :

— Je vous assure qu'il m'a coûté cinq mille francs.

— Impossible de vous en donner plus de deux mille.

Puis un soupir de Brassac.

— Que voulez-vous ? Gardez-le pour ce prix-là.

— Je vous ferai en outre une réduction sur le dîner... ajouta le patron.

Brassac serra des billets dans son portefeuille. Les convives se séparèrent vers minuit et il y a deux ans que je n'ai pas rencontré mon ami.

LA SURVIE

Cette troublante question de la survie, qui divise le monde savant, revient à chaque nouvelle exécution capitale. Il nous a semblé curieux d'essayer de la résoudre par le moyen dont on résout aujourd'hui toutes les questions, par l'interview.

C'est pourquoi nous nous sommes présenté hier matin, à la première heure, devant la tête fraîchement séparée du tronc, d'un condamné à mort que nous ne nommerons pas par discrétion.

Elle nous a reçu avec la plus grande courtoisie et nous a, d'un mouvement de paupières, fait signe de nous asseoir.

— M'entendez-vous ? fis-je, légèrement ému.

Elle baissa l'œil, ce qui signifiait évidemment : » oui ».

— Voici de quelle façon nous allons causer, continuai-je. Vous clignerez de l'œil une fois pour la lettre A, deux fois pour la lettre B... et ainsi de suite; c'est ce qu'il y a de plus pratique. Acceptez-vous?

Elle répondit affirmativement.

— Je commence.

Alors, elle fit un certain nombre de mouvements que je notai sur un carnet et que je traduisis. C'était .

— Dépêchez-vous, je n'ai que quelques minutes à vous donner.

— N'ayez pas peur, repris-je.

Et je commençai l'interrogatoire.

— Comment vous sentez-vous?

Elle répondit, à l'aide de nos conventions :

— J'ai une migraine épouvantable.

Je fis machinalement

— Voulez-vous de l'antipyrine?

Elle fronça les sourcils et je compris que j'avais manqué de tact.

Je lui fis mes excuses.

— Quelle est votre opinion sur la peine de mort?

Un sourire ironique crispa ses lèvres et elle ne répondit rien.

— Arrivons maintenant, continuai-je, à la

question de la survie. Vous n'ignorez pas que tous les savants ne sont pas d'accord. Vous pouvez laisser un nom dans la science en me répondant franchement. Que ressentez-vous ? Ne vous troublez pas.

Elle fit :

— Pas grand'chose de bon.

— Enfin, ajoutai-je, vivez-vous ou ne vivez-vous pas ? Vous rendez-vous compte de ce qui se passe autour de vous ? Comprenez-vous que je viens vous interviewer ?

Pas un mouvement ne m'indiqua qu'elle m'entendait. Impatienté, je fis :

— Vous avez tort de ne pas tout me dire. Vous avez là une occasion exceptionnelle d'éclairer la science... Ne la perdez pas, vous ne la retrouverez plus...

Toujours rien.

— Parlez donc, sapristi ! Remuez... La question de la survie est entre vos mains... Eh bien ! Cette question de la survie ? Voyons, mon ami, la survie...?

Les paupières s'agitèrent et je notai, anxieux.

— Je m'en f... ! lus-je.

C'était un congé...

QUELQUES RECETTES

Il est à peu près démontré aujourd'hui que la plupart des bouchers israélites tuent plusieurs fois par semaine des enfants appartenant à la religion catholique, dont ils revendent ensuite les morceaux à leurs clients. On s'explique ainsi — soit dit en passant — la dépopulation croissante qui est une des plaies de notre malheureux pays. Ce qu'on sait moins, c'est les recettes différentes auxquelles on accommode l'enfant dans les principales familles juives. Nous en donnons ci-dessous quelques-unes, nous contentant d'indiquer par des initiales les personnes qui en font usage. On comprendra le sentiment de délicatesse qui nous guide en cette circonstance.

Chez le baron de R... l'enfant se mange

braisé, avec des légumes nouveaux, haricots verts, petits pois, etc. Il exige trois heures de cuisson au moins, feu dessus, feu dessous.

Chez les C... d'A... on accommode l'enfant à la *plénipotentiaire*. Tout le monde sait en quoi consiste cette recette. Rappelons simplement qu'il faut le désosser, ce qui ajoute encore à l'horreur de cette nourriture un je ne sais quoi de barbare qui est pour dégoûter tous les estomacs délicats. Mais il y a des gens que rien ne dégoûte.

Les H... préfèrent l'enfant sur croustades ainsi qu'on fait des volailles ou de certains gibiers. Parfois aussi, entre autres, quand il y a dîner de gala, on le sert en salmis. Nous devons à l'impartialité d'ajouter que l'enfant en salmis est un véritable régal.

C'est une tradition de famille chez les R... de manger un gigot d'enfant le premier de chaque mois. M. Joseph R... découpe lui-même.

Notre spirituel confrère Albin V... ne supporte dans l'enfant que la cervelle au beurre noir. Il attribue à cette nourriture essentiellement cérébrale — si j'ose m'exprimer ainsi — une bonne partie de sa verve et de son talent dramatiques. Il dit aussi que cela lui porte bon-

heur et il ne mange pas autre chose la veille de ses premières représentations.

M. Alfred N... ne mange plus d'enfant depuis sa belle campagne en faveur du divorce.

Comme on le voit, hélas! cette déplorable coutume n'est pas près de tomber en désuétude.

UN COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE EN 1893

I

Les Étudiants.

Une séance de l'Association des étudiants.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉUNION.

Mes chers condisciples, je vous ai convoqués aujourd'hui pour une affaire qui intéresse au plus haut degré la jeunesse des écoles et l'avenir de notre association. Il s'agit de décider de l'attitude que nous devons prendre en présence du nouveau cours de littérature qui vient de s'ouvrir à la Sorbonne et en présence du nouveau professeur.

UN ÉTUDIANT.

Surtout en présence du nouveau professeur, car le cours n'a aucune espèce d'importance.

Approbation.

LE PRÉSIDENT.

Mon honorable interrupteur a absolument raison. Il faudrait que l'on arrivât enfin à renoncer à une coutume qui rappelle les temps les plus odieux du despotisme et qui consiste à nommer des professeurs sans consulter les élèves.

VOIX NOMBREUSES.

Bien ! Très bien !

LE PRÉSIDENT.

Les cours de littérature ou autres n'auraient pas de raison d'être si nous ne consentions pas à y assister. Ce sont donc les professeurs qui ont besoin de nous et non nous des professeurs. C'est par conséquent le moins que leur choix soit soumis à notre approbation. On n'a pas, en haut lieu, cru devoir agir ainsi en ce qui concerne le cours de littérature de la Sorbonne. Protestons, Messieurs, ne laissons pas attaquer le principe même de notre association. Maintenant, comment allons-nous protester ? Telle est la première question que je vous pose.

SECOND ÉTUDIANT.

On pourrait aller en corps trouver le Président de la République.

TROISIÈME ÉTUDIANT.

Ou envahir tout simplement la Chambre des députés.

QUATRIÈME ÉTUDIANT.

Si on rédigeait un appel au peuple français?

LE PRÉSIDENT.

Mes chers condisciples, permettez-moi d'insinuer que ce sont là des moyens un peu usés. Ils ont déjà servi à un tas de corporations ouvrières, et notre dignité nous défend de les rééditer. Pourquoi n'emploierions-nous pas une tactique qui nous a toujours réussi, je veux dire l'imitation du cri des animaux les plus connus. (*Oui, oui. En effet.*) De tout temps, les étudiants y ont excellé. De cette façon, nous sauvegardons à la fois notre dignité en ne demandant rien à personne; la légalité, car aucune loi n'interdit d'imiter le cri des animaux, et, par dessus le marché, nous passons agréablement une après-midi, ce qui n'est pas à dédaigner.

TOUS.

C'est cela! Aux voix! Aux voix!

L'imitation du cri des animaux est mise aux voix et adoptée.

LE PRÉSIDENT.

Il s'agit, à présent, de nous partager la besogne. Notre association comprend trois groupes principaux : les étudiants en médecine, les étudiants en pharmacie et les étudiants en droit. Si nous poussons des cris au hasard et sans ordre, chacun suivant son tempérament, nous aboutirons à un tumulte qui enlèvera à notre protestation le caractère de gravité qui lui convient. Voici donc ce que je propose. Nos collègues de l'Ecole de droit avoueront, j'en suis sûr, de bonne grâce, que les étudiants en médecine imitent le miaulement du chat comme il est malaisé de le faire mieux. A toutes les époques, c'est ce qui a particulièrement distingué les étudiants en médecine. Ceux-ci, de leur côté, n'hésiteront pas davantage à proclamer la supériorité des étudiants en droit pour l'imitation de l'aboiement du chien écrasé. Quant à nos collègues de la pharmacie, il est de notoriété publique que le chant du coq n'a aucun mystère pour eux...

UN ÉTUDIANT EN PHARMACIE.

Pourquoi le chant du coq nous est-il réservé ?

UN ÉTUDIANT EN DROIT.

Parce que les pharmaciens sont obligés de se réveiller de bonne heure.

Hilarité bon enfant.

LE PRÉSIDENT.

Acceptez-vous cette distribution ?

Assentiment général.

UN ÉTUDIANT.

Il y a encore à régler la question de l'entrée des femmes à la Sorbonne.

Tumulte ! Cris de : pas de femmes ! jamais de femmes !

LE PRÉSIDENT.

Je demande cinq minutes de silence. Je suis étrangement surpris et même un peu peiné qu'un de nos collègues — il est vrai qu'il est bien jeune — ait eu l'idée de faire une pareille motion dans une assemblée comme la nôtre. Est-ce qu'on discute ces choses-là ? Les femmes ! parler de femmes entre étudiants à la fin du dix-neuvième siècle ! Ah ! Messieurs ! L'extrême jeunesse de votre camarade lui est à peine une excuse.

PLUSIEURS VOIX, à l'étudiant.

Demandez pardon à l'assemblée !

L'ÉTUDIANT.

Excusez-moi, mes amis, je ne le ferai plus.

LE PRÉSIDENT.

Il fut un moment de notre histoire, en effet, et je le rappelle non sans émotion, où les étudiants français ne craignirent pas de s'occuper de semblables frivolités. Cette époque a disparu

et elle ne reviendra jamais. Il va donc de soi que sous aucun prétexte nous ne tolérerons la présence de femmes dans nos cours. Il n'était même pas besoin d'en parler. Un étudiant d'aujourd'hui voue toute sa vie au travail, à l'austérité et à l'imitation du cri des animaux. Je vais lever la séance. Répétons rapidement nos rôles. D'abord les étudiants en médecine.

LE CHŒUR DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE.

Miaou ! Miaou ! Mi ! Mi ! Aou !

LE CHŒUR DES ÉTUDIANTS EN DROIT.

Bouh ! Bouh ! Hi ! Hihi ! Hihi ! Ouh ! hi !

LE CHŒUR DES ÉTUDIANTS EN PHARMACIE

Cocorico !

II

Les Spectatrices.

Boudoir élégant.

MADAME.

La couturière est-elle arrivée, Annette ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Pas encore, Madame.

MADAME.

C'est la deuxième fois au moins qu'elle me

manque de parole. Elle est insupportable, et je vais en choisir une autre...

LA FEMME DE CHAMBRE.

La voici, Madame.

Entre la couturière.

MADAME.

Ah! c'est vous! J'allais m'impatienter. Je tiens, chère madame, à vous répéter de vive voix ce que je vous ai écrit hier. J'ai l'intention de m'instruire en suivant les cours de la Sorbonne, et je vous prie de me faire dans les plus brefs délais la robe qu'il faut pour apprendre la littérature.

LA COUTURIÈRE, pesant ses paroles.

C'est donc une robe pour cours de littérature que vous désirez?

MADAME.

Vous l'avez deviné.

LA COUTURIÈRE.

Quelle est l'époque littéraire dont parle le professeur? Moyen-Age? Grand siècle? Temps modernes?

MADAME.

Diable! je ne m'en suis pas informée. Vous avez besoin de ce détail?

LA COUTURIÈRE.

Il est indispensable, Madame... Autrement je vous ferais la première robe venue.

MADAME, vivement.

Je le saurai.. Au fait. Annette est peut-être au courant. Annette, savez-vous sur quelle époque est le nouveau cours de littérature de la Sorbonne?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Le romantisme, Madame.

LA COUTURIÈRE.

C'est parfait. Le romantisme prête justement beaucoup. De quelle couleur est le professeur?

MADAME.

Comment?

LA COUTURIÈRE.

Oui. Est-il blond ou brun?

MADAME.

Ah! il faut aussi?...

LA COUTURIÈRE.

Nous ne faisons jamais la même robe pour professeurs bruns que pour blonds...

MADAME.

Annette?...

LA FEMME DE CHAMBRE, baissant les yeux.

Il est brun, Madame.

LA COUTURIÈRE.

Je vous remercie bien, Madame. J'ose vous promettre que si vous ne connaissez pas la littérature avant la fin de l'hiver, ce ne sera pas de ma faute.

III

Le Cabinet de toilette du professeur de littérature.

LE PROFESSEUR.

Il faut que je prépare mon cours, je n'ai que le temps... (Appelant son domestique.) Antonin, vous allez me faire la barbe, j'ai un cours cet après-midi et vous n'ignorez pas de quelle façon il faut m'arranger la barbe quand j'ai mon cours de littérature... Bon! je récompenserai votre dévouement. La raie de côté... un tiers de cheveux à gauche et deux tiers à droite... Parfait. Ah! j'allais oublier les parfums... C'est que je suis embarrassé. La comtesse et la vicomtesse préfèrent l'impériale russe, mais la petite baronne tient pour l'iris... J'aurai deux mouchoirs l'un avec de l'iris, et l'autre... et je les agiterai alternativement... Et maintenant, Antonin, je vais prendre mon tub, très froid... Là, je suis prêt. Je crois que je serai brillant cet après midi.

IV

Le Cours de Littérature.

LE PROFESSEUR, passant devant la travée des dames et parlant à plusieurs.

Chère madame, vous allez bien ?... Ma laine, tous mes compliments. Mes amitiés au baron... Vous verra-t-on jeudi chez la vicomtesse ?... Fûtes-vous à l'Exposition Meissonier ?

LES ÉTUDIANTS.

A la porte, le professeur !

LE PROFESSEUR, montant en chaire.

Mesdames et Messieurs, le romantisme...

LES ÉTUDIANTS EN DROIT.

Bouh ! hihi ! hi ! Bouh !

LES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE ET EN PHARMACIE.

Miaou ! Miaou ! Cocorico !

UN VIEUX MONSIEUR.

Ce tapage est insupportable !

UN ÉTUDIANT (au vieux monsieur).

Vous n'avez pas honte d'apprendre la littérature, à votre âge !

LE PROFESSEUR.

Il sourit aux dames au milieu du tapage, montrant, suivant la belle parole de Bossuet, qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime.

LES ÉTUDIANTS.

Miaou ! Hihi ! Bouh ! Aou ! hi ! Cocorico !...

LE PROFESSEUR.

Nous parlerons de l'œuvre de Victor Hugo dans la prochaine leçon.

LE BONHEUR DU PEUPLE

Nombreuse réunion publique dans un quartier populaire de Paris.

PREMIER ORATEUR.

Jeune, vigoureux, figure énergique. Il frappe de temps en temps sur le bois de la tribune par un geste puissant. Il a une voix de stentor.

..... Je le jure, citoyens, et j'espère que vous allez tous répéter ce serment. Oui, jurons que l'année 1893 ne se terminera pas avant que le peuple ne soit complètement heureux !

DE NOMBREUSES VOIX.

Nous le jurons !

PREMIER ORATEUR.

Voilà des milliers d'années que le peuple est misérable. Ce scandale n'a que trop duré. Le peuple en a assez ! Et s'il n'est pas heureux d'ici

à la fin de décembre, dernière limite, malheur à ceux qui auront essayé de l'en empêcher! (Cris répétés de : oui, malheur !) Car enfin, citoyens, je connais le peuple, je vis depuis longtemps au milieu de lui, et, je le proclame à la face des jouisseurs, jamais je n'ai rencontré un seul homme du peuple qui ne fût pas profondément malheureux... Je regarde cette assemblée : que quelqu'un se lève et ose me démentir! (Désignant un ouvrier à figure réjouie qui se tient au pied de la tribune.) Tenez, vous, par exemple, qui portez noblement le bourgeron du prolétaire, êtes-vous heureux?

L'OUVRIER, d'un air satisfait de lui-même.

Il y a des fois.

Vif tumulte qui ne tarde pas à dégénérer en tempête. Quelques banquettes commencent à voltiger çà et là.

PREMIER ORATEUR, apaisant le brouhaha d'un geste de commandement.

Silence! Silence, tonnerre! (A l'ouvrier.) Ah! il y a des fois?

L'OUVRIER.

Il y en a.

CRIS.

Ça n'est pas vrai! A bas le capitaliste! A bas l'espion!

L'OUVRIER.

Je suis maçon.

PREMIER ORATEUR.

Laissez, citoyens, laissez. C'est une affaire entre monsieur et moi. Nous allons arranger ça.

Il descend de la tribune, parmi le silence général.

Ce ne sera pas long. (A l'ouvrier.) Alors, mon garçon, vous prétendez que le peuple n'est pas malheureux et qu'en tout cas, vous, vous ne l'êtes pas? C'est bien.

Il lui lance un coup de poing entre les deux yeux.

L'OUVRIER, furieux.

Ah! S...!

Il riposte par un coup de pied bas.

PREMIER ORATEUR, aux spectateurs.

N'ayez pas peur, je suis de première force à la boxe et à la savate (Attention générale. Quelques bravos seulement aux coups bien portés.) Ah! tu n'es pas malheureux? (Enorme coup de poing au sternum. L'ouvrier chancelle.) Nous allons bien voir!

L'ouvrier est visiblement moins fort que l'orateur. Il reçoit la plupart des coups.

CRIS DE LA FOULE.

Tapez! Tapez!

L'ouvrier se défend tant bien que mal.

PREMIER ORATEUR.

Es-tu toujours aussi heureux maintenant?

(Il poche l'œil de l'adversaire.) Y a-t-il toujours des fois où tu es gai? (Vigoureux coup au défaut de l'épaule.) Eh! Eh! vieux rigolo! on veut faire le malin! (Il lui envoie un terrible coup sur la mâchoire.) On veut combattre les théories de Bibi... (Coup de pied sur le tibia.) On veut faire plaisir au bourgeois en lui disant que le peuple n'est pas si misérable..! (Série de coups de poing en pleine figure. L'ouvrier tombe, tout en sang.) Là! J'espère que tu ne vas plus nous humilier avec ton bonheur!

Applaudissements frénétiques.

L'OUVRIER.

A boire! De l'eau!

PREMIER ORATEUR, compatissant.

Pauvre vieux! on va te soigner... Vois-tu, tu as eu tort de dire que tu étais heureux. Ça t'a fichu la guigne. Tu l'avoues, hein, à présent, que tu ne l'es pas, heureux? Tu l'avoues?

L'OUVRIER.

Oh! oui.

On l'emporte à la pharmacie voisine.

PREMIER ORATEUR, remontant à la tribune.

Justice est faite! (Acclamations.) Ainsi seront traités tous ceux qui élèveront un doute sur les misères et les douleurs du peuple! J'ai terminé mon discours, citoyens... Je m'en vais mainte-

nant dans une autre réunion publique porter la bonne parole. Ah ! j'oubliais un détail : je me présente comme candidat aux élections législatives dans votre arrondissement.

Acclamations prolongées.

LE PRÉSIDENT.

Je mets aux voix la candidature de l'orateur.

La candidature est adoptée à l'unanimité.

UNE VOIX.

Je demande la parole !

LE PRÉSIDENT.

Qui êtes-vous ?

LA VOIX.

Je suis également candidat et je désirerais m'expliquer à la tribune.

Cris de : Oh ! oh !

LE PREMIER ORATEUR, brandissant un gourdin.

Un concurrent ! Nous allons bien rire !

LE CANDIDAT, montant à la tribune.

Je reconnais le mérite du gourdin de mon honorable concurrent... Mais... (Il tire un revolver de sa poche.) j'ai à tout hasard apporté cet objet qui rendra la discussion plus égale. (Il vise l'orateur qui se calme immédiatement.) Cependant, si l'éminent orateur qui m'a précédé à cette tribune consent à mettre son gourdin de côté, je ren-

trerai mon revolver et nous pourrons alors débattre les intérêts du peuple avec la liberté d'esprit qui convient à la grandeur du suffrage universel.

Vive approbation.

LE PRÉSIDENT.

Je félicite l'orateur de sa modération.

LE PREMIER ORATEUR.

J'accepte avec joie un débat contradictoire. Nous voulons tous deux le bonheur du peuple ; expliquons-nous loyalement.

LE CANDIDAT, galant.

Commencez donc.

Il descend de la tribune.

LE PREMIER ORATEUR.

Citoyens, électeurs et chers compatriotes, je n'étonnerai personne en affirmant que ce qui manque le plus au prolétaire, à l'ouvrier, c'est un capital... Le capital, citoyens, est entre les mains des capitalistes : voilà la plaie de notre époque et la honte de notre société. (Assentiment.) Enlevez le capital des mains des capitalistes, remettez-le dans celles de l'ouvrier, vous avez une société transformée et rajeunie. (Bravos répétés.) Je propose donc que chaque prolétaire reçoive à l'âge de dix-huit ans, cinq mille francs. Que

ceux qui veulent cinq mille francs lèvent la main!

UNE VOIX.

Les donne-t-on tout de suite?

LE PREMIER ORATEUR.

Je m'engage à les faire distribuer immédiatement après les élections.

Emotion dans l'assemblée. Bruits divers. Exclamations: Hum! Est-ce bien sûr! On ne sait jamais! Tout ça, c'est peut-être des blagues!

LE CANDIDAT, voyant l'assemblée houleuse.

Cinq mille francs! que voulez-vous qu'on fasse avec cinq mille francs? (cris de : C'est vrai! c'est vrai!) Ce n'est pas assez! Je propose que tous les ouvriers reçoivent dix mille francs!

Bravos prolongés.

LE PREMIER ORATEUR.

Ah! c'est comme ça! Eh bien, j'en offre quinze mille!

LE CANDIDAT, défiant son concurrent du regard.

Vous ne m'épaterez pas. Vingt mille!

Acclamation.

LE PREMIER ORATEUR.

Vous ne m'épaterez pas non plus!... Vingt-cinq mille, et je demande en outre que tous les ouvriers soient exemptés d'impôts et reçoivent une bouteille de vin par jour...

LE CANDIDAT.

Et moi, que non seulement ils soient exemptés d'impôts, mais qu'ils aient chacun une petite villa au bord de la mer, pour y passer la belle saison ! Il est honteux que les capitalistes seuls aient des villas au bord de la mer... Et je ne reculerai devant rien pour faire le bonheur du peuple !

Tumulte. L'assemblée commence à murmurer.

PLUSIEURS VOIX.

C'est facile à dire ! Pour ce que ça vous coûte !

LE PRÉSIDENT.

Je mets aux voix les importantes motions des deux candidats.

En ce moment la salle est envahie par une bande d'anarchistes qui entrent en poussant des cris effroyables.

LE CHEF DES ANARCHISTES.

Ces gens-là se moquent de vous, citoyens, en voulant faire votre bonheur. Il n'y a qu'un moyen de faire le bonheur du peuple, il n'y en a pas deux. (Il sort de dessous son vêtement une marmite pleine de dynamite et la dépose au pied de la tribune.) Ce moyen, le voici ! Dans dix secondes, vous allez être tous heureux ! Moi, je m'en vais.

Il s'esquive prestement.

LE PRÉSIDENT, épouvanté.

La séance est levée !

Panique indescriptible. A ce moment, l'explosion retentit, la marmite éclate réduisant tout en poussière. Les murs et la salle s'écroulent. Hurlements des blessés. Bruit infernal.

UN ANARCHISTE.

Tout pour le peuple !

Il est écharpé.

LE PRÉSIDENT, expirant.

La séance est levée !

LE CANDIDAT.

J'offre cent mille francs !

Il est jeté au plafond et meurt écrabouillé.

Silence général. Quinze cents à deux mille victimes. Arrivée des reporters et de la police. Commentaires.

UNE DETTE

Chaque fois que j'entends parler des usuriers avec légèreté, je pense au père Lebrun. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, qui avait l'air d'un vieux militaire ; je fus son dernier client. Il vit maintenant retiré en Normandie, dans une belle ferme qu'il exploite lui-même, et, au jour de l'an, il ne manque jamais de m'envoyer sa carte avec un mot gracieux.

Quand je le connus, je travaillais à la Bourse chez un coulissier. Les affaires ne marchaient pas. Nous étions là une bande de débutants qui vivions assez mal. J'allai trouver le père Lebrun dans un café du boulevard, muni d'une lettre de recommandation. Au bout de deux ou trois rendez-vous consacrés à des pourparlers, il me prêta de l'argent en me disant :

— J'ai renoncé à ce genre d'opération, mais enfin, vous m'êtes adressé par un ancien client et d'ailleurs votre figure me revient. Je suis un peu physionomiste...

Je lui signai des billets, puis il ajouta :

— Quand vous voudrez me voir, je suis ici tous les jours de cinq à sept, excepté les dimanches et fêtes.

A l'échéance des billets, je ne les payai pas et je me rendis auprès de lui pour m'excuser.

— Je le savais d'avance, mon jeune ami, me dit-il en souriant. A votre âge, on ne paye jamais à l'échéance. Je ne vous ferai pas de frais cette fois parce que j'ai confiance en vous. Travaillez, travaillez ferme!

— Que voulez-vous, mon cher monsieur Lebrun? C'est toujours la première mise de fonds qui manque. Alors on s'endette, on s'endette...

Il me regarda attentivement.

— Eh parbleu ! je connais cette histoire-là. Je crois que vous êtes sérieux et que vous ferez quelque chose un jour. Hum! je vous avancerais même encore volontiers de l'argent, si j'étais sûr que vous travailliez. Mais travaillerez-vous? Toute la question est là...

J'eus un geste qui ne laissait aucun doute à ce sujet.

— Revenez donc demain.

Les réflexions qu'il fit durant la nuit me furent évidemment favorables, car, à son heure ordinaire, je le trouvai attablé au café. Il me convia à une partie de dominos et à la fin me prêta sur ma signature une somme assez ronde.

Pendant les mois qui suivirent, cette petite scène se renouvela plusieurs fois. Je contractai ainsi envers le père Lebrun diverses dettes qui constituaient un joli total. Nous étions au jour de l'an et comme je m'étais pris de sympathie pour mon créancier, j'allai dans les premiers jours du mois lui porter mes souhaits de bonne année. Il me reçut avec bonhomie : pourtant il me fit des observations.

— Vous avez régulièrement manqué toutes vos échéances, mon jeune ami. Je ne vous ai pas tracassé, car vous m'inspirez de l'intérêt. Mais que diable! C'est grave, c'est très grave. Ma créance devient très forte. Vous rappelez-vous seulement ce que vous me devez?

Je dis un chiffre.

— Vous ne savez même pas le chiffre exact! Voyons, ce n'est pas sérieux. Je vais être obligé de vous poursuivre. Je me suis trop découvert et je commence à le regretter...

— Oh!

— Je n'incrimine pas vos intentions, mon jeune ami, mais votre bonne volonté, continua-t-il en se radoucissant.

— Faisons-nous un domino? dis-je pour détourner le cours de ses pensées.

Cette tentative échoua.

— Il s'agit bien de dominos! Je vous le répète, la somme est exagérée, surtout pour une dernière opération, car je ne voulais plus prêter... Enfin!

Il murmura des paroles vagues, puis brusquement :

— Où dînez-vous ce soir?

— Voulez-vous me faire le plaisir de dîner avec moi? demandai-je.

— Gaspillage, cela, gaspillage. Venez au contraire dîner chez moi, en famille.

Je répétai machinalement :

— En famille?

— Avec ma femme, qui sera enchantée de faire votre connaissance. Je lui ai souvent parlé de vous.

Je l'accompagnai, me livrant à des conjectures sur ce que pouvait être l'intérieur du père Lebrun. Il demeurait boulevard Magenta, au troisième, dans un appartement qui me frappa tout de suite par son confortable et son

heureuse disposition. La bonne nous introduisit dans le salon d'un luxe calme et bourgeois, sans mauvais goût.

— Je vais chercher ma femme, asseyez-vous.

Je songeais : « La mère Lebrun doit être très drôle ! » Mais quand je la vis, je fus stupéfait, et me repentis de cette supposition gratuite. Elle paraissait trente ans à peine ; elle avait les cheveux d'un blond clair, le nez droit et fin et cette souple démarche qui charme au premier coup d'œil. Elle me tendit la main sans timidité et il me vint un respect subit pour le père Lebrun, souriant à son côté d'un air paisible et confiant.

Le repas bien servi fut cordial. Nous n'étions que nous trois. Le père Lebrun me mit à mon aise dès le potage.

— Dirait-on que ce garçon-là a une aussi mauvaise conduite ? Hein ! Cécile ?

Elle leva sur moi des yeux très doux.

— Est-ce vrai, Monsieur ?

Le père Lebrun m'évita de répondre.

— Très mauvaise. Aucun sérieux dans ses engagements. Je vois le moment où je serai contraint de lui faire des frais... Buvez donc...

— Il ne faut pas en arriver à cette extrémité.

Monsieur. Il faut travailler, dit madame Lebrun d'une voix aimable et grave.

— Ecoutez-la, mon jeune ami, elle est de bon conseil.

Je l'écoutais et il me semblait que j'étais dans ma propre famille. Lui, avait des attitudes d'oncle qui gronde un coquin de neveu. Je me figurai un instant que j'étais auprès d'une jeune tante, situation exquise pour tous les esprits un peu délicats.

Au dessert, le père Lebrun s'approchant de sa femme lui donna un baiser sur le front. Ce détail me rappela à la réalité. Evidemment, ils formaient un ménage très uni, et je ne surpris pas une seule fois de ces paroles aigres et à double sens qui sont fréquentes entre époux d'âges disproportionnés.

Je revins dans la maison la semaine suivante et j'y fus accueilli par madame Lebrun presque avec familiarité. Quant à lui, je ne songeais plus du tout à sa profession équivoque et il m'apparaissait seulement comme un brave homme ayant des idées étroites sur les questions d'argent.

Je me mis insensiblement à faire la cour à sa femme, mais une cour discrète et hésitante, sans grand espoir, et plutôt pour excuser vis-à-

vis de moi-même mon intimité avec le père Lebrun. Nul indice ne m'y encourageait et je n'avais vraiment d'autre raison que le penchant naturel à mon âge. Elle reçut les premières galanteries que je risquai comme elle eût fait d'un compliment banal et de peu d'importance : malgré l'insistance de mes poignées de main quand je me présentais chez elle ou que j'en sortais, je ne parvenais pas à lui arracher un de ces sourires spéciaux et rapides qui chatouillent. Il arrivait fréquemment que son mari nous laissait seuls pendant quelques minutes, mais j'étais gêné et je n'osais mettre ce temps à profit pour une déclaration décisive.

Enfin, une fois, humilié de ma timidité, je me dis : « Bah ! qu'est-ce que je risque ? De me fermer la maison du père Lebrun, et après ? » Son mari causait avec un client dans la pièce voisine et avait soigneusement tiré la porte. Elle était au piano : je me penchai et l'embrassai dans le cou. Je m'attendais à un incident, mais elle ne se retourna pas et continua de jouer plus lentement. Alors, je lui saisis la figure et je l'embrassai à plein visage. Nous entendîmes la voix du père Lebrun qui reconduisait son client. Je balbutiai : « Quand vous verrai-je ? » Elle répondit : « Un de ces jours j'irai chez

vous. » J'insistai : « Venez demain. » Et au moment où son mari rentrait, elle murmurait : « Quatre heures. »

La facilité de cette victoire ne m'inspira que l'idée que je m'étais conduit fort habilement.

A l'heure indiquée, on sonna à ma porte. J'allai ouvrir : c'était elle. Je la menai dans une petite pièce attenant à la chambre à coucher et là, je la pris entre mes bras sans prononcer la moindre parole. Elle s'abandonna avec simplicité.

Ce fut une maîtresse aussi agréable que peut la souhaiter un jeune homme qui est à la Bourse. Elle était d'une exactitude minutieuse dans ses rendez-vous convenablement espacés; elle avait le plaisir pratique et franc. Ne m'inspirant jamais ni passion ni jalousie, elle ne cessa de me plaire tout le temps que dura notre liaison.

Dès notre second rendez-vous, elle commença à s'inquiéter de ma vie privée avec un soin charmant et presque fraternel. Elle disposa mon appartement d'une façon plus raisonnable et mit de l'ordre çà et là. Lorsque je lui avouais que j'avais joué la veille ou négligé quelque affaire, elle me faisait de doux reproches, et même une fois elle me dit, en rougissant, qu'elle serait très joyeuse quand je ne devrais plus

d'argent à son mari... Je compris ce sentiment délicat, je répondis : « Moi aussi » et je me promis de m'acquitter le plus tôt possible. Elle revint d'ailleurs sur cette idée-là à plusieurs reprises, mais toujours avec un tact extrême et sans que cela pût me blesser. J'avoue qu'au contraire ces petites scènes m'amusaient fort, tant elle y apportait de discrétion et de gentillesse.

Et elle choisissait parfois des circonstances si singulières pour me conseiller le travail et l'économie que ses recommandations me restaient longtemps dans la mémoire.

Au bout de six mois, soit que les affaires, comme on dit, eussent repris, soit qu'en effet je travaillasse davantage, je m'étais acquitté non seulement avec le père Lebrun, mais encore avec d'autres créanciers. Cécile en manifesta une vive joie.

Le lendemain du jour que son mari me rendit mes billets, elle arriva chez moi un peu triste et, m'embrassant avec tendresse :

— Il faut nous quitter, mon ami, me dit-elle simplement. Nous partons demain, mon mari et moi, pour la Normandie. Nous nous sommes décidés subitement : il renonce aux affaires. J'espère qu'on aura de vos nouvelles de temps en temps.

Je vis qu'il eût été inutile d'insister. Nous nous rappelâmes pendant deux heures les mois que nous venions de vivre si intimement.

Puis elle s'éloigna, après m'avoir donné un baiser franc et définitif, comme elle eût apposé sa signature au bas d'un acte.

Son souvenir ne m'abandonna pas aussi vite que celui des aventures ordinaires d'amour. Je fis de nombreuses hypothèses sur sa conduite à mon égard et aussi sur le rôle du père Lebrun. J'allai jusqu'à des conjectures malveillantes et d'ailleurs absurdes. Je finis par m'arrêter à cette idée que Cécile n'avait pas eu la moindre arrière-pensée dans notre liaison, et que tout en étant agréable à son amant, elle avait profité de l'occasion pour être utile à son mari, vertus qui sont l'honneur de certaines femmes de la bourgeoisie française.

PRÉSENCE D'ESPRIT

Le petit Serquy et Jules Debot, que ses amis appelaient plus communément Bobo, étaient complètement décaves depuis un temps immémorial. C'est au point que, sauf les ancêtres du boulevard, nul ne se rappelait avoir vu de l'argent entre leurs mains. Ils étaient arrivés à cette situation par des chemins différents, mais également sûrs. Bobo avait en peu d'années perdu ou gaspillé un assez mince patrimoine, et, quant au petit Serquy, il n'avait jamais possédé la moindre valeur. Les nécessités de l'existence les avaient toujours empêchés, l'un et l'autre, d'exercer une profession quelconque. On ne connaissait pas leurs familles : d'ailleurs, ils vivaient très bien et ne se montraient que vêtus avec une extrême élégance. Ils fréquentaient aussi la

meilleure société. Leur âge était à peu près le même, quarante ans environ, et leur réputation, sans être de celles qu'on exige des arbitres en matière d'honneur, était encore enviable.

Une bonne humeur charmante une gaieté inaltérable, leur attiraient des invitations fréquentes, des succès, des relations; et on leur pardonnait, grâce à ces agréments personnels, les « tapages » incessants qui constituaient leur seule ressource. Car ils ne subsistaient véritablement plus que de cette variété si délicate et si parisienne de l'emprunt, à laquelle il a bien fallu donner un nom particulier : le « tapage », en effet, n'est pas l'emprunt et, tout en étant une opération financière de la même famille, il s'en distingue par des traits essentiels.

Si vous demandez, par exemple, une somme d'argent à quelqu'un, en lui promettant de la lui rendre à une époque déterminée, vous contractez un emprunt; si vous vous contentez, au contraire, de dire à un ami ou à une simple connaissance, ou à un étranger : « Prêtez-moi donc une cinquantaine de louis », sans vous engager aucunement à les lui restituer, c'est d'un « tapage » qu'il s'agit. Les hommes s'empruntent réciproquement de l'argent dans tous les pays et dans toutes les conditions, mais on ne

« tape » qu'à Paris et entre gens d'un certain monde. L'emprunt est souvent pénible : il vous place momentanément dans une position inférieure et légèrement humiliante. Il n'en est pas de même du tapage qui doit être pratiqué avec une large désinvolture et comme si le fait de taper était une sorte d'hommage à la personne choisie.

Bobo et Serquy excellaient à cet art redoutable. Ils avaient chacun une méthode fixe dont ils avaient expérimenté la puissance par un long usage. La force du petit Serquy consistait en un tact surprenant qui lui faisait deviner la minute exacte où quelqu'un pouvait être tapé : il savait lorsque son client avait gagné au jeu, il guettait l'air de sa physionomie, il n'abusait pas, il se servait de phrases brèves. C'était l'opérateur discret qui vous arrache une dent d'une poigne solide, au moment qu'il faut, sans étaler ses instruments. Il ne comptait plus ses triomphes.

Bobo était le dentiste plein de faconde qui n'attache visiblement aucune importance à ce que vous ayez une dent de plus ou de moins. A ses gestes bon-enfant à sa parole souriante et douce, les poches s'ouvraient naturellement. Ainsi, tous les deux, ils menaient une existence

facile et joyeuse, exempts de pessimisme, supportant sans dégoût les échecs passagers, et se fiant aux combinaisons innombrables du hasard. Même, ils avaient eu dans leur vie de brillantes périodes et jusqu'à des heures de luxe : les mois qui précédèrent le krach restaient dans leur souvenir, puis l'époque du Rio-Tinto. Ils espéraient toujours que des moments pareils reviendraient, car leur destinée suivait les péripéties de la fortune publique ; et, après les grands coups de Bourse, on les voyait arriver chez leurs relations, comme des glaneurs.

Mais, depuis quelque temps déjà, Bobo et Serquy traversaient une crise assez dure : les affaires n'allaient pas et ils étaient les victimes d'une accalmie déplorable. Ils venaient de passer une semaine avec de vagues pièces de monnaie, prenant leurs repas dans des restaurants indignes, se rencontrant parfois à la table de quelque gargote, les soirs où ils ne dînaient pas en ville, et échangeant alors des considérations sur la difficulté de la vie à Paris et l'augmentation de toutes choses. Ils conservaient, cependant, une tenue parfaite vis-à-vis l'un de l'autre et affectaient de réaliser des économies, en attendant que les affaires reprissent.

Par une coïncidence fâcheuse, la plupart de

leurs clients ordinaires jouaient de déveine. Blache, le coulissier, qui « avait les dix louis faciles », prenait au club la forte culotte; Dick perdait aux courses une somme énorme. Des accidents analogues frappaient leurs meilleurs camarades. Jamais, peut-être, ils ne s'étaient trouvés dans des circonstances aussi défavorables.

Enfin, une nuit, Bobo, en traversant la salle de jeu du cercle, comme il avait coutume chaque jour pour savoir les nouvelles, apprit, par le bruit des conversations, que Boisgenet, un très gentil garçon, tout jeune, presque un débutant, venait de tailler une de ces banques auxquelles l'argot des joueurs donne le nom pittoresque de « rasoir ». Après cet exploit, Boisgenet avait immédiatement quitté la partie. Bobo se hâta de regagner son domicile et laissa à son concierge, sur une de ses cartes, l'ordre de le réveiller à dix heures du matin.

A dix heures et demie, il pénétrait dans l'antichambre de Boisgenet.

— Monsieur est sorti, dit le domestique.

Bobo murmura un « ah! » de désappointement.

— Mais il rentrera sûrement avant midi : il a des amis à déjeuner.

— Parfait, fit Bobo; je vais l'attendre au fumoir.

Et il se mit à lire un journal avec tranquillité. Mais il avait à peine parcouru quelques lignes que le domestique ouvrait la porte de nouveau et introduisait un visiteur, très correct, ganté de clair, souliers vernis, le sourire aux lèvres. C'était Serquy. Bobo et Serquy se serrèrent la main en fronçant imperceptiblement les sourcils.

— Vous allez bien?

— Pas mal, et vous?

— Tiens! comment se fait-il qu'on ne vous ait pas vu au Club, hier soir? demanda Bobo.

Serquy reprit :

— Je suis arrivé un peu tard; on m'a dit que vous veniez de partir.

— Ah!

Un silence embarrassé suivit ces paroles. Bobo et Serquy connaissaient trop l'existence pour conserver le plus léger doute sur le but de leurs visites; d'un autre côté, ils étaient trop corrects pour se permettre des plaisanteries déplacées. Très résolus à n'abandonner le terrain ni l'un ni l'autre, ils se regardèrent, froids, graves, attentifs. Et ils commencèrent à causer de choses indifférentes, évitant de prononcer le

nom de Boisgenet, comme s'ils n'étaient pas chez lui. Une demi-heure s'écoula ainsi.

Tout à coup, la physionomie de Bobo se détendit. Il appela le domestique :

— Vous êtes bien certain que Monsieur rentrera pour déjeuner?

— Absolument certain.

— Bien.

Le domestique disparut. Bobo se tourna vers Serquy.

— Figurez-vous, cher ami... Au fait, je peux vous dire cela, à vous... Vous connaissez Boisgenet, n'est-ce pas? Quel charmant garçon! Et obligeant... Figurez-vous donc, que le mois dernier Boisgenet m'a prêté cent louis... avec une cordialité! Ah! les gens qui vous prêtent cent louis quand vous êtes gêné deviennent rares, allez! Et je vous avoue que ce matin, en recevant de l'argent de chez moi, j'ai eu un plaisir énorme à penser : « Tiens! je vais pouvoir rendre ses cent louis à Boisgenet! » Ma foi, il nous fait un peu poser, mais je l'attends tout de même. Je n'aurais qu'à les reperdre ce soir... Quel charmant garçon, ce Boisgenet, hein?

— Charmant! fit l'autre.

Et, comme il était un peu énervé par l'attente,

Serquy perdit une minute la netteté de son esprit. Il songea naïvement : « Ça se trouve très bien ; je repasserai après déjeuner. » Et, se levant :

— Ma foi, moi, je venais tout simplement lui demander un renseignement sur les courses de demain. Je le verrai ce soir, il sera toujours temps. Au revoir, cher ami.

Et ce fut Bobo qui, cette fois-là, tapa Boisgenet.

LE COQ

Malgré l'indulgence et même une espèce de considération qu'on a dans la campagne pour les gens très avares, l'avarice de M. Boussut, rentier à Eponay était si extraordinaire, si absorbante, si rare, qu'elle l'avait rendu presque populaire dans tout le canton. On en citait des faits qui n'auraient pas été croyables si trois générations n'en eussent été les témoins, car M. Boussut habitait la commune depuis soixante ans, y étant né et ne l'ayant jamais quittée.

Ce fut vers sa vingt-huitième année que M. Boussut, venant de perdre ses parents et d'entrer ainsi en possession d'une fortune assez ronde, commença à laisser voir une rapacité inconnue jusqu'alors dans le pays. Rien ne pouvait faire deviner, avant cette époque qu'il ca-

chait un pareil vice. Au contraire, il dépensait assez généreusement l'argent que lui donnait sa famille, et on le citait parmi les jeunes gens de la région qui étaient capables, un jour ou l'autre, de gaspiller leur patrimoine. Brusquement cela changea, à la suite d'un procès qu'il eut avec un de ses voisins, lorsque la mort du père le fit maître de son bien.

Ce procès, où il s'agissait d'une simple haie mitoyenne entre deux lopins de terre, il le perdit en première instance, en appel, et le poussa jusqu'à la cour de cassation, où il fut également débouté; et comme il était convaincu d'avoir raison et d'être victime d'une immense injustice, il voua dès lors à ses concitoyens une haine implacable et sournoise que le temps ne parvint jamais à adoucir.

Il était à son aise et pouvait vivre de ses rentes. Il se retira dans la maison qu'il possédait au haut du village et s'appliqua, avec une rancune et un entêtement incessants, à faire gagner le moins d'argent possible à tous les fournisseurs d'Eponay. Il subsistait uniquement des légumes de ses terres, des produits de sa basse-cour, et ne mangeait pas de viande, afin que le boucher ne fît sur lui aucun bénéfice; il se privait presque entièrement, aussi, d'épicerie, et

en arriva à fabriquer son pain lui-même. A mesure qu'il vieillissait, sa haine et sa rage d'isolement s'augmentèrent encore. Il se passa même des services de sa bonne, parce qu'elle était du pays, et lava son linge. Il apprit la menuiserie, la serrurerie, pour n'avoir jamais recours aux gens d'Éponay, et les rares fois où il lui fallait donner quelques sous pour un service quelconque, il éprouvait une véritable colère intérieure. Si l'on n'avait pas su qu'il était excessivement vigoureux, on n'aurait pas hésité à lui faire un mauvais parti dans le village.

Une hostilité sourde se forma néanmoins contre lui, ce qui exaspéra de plus en plus son âpreté. Et peu à peu, cette fureur d'avarice, qu'il s'était pour ainsi dire créée dans un but de vengeance, finit par le posséder jusqu'au fond de lui-même et devenir la seule préoccupation de son esprit.

Il ne se maria pas, quoiqu'il en eût plusieurs fois l'occasion, pour éviter la dépense qu'entraîne cette cérémonie, et atteignit l'âge de soixante ans, seul, silencieux, renfermé dans sa haine et dans sa rapacité. Mais ce dernier sentiment était maintenant le plus fort.

Il y avait à ce moment-là, dans Éponay, une

espèce de méchant drôle, surnommé Séco, à peine adulte, excessivement maigre, avec de longs bras et de longues jambes, qui mendiait et rapinait, et dont on ne comptait plus les mauvais tours. On l'avait chassé du château où il était aide-jardinier, et on ne le tolérait dans la commune qu'en attendant d'en être débarrassé par le service militaire.

Or Séco, qui était doué d'un aplomb et d'un cynisme rares, annonça, un dimanche, en plein café, qu'il ne s'écoulerait pas huit jours avant qu'il eût volé à M Boussut le plus beau coq de sa basse-cour, un houdan dont il était fier.

Ce fut une exclamation générale.

— Prendre quelque chose à M. Boussut! Mais tu es fou, mon garçon. Tu te feras tirer un coup de fusil et tu laisseras ta peau.

Séco s'entêta.

— Je lui prendrai son coq et je l'apporterai ici, et pas plus tard que demain.

Les habitués du café, tout en blâmant en principe le vol, même au préjudice de M. Boussut, encouragèrent Séco sous main et promirent de ne pas le dénoncer.

— Voler M. Boussut, c'est ça qui serait drôle ne put s'empêcher de murmurer le patron du cabaret.

Et Séco, se sentant appuyé par l'opinion publique, songea aux meilleurs moyens d'accomplir sa coupable entreprise.

Il avait remarqué que le poulailler de M. Boussut n'était accessible que par un pan de mur imparfaitement réuni à un grillage que l'avarice du propriétaire avait négligé de remplacer ; et il se résolut à l'escalader la nuit suivante. Dès qu'il serait entré, il sauterait sur le coq endormi, et d'un bond se retrouverait dans la ruelle. Il fallait trois minutes pour toutes ces opérations.

Ce plan ténébreux ne s'effectua que dans sa première partie, car à peine Séco eut-il pénétré dans le poulailler que la porte s'ouvrit avec une rapidité foudroyante et M. Boussut, en caleçon, saisissant le malfaiteur à la gorge, le renversa d'une poigne solide.

— Ah ! je vas t'étrangler, voleur ! cria-t-il.

— Grâce ! monsieur Boussut, gémit l'autre suffoqué.

M. Boussut desserra légèrement les doigts.

— Tu venais voler mes poules, vaurien ! je vas te faire ton affaire.

Et il l'entraîna hors du poulailler, dans le jardin, pendant que les volatiles, émus de ce bruit inaccoutumé, commençaient à faire entendre de

vagues gloussements et des froissements d'ailes.

— Ah! tu venais voler mes poules! répéta M. Boussut.

Séco put prononcer :

— Pas les poules, monsieur Boussut! Je voulais le coq; je ne le ferai plus.

— Mon coq de Houdan, bandit! s'écria le propriétaire. Qui est-ce qui t'a dit de voler mon coq de Houdan?

— Personne!

— Si! Ce sont ces filous, ces misérables, tous ces sales gens d'Eponay qui t'ont conseillé ça, avoue-le! Ah! j'en tiens un, enfin. Je vais réveiller les gendarmes et on te flanquera en prison! Ça en fera toujours un de moins. Vol avec effraction... En cour d'assises! Houp!

Séco eut une idée subite.

— Ne faites pas ça, monsieur Boussut... puisque je vous dis que ça ne m'arrivera plus... Et puis vous auriez plus d'ennuis que moi...

— J'aurais plus d'ennuis que toi, sale bête?

— Dame! moi, au fond, je m'en moque pas mal de la justice! La prison ou le régiment, oh! la! la!... Tandis que vous, c'est ça qui vous en coûtera de l'argent et des désagréments...

M. Boussut lâcha le cou du vaurien, se contentant de le maintenir par le bras.

— Comment! ça me coûterait de te faire passer en cour d'assises, voleur! Ce serait fort... Explique un peu, pour voir.

— Ecoutez donc, reprit Séco. Vous serez témoin, nécessairement... Il y a le voyage, il vous faudra déjeuner à la ville...

— La Justice le paye, le voyage! Il ne manquerait plus que ça!

— La moitié, seulement!

— Tout!

— La moitié!

— Tu mens!

— C'est une affaire de cinquante francs pour vous, conclut Séco.

M. Boussut bougonna, troublé :

— Cinquante francs! nom de nom! si c'était vrai...

Séco affirma.

— C'est sûr.

Et il ajouta :

— Puisque je vous promets que je ne le ferai plus...

En proie aux plus cruelles incertitudes, dominé par l'accent de sincérité de Séco, M. Boussut demanda :

— Tu le jures, que tu ne le feras plus, au moins?

— Je le jure, là!

— Eh bien! alors, va-t'en...

Comme Séco s'éloignait, il le rappela :

— Et puis, reviens demain matin à la maison... Je te donnerai... oui... je te donnerai dix sous, à condition que tu n'essayes plus jamais de me voler mes poules.

Et, ouvrant la porte du jardin, il poussa doucement Séco dans la rue.

UN INGRAT

— Voilà un homme qui a de l'aplomb! murmura Serviet en lisant la carte que lui tendait le garçon de bureau. Vous êtes sûr, continua-t-il, que c'est à moi qu'il désire parler?

— Oui, Monsieur.

— A moi personnellement? ou bien vient-il pour affaires concernant l'administration?

— Pour affaires personnelles à Monsieur, je le lui ai déjà demandé.

— Voyons, c'est un homme de cinquante ans environ?

— A peu près.

— Portant toute sa barbe? large d'épaules?

— Oui.

— Et un binocle?... C'est bien lui. Que diable peut-il me vouloir? Introduisez-le.

Serviet, qui était à l'ordinaire d'une humeur nonchalante et paisible, et qui menait aujourd'hui la vie pacifique d'un employé dans une Compagnie d'assurances, ne gardait de toute sa carrière qu'un mauvais souvenir. Quand un incident quelconque ou un hasard de mémoire lui rappelait le nom de Nicolas Rajon, ses mains se crispaient machinalement. C'était un agent d'affaires véreux, auquel il avait eu plusieurs fois recours pour des emprunts, à l'époque où il n'avait que des ressources précaires; et ce Rajon l'avait poursuivi, traqué, avec un acharnement incroyable, sans même lui donner ces répits que les pires usuriers eux-mêmes accordent à leurs clients. Le nom de Rajon était mêlé à tous les événements néfastes de la vie de Serviet : à une saisie de son mobilier, suivie d'une vente, à une brouille avec sa famille, à un mariage avantageux manqué au dernier moment. Nicolas Rajon, en toutes ces circonstances, ne s'était pas conduit seulement comme un créancier farouche, mais comme un ennemi impitoyable.

Et pendant que le garçon de bureau poussait la porte, Serviet songeait : « Si je n'étais pas aussi sûr de ne plus rien lui devoir, je crois que j'aurais peur! »

Nicolas Rajon se présenta d'un air timide, tournant son chapeau entre ses doigts et regardant de côté. Physiquement, il n'avait guère changé depuis sept ou huit ans que Serviet ne le fréquentait plus, mais il lui avait laissé pourtant, dans l'œil, une autre impression, celle d'un homme remuant sans cesse les bras et les jambes, bavard, criard et agressif. Le Rajon, au contraire, qui était là, devant son bureau de sous-chef se tenant presque avec humilité et cherchant par où commencer son discours, était un Rajon amorti et penaud, et d'une attitude tellement inoffensive que Serviet en ressentit une sorte de plaisir vague.

— Asseyez-vous donc, monsieur Rajon, dit-il poliment.

Rajon balbutia:

— Merci, monsieur Serviet, vous êtes bien aimable.

Et il se hasarda à demander:

— Ça va-t-il, les affaires, monsieur Serviet?

— Et les vôtres sont-elles toujours aussi brillantes que de mon temps?

— Comment, brillantes? s'écria Rajon, mais vous ne savez donc pas?... On ne vous l'a donc pas dit?

— Non. Quoi?

— Mais, mon pauvre monsieur Serviet, j'ai été dévoré, positivement dévoré par mes créanciers... Mes affaires avaient fini par mal tourner... Mon cabinet a été vendu... Il y a cinq ans de cela, et depuis cinq ans, je vis je ne sais pas comme... Tout le monde m'est tombé dessus... J'avais encore quelques clients qui me devaient des sommes, mais c'est une fatalité... impossible de leur tirer un centime. Ah! les gens qui payent deviennent rudement rares!

— Et les amis? Vous n'aviez donc pas d'amis?

— Vous me croirez si vous voulez, monsieur Serviet. J'ai été dur quelquefois, mais quelquefois aussi j'ai rendu des services à des personnes... Eh bien! je peux m'adresser maintenant à ces personnes-là, elles me reçoivent comme un chien, Monsieur, comme un chien. Alors, vous ne savez pas ce que je me suis dit? Je me suis dit: puisque les gens que tu as obligés te tournent le dos, essaie des autres. Ils n'ont peut-être pas de rancune. Et j'ai pensé à vous, monsieur Serviet.

Serviet se leva, ébahi:

— A moi? pourquoi faire, monsieur Rajon?

Rajon baissa les yeux:

— Pour me prêter un louis, monsieur Ser-

viet... ou cent sous. Ma parole d'honneur je n'ai pas déjeuné ce matin.

Depuis les premières paroles de l'usurier, Serviet ne conservait plus aucune trace de ses anciens ressentiments. A cet aveu, il fut, sinon ému, du moins étonné; mais, en mettant la main à la poche, il ne put s'empêcher de faire un peu de morale. D'ailleurs, Rajon lui en fournissait l'occasion, sans se ménager.

— Je n'ai pas toujours été très convenable avec vous, monsieur Serviet, je ne me le dissimule pas, allez. Je vous ai fait du tort... j'ai été dur...

— Vous rappelez-vous, Rajon, que vous m'avez fait saisir?

— Hé oui!

— Et vendre mes meubles à l'encan sur la voie publique?

Rajon soupira :

— En 1881. C'était le bon temps!

— Je ne parle pas, continua Serviet, de ce mariage que j'ai manqué par le fait de vos calomnies...

— Je me le reproche encore, monsieur Serviet; sur ma parole, je me le reproche. Mais un homme comme vous, monsieur Serviet, est inca-

pable de se venger de quelqu'un qui lui a fait du mal, il y a si longtemps.

— Je ne dis pas...

— Et puis, c'est peut-être tous ces ennuis-là qui vous ont porté bonheur. Vous voilà aujourd'hui dans une belle position, vous pouvez penser : « Hein ! quand j'étais jeune, j'ai été vendu sur la voie publique et, aujourd'hui, je suis sous-chef de bureau dans une grande compagnie d'assurances ! »

Serviet sourit.

— Voilà un louis, Rajon, et tâchez de vous débrouiller.

— Je n'ai pas besoin de vous remercier, monsieur Serviet. C'est, entre nous, à la vie à la mort.

Serviet lui tendit la main et le reconduisit jusqu'à la porte. Puis il se mit à sa table de travail, et, tout en fumant des cigarettes, lit, sur l'instabilité de la fortune et la bizarrerie des destinées humaines, des réflexions qui lui firent agréablement passer le temps jusqu'à l'heure du départ.

Quelques semaines après, Rajon revint. Il avait trouvé une petite place, mais son patron était sur le point de faire faillite et ne payait plus ses employés. Serviet comprit immédiatement le sens de cette histoire. Il lui donna cent sous et lui conseilla le travail.

— Il est bien pénible de commencer, à mon âge, à travailler pour les autres, mais je vais y être obligé. Vous qui avez beaucoup de relations, si vous étiez bien gentil, vous m'en trouveriez une place, une bonne place, dans le contentieux, par exemple.

Serviet promit de s'en occuper, et sous ce prétexte, Rajon vint l'attendre le surlendemain, à la sortie du bureau, sur le trottoir. Il voulut l'entraîner dans un café, afin de prendre un vermouth, et le sous-chef pour l'éviter fut obligé de lui prêter quinze francs, dont Rajon avait absolument besoin pour solder un compte.

Puis, comme les affaires continuaient à ne pas aller, et que Serviet, d'ailleurs, négligeait de faire des démarches et de lui procurer une place, Rajon contracta peu à peu l'habitude de stationner chaque jour devant la porte de l'administration, en attendant la sortie des employés. Serviet commençait à froncer les sourcils dès qu'il l'apercevait, mais il lui était impossible de fuir : il dut, à diverses reprises, lui prêter encore de menues sommes d'argent, et même le recommander à son propre tailleur, pour qu'il lui fît une redingote, car la redingote de Rajon remontait à l'époque de sa splendeur.

Cependant, une fois, il refusa nettement un louis à l'usurier.

— Vous comprenez, mon cher, je ne puis plus... mes moyens ne me permettent pas... Vous êtes arrivé à me devoir pas mal.

— Ce sera le dernier, insista Rajon.

— Impossible, vraiment, tout à fait impossible.

Rajon murmura, piqué :

— C'est comme il vous plaira. Vous êtes le maître, n'est-ce pas? Vous ne me devez rien... Mais j'espérais qu'en souvenir de nos relations...

Serviet haussa les épaules et l'autre s'éloigna en mâchonnant :

— Ah! quand on est tombé dans le malheur, il n'y a plus de camarades!

Le sous-chef s'en crut définitivement débarrassé, quand il le rencontra huit jours après, au même endroit, la figure souriante. C'était l'heure du départ, et tous les employés s'évadaient, en causant et roulant des cigarettes :

— Encore vous! voyons...

— Ah! cette fois-ci, monsieur Serviet, mes malheurs sont finis. Je suis casé...

— Tant mieux, Rajon, tant mieux!

— Seulement, il me faut un petit cautionnement... Si j'avais cent francs, je gagnerais tout

de suite trois ou quatre cents francs par mois... Alors, je me suis dit : M. Serviet est là... Pour un pareil motif il ne refusera pas à un ancien...

— Vous êtes fou, hein ? Cent francs! s'écria Serviet. Elle est bonne!

— Vous me refusez, à moi? fit Rajon stupéfait. Pas possible!...

— Je vous refuse carrément et je vous prie de me laisser tranquille à l'avenir... Au revoir.

Alors, comme d'autres employés s'étaient arrêtés pour écouter la scène, Serviet s'éloigna rapidement. Et Rajon, s'adressant à eux, s'écriait :

— Il s'en va! Il me refuse! A moi... Lui!... un homme que j'ai obligé plus de cent fois... quand il n'était rien...

Et Serviet, à la suite de cette histoire, ne perdit jamais complètement la réputation d'un homme ingrat et intéressé.

LA NOUVELLE CHASSE

La chasse va ouvrir bientôt dans un grand nombre de départements. Quoique la moyenne des chasseurs soit relativement plus intelligente que la moyenne du gibier de poil et de plume, ce dernier se rend cependant parfaitement compte que la nouvelle de l'ouverture l'intéresse au plus haut degré. C'est un fait que tous les observateurs consciencieux des mœurs des animaux ne nient plus aujourd'hui ; les perdreaux, les lièvres, les lapins, les faisans savent qu'à des époques périodiques un homme précédé d'un chien et tenant à la main un fusil est capable de les tuer à la distance d'une centaine de mètres maximum. Cette notion si essentielle n'a pénétré parmi eux qu'à la suite d'innombrables et cruelles expériences, mais il est certain qu'ils sont

arrivés à la posséder d'une façon très catégorique. Les pères et les mères la transmettent à leurs petits et, quoique nous ne soyons pas fort au courant des détails de leur système d'éducation, le résultat en est évident. Et tandis que chez nous un homme qui a brillamment terminé ses études est tout à fait ignorant de l'existence, le moindre perdreau de quatre ou cinq mois, habilement élevé par des parents intelligents, connaît parfaitement la vie, les mœurs des hommes et la portée des armes à feu.

Cette connaissance s'applique même à la date exacte de l'ouverture de la chasse. Par quels mystérieux moyens le gibier de toute une contrée en est-il informé ? La science n'a encore que peu d'idées à ce sujet ; mais deux ou trois jours après que le numéro du *Journal officiel* a paru, lièvres, perdrix et lapins — le premier moment d'émotion passé — commencent à prendre leurs précautions et à mettre de l'ordre dans leurs affaires.

Sans oser affirmer quoi que ce soit de positif dans une matière aussi délicate, je m'imagine parfois que la nouvelle de l'ouverture n'épouvante plus le gibier que médiocrement et peut-être même lui est-elle plutôt agréable. Si la chasse constitue pour nous un sport plein de

charme et d'imprévu, n'est-elle pas pour lui une distraction absolument analogue ? Il risque sa vie, je n'en disconviens pas, mais il n'est pas de chasseur qui ne risque la sienne plusieurs fois dans une journée. Pour n'être pas aussi fréquents que chez les lapins, les faisans et les lièvres, les accidents de chasse ne sont pas rares chez les chasseurs ; et, soit par leur propre fusil, soit par les fusils de leurs amis et connaissances, ceux-ci sont perpétuellement menacés. On compte une moyenne d'un chasseur blessé pour cinquante pièces, ce qui est une jolie proportion.

Les animaux sont donc en droit de dire, si je puis m'exprimer ainsi, qu'ils chassent l'homme, et rien ne les empêche de considérer l'ouverture uniquement à ce point de vue, qui est de nature à sauvegarder leur amour-propre.

Et le soir, dans les taillis, quand la nuit descendante a éteint la fusillade, après un regret donné aux victimes du jour, ils doivent non sans orgueil compter les pièces qu'ils ont abattues de leur côté.

— En tirant sur moi, fait l'un en ce langage des bêtes que notre science ne tardera pas à approfondir, un chasseur a envoyé la charge de son fusil dans la cuisse d'un de ses collègues.

— Moi, répond l'autre, j'ai fait crever un œil à un grand diable dans ce carré de luzerne que vous apercevez là-bas.

Et chacun d'inscrire ses pièces au tableau. Ce sont alors d'interminables histoires de chasse qui durent jusqu'au matin.

A ce propos, en voici une dont l'authenticité m'a toujours paru douteuse, quoiqu'elle m'ait été affirmée par plusieurs Méridionaux témoins de l'affaire. Elle se passe dans le Midi, comme toutes les histoires de chasse un peu sérieuses.

Un jour, le bruit se répandit parmi les habitants de la commune de D..., en Vaucluse, et se propagea bientôt parmi les habitants des communes circonvoisines, à dix lieues à la ronde, qu'un pâtre avait aperçu un lièvre dans le pays. Comme le dernier lièvre signalé dans le canton remontait au commencement du règne de Louis-Philippe, on se contenta de hausser les épaules devant le récit du pâtre. Mais les jours suivants deux paysans ayant positivement vu l'animal à dix mètres d'eux, il fallut bien revenir sur cette première impression. L'existence du lièvre fut donc officiellement reconnue ; le maire de D... en fit l'objet d'une proclamation à ses administrés et plusieurs journaux lui consacrèrent

des articles. On l'appelait Le Lièvre, avec des lettres majuscules. C'était quelque chose dans le genre de la Tarasque.

Alors tous les chasseurs de la contrée se mirent à parcourir les champs et les coteaux. Des meutes de chiens bondissaient à leurs côtés. Après plusieurs jours d'une course enragée, il apparut. Il était superbe et semblait très vieux. C'était évidemment un ancêtre. Il essuya cent coups de fusil peut-être en quelques minutes : aucun ne l'atteignit.

Le lendemain, la chasse recommenca avec plus de fureur encore. De nouveau le lièvre fut aperçu, tiré et manqué par tout le monde, avec cet ensemble qui caractérise les Méridionaux dans les circonstances solennelles.

Il en fut de même le surlendemain et toute la semaine. Les chasseurs, étonnés, saisis de je ne sais quelle crainte superstitieuse, déclarèrent alors qu'il était invulnérable et, d'un commun accord, renoncèrent à le poursuivre plus longtemps.

Mais, ô surprise, le dimanche matin le lièvre, l'air fatigué par les terribles poursuites qu'il venait de subir, se montra soudain sur la place de la mairie. On courut aux armes. Avant qu'on ait pu le tirer, lui, dédaigneux et dégoûté de la

vie, se précipitait par un suprême effort dans la propre cuisine du maire dont la porte était entr'ouverte et se passait la broche au travers du corps, suprême ironie adressée à ses bourreaux.

Tel est le récit de ce cas étrange de suicide chez les animaux. L'espace nous manque pour en déduire toutes les conséquences possibles.

UN DRAME LITTERAIRE EN 1895

(L'AFFAIRE SERGE-BABIN)

Rappelons brièvement les faits qui amènent aujourd'hui le poète Babin devant le jury de la Seine. Le premier juin dernier, le nommé Durand, exerçant dans un des principaux journaux de Paris les fonctions de critique littéraire, fut trouvé assassiné dans son lit; c'est son concierge qui fit cette lugubre découverte en lui montant une tasse de chocolat, comme il avait coutume chaque matin.

Le même jour, le sieur Serge Babin vint se constituer prisonnier au commissariat de police du quartier de Notre-Dame-de-Lorette, se déclarant l'auteur du crime. Il montra au com-

missaire de police le poignard qui lui avait servi, lequel était encore tout couvert du sang de la victime. Il n'en fallut pas davantage pour que le magistrat le mît immédiatement en état d'arrestation. Puis il procéda à une interrogation sommaire.

Mais le seul mot que Babin consentit à répondre fut : « Je me suis vengé !

INTERROGATOIRE DE L'ACCUSÉ.

D. — Babin, vous avez vingt-huit ans. Vous appartenez à une bonne famille, mais vous avez toujours été rêveur, indiscipliné, et d'un caractère difficile. Dès l'âge de dix ans vous avez commencé à faire des vers. L'instruction a pu s'en procurer quelques-uns : je reconnais qu'ils sont bien rimés et dénotent une disposition naturelle pour la poésie. Vous les lisiez à vos condisciples, mais vous ne supportiez pas la plus légère critique. Dans la classe de cinquième, vous avez battu un élève qui vous reprochait en plaisantant d'avoir mis un pied de trop dans un alexandrin. Vous lui avez, comme on dit en termes familiers, poché les deux yeux. Dès lors, les signes de votre caractère aigri ne font que se multiplier. Tout ce qui est critique vous

inspire une véritable horreur, qui s'étend même aux écrivains qui pratiquèrent jadis ce genre. Que de fois vous a-t-on entendu dire que Boileau était le dernier des misérables! Vous avez fréquemment aussi proféré des imprécations contre M. de Pontmartin ; vos condisciples et vos professeurs ne pouvaient guère soupçonner jusqu'où irait plus tard cette aversion pour les critiques littéraires. (*Sensation prolongée.*)

R. — Quelques-uns de ces détails sont exagérés.

D. — Ne m'interrompez pas. A dix-sept ans, vous passiez votre baccalauréat, puis vous entriez en qualité de surnuméraire au ministère de l'agriculture. Là, vous ne tardez pas à vous faire remarquer par votre emportement. En lisant les journaux, on vous surprend parfois à pousser des cris de rage, et, un jour, vous jetez au feu, dans un mouvement de colère, un numéro de la *Revue des Deux Mondes*, qui ne vous appartenait même pas. (*Émotion dans l'assistance.*) Enfin, vous annoncez à vos collègues que le métier de bureaucrate vous dégoûte (ce sont vos propres expressions) et vous envoyez votre démission. Alors on vous voit courir dans les bureaux de rédaction des journaux, portant çà et là des poésies que l'on vous refuse partout.

Ne m'interrompez pas, je n'apprécie pas, je constate. L'an dernier, vous offrez à tous les éditeurs de Paris un volume de vers intitulé *Fibres suprêmes*, et vous n'hésitez pas à user de la menace pour les forcer à vous imprimer.

R. — Oh !

D. — Ne niez pas ; les témoignages vous confondraient. Vous avez pénétré dans le cabinet de M. Lemerre avec un revolver et vous l'avez menacé de mort s'il ne vous signait pas un traité sur le quart d'heure. M. Lemerre vous ayant répondu que ce n'étaient pas les habitudes de la maison de traiter les affaires les armes à la main, vous vous disposiez à tirer sur lui lorsqu'un employé est entré. Passons. Vous finissez par trouver un éditeur, et *Fibres suprêmes* paraissent. Six mois après, aucun journal ni aucun critique n'en avaient encore parlé.

R. — Naturellement.

D. — Enfin, un jour, en ouvrant un journal, vous lisez un article sur votre œuvre, article plein d'éloges et d'encouragements. L'article était signé d'un de nos critiques les plus distingués, M. Durand. La semaine suivante, le malheureux était assassiné, et par vous !... (*Sensation.*) Le jury appréciera.

R. — Je n'ai qu'un mot à dire pour ma dé-

fense. L'article de Durand commencait par cette phrase : « M. Babin est un poète de beaucoup de talent... » Il faut n'avoir jamais été homme de lettres pour ignorer que l'expression *beaucoup de talent* constitue l'insulte la plus grave que l'on puisse adresser à un écrivain. Si j'avais eu un journal pour me défendre, j'aurais riposté, mais je n'avais pas de relations ; mes camarades se moquaient de moi avec raison. On m'appelait *poète de talent*. J'étais perdu, je me suis vengé.

D. — Pourquoi n'avez-vous pas essayé d'obtenir de Durand une rétractation ?

R. — Je suis allé chez lui : je lui ai affirmé que je ne pouvais supporter un pareil outrage je me suis emporté. J'ai imploré même : je l'ai supplié de faire un autre article dans lequel il dirait tout simplement que je suis un des plus grands génies poétiques du siècle, par exemple, je ne lui demandais même pas de dire que j'étais le plus grand ; bref, quelque chose qui ne blessât pas mon amour-propre et ne compromît pas ma réputation. Il a refusé.

D. — Le lendemain, vous achetiez un poignard, rue de la Grange-Batelière.

R. — Je m'en rapporte au jury.

DÉFILÉ DES TÉMOINS. — RÉQUISITOIRE.

Plusieurs éditeurs parisiens viennent à la barre et témoignent que Babin les a en effet menacés de mort à plusieurs reprises s'ils ne publiaient pas *Fibres suprêmes*.

Ensuite, plusieurs membres de la Société des gens de lettres, interrogés par le président sur la valeur de l'expression *beaucoup de talent* appliquée à un auteur, déclarent qu'il n'y a pas actuellement de plus grossière insulte et que ce terme n'est employé par aucun critique qui se respecte.

— Un écrivain dont on dit qu'il a du talent est tout à fait déconsidéré, ajoute M. X..., et il lui est désormais impossible de vendre un seul exemplaire de ses ouvrages.

M. l'avocat général demande pour l'accusé une certaine répression, mais il fait appel à l'indulgence du jury.

PLAIDOIRIE.

Dans une éloquente plaidoirie, le défenseur demande l'acquittement pur et simple.

Il insiste sur ce fait que c'est le premier cri-

tique tué par un auteur, tandis que les critiques ont tué moralement une foule d'écrivains. Babin, aujourd'hui, est assagi ; la longue prévention qu'il a subie l'a amené à des idées plus modérées. Il se contentera dorénavant de mépriser les critiques. D'ailleurs, des critiques, nous en avons trop ; nous manquons, au contraire, de grands poètes.

L'avocat conjure le jury de rendre un grand poète à la société.

VERDICT.

Après une heure de délibération, le jury revient avec un verdict négatif sur toutes les questions.

En conséquence, Babin est acquitté et remis en liberté immédiatement.

CONTE POUR LE 14 JUILLET

On va, dans quelques jours, décorer un grand nombre de personnes des divers ordres nationaux qui servent aux Français à se distinguer les uns des autres. De toutes ces décorations, celle de la Légion d'honneur est, à juste triste, la plus recherchée : on l'appelle l'étoile des braves à cause des importantes démarches qu'on est obligé de faire pour l'obtenir, et qui exigent en effet un courage hors ligne. Mais il ne faudrait pas croire que les Palmes académiques et le Mérite agricole n'aient pas aussi leurs partisans. Ces ordres ont acquis en peu d'années une légitime popularité et leur prestige croît à chaque promotion. Il n'est pas jusqu'à la simple médaille de sauvetage qui ne soit très courue dans la bonne société, et elle honore son homme tout

comme des décorations plus solennelles au premier abord.

C'est même à ce propos que l'on m'a raconté une histoire arrivée il y a deux ou trois ans.

Un bourgeois de Paris nommé Durand avait coutume de passer l'été avec sa femme et ses enfants dans une villa située sur le bord d'une petite rivière, la Douce, qui n'est pas large, mais assez rapide et profonde. Un jour, en la traversant en canot, Durand fit un mouvement maladroit et tomba à l'eau. Il se maintint un instant à la surface, en appelant au secours ; mais comme il nageait fort mal, il se serait infailliblement noyé, si un paysan qui travaillait à la terre, non loin de là, n'était venu à son aide. Durand fut donc retiré sain et sauf : il remercia son sauveur chaleureusement, l'invita à dîner et lui donna même une récompense honnête. A partir de ce moment, madame Durand ne voulut plus que son mari se servît du bateau et lui fit pendant plus d'un mois des reproches quotidiens au sujet de son imprudence.

Mais Durand avait entre autres manies celle de la pêche à la ligne. Il y avait renoncé momentanément à cause de son accident. Peu à peu ce pénible souvenir s'effaça, et il allait

maintenant, le matin, sans plus de crainte que par le passé, s'asseoir au bord de la rivière, au bout d'une berge à pic qui la surplombe. Chaque fois qu'il partait, ses lignes sur l'épaule, madame Durand ne manquait pas de lui dire :

— Et surtout fais bien attention !

Hélas ! un matin, Durand oublia cette recommandation conjugale et, lançant son hameçon au fil de l'eau avec trop de précipitation, il se laissa choir. Le courant l'emporta : il poussait des cris désespérés. Bientôt, il perdit connaissance et coula. Quand il revint à lui, il se vit couché dans son lit, entouré de toute sa famille. On lui avait appris qu'il avait été rapporté par un inconnu, tout mouillé, qui était reparti sans dire son nom, en demandant seulement la permission de sécher ses vêtements au soleil.

Durand, complètement rétabli, se livra à des recherches actives, mais qui restèrent infructueuses pour retrouver son sauveur. Ces deux accidents et leur dénouement presque providentiel furent très commentés dans le pays ; les journaux de la localité en publièrent le récit avec détails. Durand reçut d'innombrables lettres de félicitations, et sa bonne réputation en fut augmentée encore.

Cependant, il renonça définitivement au ca-

notage, aux bains froids, à la pêche à la ligne et, en général, à tous les sports qui exigent le contact de l'eau. Et, comme on ne peut pas rester trois mois à la campagne sans distractions, il acheta un petit cheval et une petite voiture pour faire des promenades aux alentours. Le petit cheval avait l'air doux comme un mouton et Durand le conduisait lui-même. Mais voici qu'un après-midi, sur la route qui longe la rivière, l'animal eut peur, dressa brusquement ses oreilles et se mit à filer avec une vitesse inaccoutumée. Au bout d'une centaine de pas, il était absolument emballé, et Durand avait beau tirer sur les rênes de toutes ses forces, la bête affolée l'emportait vertigineusement du côté de la Douce.

Le pauvre Durand se livra en une seconde à de bien cruelles réflexions. Il se dit qu'il avait miraculeusement échappé deux fois à la mort en quelques semaines, mais que cette fois-ci sa dernière heure était arrivée. Il commençait à recommander son âme à Dieu, lorsqu'un passant qui venait en sens inverse se jeta à la tête du cheval et s'en rendit maître d'un bras vigoureux. Durand embrassa son sauveur, qui continua sa route. Il ramena par la bride le cheval à la maison et, tout pâle, raconta à sa femme la tra-

gique aventure où il avait failli, une fois de plus, perdre la vie.

Ces histoires extraordinaires survenues coup sur coup ne tardèrent pas à créer à Durand une situation particulièrement flatteuse. Il passa pour un homme qui a vu la mort de près dans maintes circonstances et qui jouit d'une bravoure à toute épreuve.

On était aux environs du 14 Juillet. Ce jour-là, par le courrier de midi, Durand reçut une grande enveloppe timbrée du ministère de l'intérieur. Une lettre écrite de la propre main du ministre l'informait que le gouvernement « avait pour mission de rechercher le dévouement et le mérite partout où ils se trouvaient, et qu'il s'y intéressait d'autant plus que le sujet faisait preuve d'une plus grande modestie ». En conséquence, il envoyait à l'héroïque Durand une médaille de sauvetage, pour avoir sauvé deux personnes qui se noyaient dans la rivière et pour avoir arrêté un cheval emporté.

Durand fut étonné d'abord et ensuite perplexe. Il consulta sa femme qui lui conseilla d'accepter. Toutefois avant de le faire, il réni quelques voisins le soir, à dîner, des notables de la commune, et au dessert leur exposa le cas. L'avis fut unanime ·

— Vous êtes trop modeste, mon cher Durand, dit le notaire de l'endroit. Il y a autant de vrai courage à avoir failli mourir trois fois qu'à avoir risqué sa vie une seule fois pour sauver un de ses semblables.

— Pensez-vous que ce soit cela que le ministre ait voulu dire ? demanda Durand.

— N'en doutez pas, reprit quelqu'un. On ne peut trouver vos trois sauveteurs et, d'ailleurs, il est impossible de décerner trois médailles dans la même commune. Pour ne pas faire de jaloux, le gouvernement dans sa sagesse, vous a choisi. Remarquez bien que sans vous, ces trois actes d'héroïsme n'auraient pas eu l'occasion de se produire. Donc, pas de fausse modestie et buvons à votre santé.

On trinqua et Durand, ému, rédigea, avec le concours de ses convives, une lettre pour remercier le ministre de son initiative.

Le lendemain, il mit la médaille à sa boutonnière, non sans quelque fierté. Les vacances terminées, il revint à Paris. On avait lu, dans son quartier, sa nomination; on lui demanda de raconter les faits qui l'avaient motivée, et comme il s'y refusait, en rougissant, il acquit la réputation d'un héros, et d'un héros modeste.

L'ami qui me narrait cette histoire m'affirma

que des confusions analogues se produisent pour la croix de la Légion d'honneur, pour les Palmes académiques et même pour le Mérite agricole; et que la cause en était non pas la négligence du gouvernement, mais le trouble inséparable d'une trop grande quantité de demandes, aux époques de décorations périodiques.

— Il vaudrait mieux, disait-il, décorer un peu tous les jours, qu'organiser ainsi des fournées énormes où tout le monde se bouscule et veut passer en même temps.

TRENTE-CINQ MINUTES

C'était vers la fin du mois de mai, et je cherchais aux environs de Paris, pour y passer l'été, une petite maison dans quelque lieu frais et pacifique. J'allais ainsi à l'aventure, ayant déjà parcouru, sans rien trouver à mon goût, les bords de la Seine, que déshonorent les guinguettes et les bals publics; puis la campagne délicieuse qui s'étend autour de Versailles, mais dont les routes, les bois et les claires rivières ont un peu de la majesté gênante de cette ville. J'avais aussi traversé l'admirable vallée de Chevreuse, que le chemin de fer de Sceaux sépare de la capitale. Enfin, je fus séduit un jour par l'aspect pittoresque d'une station sur la ligne de l'Est, entre Lagny et Meaux, d'où l'on dominait le large cours de la Marne. Je m'y ar-

rêtai et je demandai à un employé de la gare s'il connaissait des habitations à louer dans le pays.

— Pas grand'chose, Monsieur, me dit-il

Et il sembla réfléchir.

— Pourtant, il y a la maison du père Perrin à Chigny qui a été louée l'année dernière à des Parisiens. Je crois qu'elle est libre cette année-ci.

— Est-ce près de la rivière, Chigny ?

— C'est sur la hauteur, mais en descendant on est à la Marne tout de suite.

Je songeai : « Voilà peut-être mon affaire ».

— Et à quelle distance de la gare est Chigny ?

— Il faut de trente à quarante minutes à pied... trente-cinq minutes.., oui, il ne faut certainement pas plus de trente-cinq minutes.

Je le remerciai.

— Le chemin est très facile, ajouta-t-il. Vous n'avez qu'à suivre cette route qui est là devant vous, puis, vous traverserez le petit bois que vous apercevez là-bas, et vous découvrez Chigny. Tout le monde vous indiquera la maison du père Perrin.

Je me mis en marche. Il n'y a rien de plus trompeur à la campagne qu'un petit bois au bout d'une route, et j'allais depuis un quart

d'heure que le petit bois m'apparaissait toujours à une bonne distance. Je jetai un coup d'œil aux alentours pour voir si je ne confondais pas avec un autre petit bois plus rapproché. Mais c'était le seul : d'ailleurs la route y conduisait tout droit, et aucune erreur n'était possible. Je me rappelai les paroles de l'employé. En sortant du bois, je trouverais Chigny qui ne devait pas en être fort éloigné, puisqu'on arrivait du village à la gare en trente-cinq minutes.

J'atteignis les premiers arbres quelques minutes après avoir fait ce raisonnement. Mais, comme là plusieurs chemins parcouraient le bois dans des directions différentes, je fus d'abord embarrassé. Heureusement, j'avisai une charrette qui s'avançait au pas. A un signe que je fis, le charretier arrêta son cheval. Je lui demandai laquelle des routes menait à Chigny.

— J'en viens tout justement de Chigny, me dit-il. Vous n'avez qu'à prendre la même route que moi, tenez, celle-là, à gauche.

— Elle y va directement ?

— Pas moyen de vous tromper. Quand la route quitte le bois, c'est Chigny.

— Sur la hauteur, n'est-ce pas ?

Il sourit légèrement :

— Oui, sur la hauteur. Oh ! vous connaissez déjà le pays ?

— Un peu... je me suis renseigné.

Et, consultant ma montre :

— Ça doit être à deux pas d'ici, maintenant, Chigny ?

— Chigny ? dit-il en haussant les épaules, c'est comme si vous y étiez... Vous en avez pour trente-cinq minutes, tout au plus, en vous promenant...

Je le remerciai : il donna un coup de fouet à son cheval et s'éloigna. Je pensai que j'avais mal entendu l'employé de la gare et qu'il avait voulu dire qu'il fallait trente-cinq minutes jusqu'au petit bois et trente-cinq autres minutes jusqu'à Chigny. Ce n'était pas une erreur bien grave ; d'ailleurs il est aussi un fait certain, c'est que les employés des petites stations de chemin de fer ignorent d'habitude la topographie des pays environnants. J'avais déjà fait cette remarque plusieurs fois au cours de mes excursions. Celui-là donc pouvait parfaitement m'avoir indiqué le chemin un peu au hasard. En tout cas, il n'était que trois heures de l'après-midi et j'avais largement le temps de regagner le train de sept heures après avoir visité la maison du père Perrin.

J'entrai dans le bois, un de ces délicieux

bouquets d'arbres, à l'ombre épaisse, plantés çà et là dans la Brie et taillés dans la vieille forêt centrale d'Armainvilliers. Et je marchai lentement pour goûter la fraîcheur d'un vent léger qui dérangeait à peine les feuilles.

Le bois était long ; l'allée que je suivais abou tissait brusquement à une vaste étendue semée de luzerne et d'avoine, verte et plate à perte de vue. Aucune hauteur n'en coupait la monotonie : on n'apercevait pas le moindre village, Seule, une cahute destinée à placer des outils et complètement fermée se dressait à quelques pas de moi, à l'entrée de ce désert. Il y avait une heure au moins que je marchais. Je me reposai un instant, me proposant ensuite de revenir tout simplement à la station, quand je vis sortir d'un taillis une paysanne qui portait des herbes dans son tablier, suivie de deux petits enfants qui tenaient à la main des fleurs printanières. Ce tableau champêtre m'enleva mes idées de fuite, et je m'avançai vers la paysanne mon chapeau à la main.

— Où est donc Chigny ? On m'avait dit qu'en quittant le bois on apercevait Chigny. Est-ce que je me suis égaré ?

— Mais non, Monsieur. Chigny est par ici...

Et elle désignait le côté gauche du bois.

— Seulement vous avez dû vous tromper de chemin au carrefour de la belle étoile. Vous avez continué la route, il fallait prendre le sentier.

— Alors, pour aller à Chigny ?

— Vous suivez ce sentier-ci, le long du bois, vous tournez à gauche et vous traversez la rivière. Chigny est de l'autre côté.

— Il y a un pont à la rivière? insisté-je méfiant.

— De trois arches, Monsieur.

— Et dans combien de temps serai-je à Chigny?

Elle me regarda comme pour calculer la vitesse de mes jambes et répondit :

— Oh ! ce n'est pas loin. Il vous faut trente-cinq minutes.

Je fus interloqué. Ce chiffre commençait à me paraître bizarre, et ces trois étapes de trente-cinq minutes chacune, entre la gare et le village, étaient vraiment un phénomène assez curieux. Je conçus le soupçon que la paysanne se moquait de moi. Mais comment aurait-elle su que l'employé de la gare et le charretier m'avaient affirmé, eux aussi, que je serais à Chigny dans trente-cinq minutes; et quelle probabilité qu'une paysanne, un charretier et un employé de chemin de fer aient pu se concerter pour faire une farce à un Parisien qui venait dans un pays pour la première fois? Il n'y avait

Il évidemment qu'une simple coïncidence que la fatigue, la chaleur et l'énervement me faisaient envisager de travers.

Le soupçon disparut bientôt de mon esprit. Je longeai pendant une demi-heure le sentier que m'avait indiqué la paysanne, puis je pris une route qui descendait jusqu'à la rivière et j'essayai de m'orienter. La route filait de nouveau entre des champs plats et mornes qui se perdaient dans l'horizon; en face, sur un coteau distant d'à peine 5 ou 600 mètres, je voyais un groupe de quatre maisons qui ressemblaient plutôt à une ferme et à ses annexes qu'à un village. Néanmoins, ce pouvait être Chigny, à la rigueur.

Je perçus tout à coup un bruit de chansons du côté de la rivière. C'étaient des blanchisseuses penchées sur le courant. Je m'approchai.

— C'est bien Chigny, là devant, Mesdemoiselles?

L'une d'elles répondit :

— Non, c'est le hameau de Bray. Chigny est après.

— Et à quelle distance?

Trois voix reprirent à la fois :

— Trente-cinq minutes !

J'étais stupéfait et presque inquiet. Il y avait du fantastique dans cette aventure. Pourquoi les

blanchisseuses disaient-elles comme la paysanne et le charretier ? Je demandai encore :

— Et la maison du père Perrin, la connaissez-vous ?

Il n'y eut qu'un cri.

— Je crois bien ! c'est la plus belle du pays.

— Elle n'est pas louée ?

— Pas encore ! Mais ça ne tardera pas. Il vient des Parisiens toutes les années.

Je saluai et je m'éloignai. Je franchis le pont et je m'arrêtai au hameau de Bray, chez l'aubergiste où je bus n'importe quoi. Je combinai que si j'étais à Chigny dans dix minutes, je pourrais encore prendre le train et je m'informai au patron.

— Où est Chigny ?

Il étendit la main :

— Là.

— Combien de temps pour y aller ?

Il prononça d'une voix naturelle :

— Trente-cinq minutes à peine...

La colère me gagnait. Je regardai le cabaretier qui avait l'air calme et distrait. Rien ne décelait une plaisanterie.

— Vous venez peut-être louer la maison du père Perrin ? me dit-il.

— Justement.

— Elle est libre jusqu'à présent.

Je sortis de l'auberge, furieux, il était plus de six heures du soir. Le soleil tombait. Je m'enfonçai dans la campagne, au hasard, sans but, en proie à une exaspération fébrile. Je marchai une heure à tort et à travers, cherchant à comprendre cette conspiration saugrenue.

La nuit vint. J'étais absolument égaré. A huit heures environ, j'entendis le trot d'un cheval, et, à ma grande stupéfaction, je constatai que c'était un fiacre numéroté qui errait sur les grandes routes à vingt-cinq kilomètres de Paris. Pourquoi ce fiacre était-il là ? Mystère. Je le hélai comme sur les boulevards, et il s'arrêta sans autre explication : nous regagnâmes la gare par le train de onze heures du soir. J'avais envie de serrer la main du cocher.

A la station, je cherchai l'employé qui m'avait donné des renseignements. Il n'y était plus. Et, cette année-là, je ne quittai pas Paris où je souffris atrocement de la chaleur. D'ailleurs, je ne sus jamais ce que c'était que la maison du père Perrin et en vertu de quelle légende on disait aux gens qui la venaient visiter qu'elle était à trente-cinq minutes de la gare.

MAGES ET OCCULTISTES FRANÇAIS

SCÈNE PREMIÈRE

L'assemblée générale dans une salle mystiquement décorée et sous la présidence du Sâr Peladan.

LE SAR.

Mages, prêtres et initiés, c'est avec orgueil que je vous trouve en si grand nombre réunis dans cette enceinte! Je suis votre Sâr, trois fois votre Sâr, et je vous présente mes civilités. Enfants, je suis content de vous! Quand je pense à ce que nous étions il y a seulement trois siècles et à ce que nous sommes aujourd'hui, je ne puis retenir une immense admiration. Ceux d'entre vous qui vivaient au moyen âge....

VOIX NOMBREUSES.

Tous! Tous!

LE SAR.

Se rappellent, dis-je, la terreur et la haine que nous inspirions à la populace ignorante. On nous lapidait, on nous brûlait vifs, on nous jetait à l'eau dans des sacs !... L'avenir nous réservait une éclatante revanche. Que se passe-t-il maintenant, mes chers frères ? On nous recherche dans les salons ; il n'y a pas de bons dîners en ville sans un Mage à la place d'honneur ; les jeunes filles émues nous regardent en rougissant ; les belles dames viennent parmi nous prendre des leçons d'envoûtement. Nos expositions de peinture regorgent d'une population enthousiaste, M. Carnot lui-même se fait un devoir de les visiter. Son habit noir m'a serré la main... Nous publions des journaux, nous avons des abonnés, les libraires nous payent nos livres. Ah ! mes chers frères ! les anciens mages, malgré le respect que nous leur devons, étaient bien peu de chose à côté de nous !

Tonnerre d'applaudissements.

L'ASSEMBLÉE.

Vive notre Sâr !

LE SAR.

Aussi qu'arrive-t-il ? Le succès excitant les imaginations, tout le monde veut être mage. Il n'y a pas de jour où je ne reçoive des centaines

de pétitions venant de tous les points de la France et émanant de personnes qui veulent apprendre les pratiques de la magie! Comme si la magie était accessible aux esprits vulgaires! Et moi-même, j'ai dû parfois défendre mon titre de Sâr que des envieux me contestaient. Oui, mes frères, il y a des gens qui voudraient être Sârs!

UNE VOIX.

Ils ne s'embêtent pas.

LE SAR.

C'est pourquoi, mes très chers frères, nous devons ne livrer la clef de nos mystères qu'aux véritables adeptes, à ceux qui n'apportent pas dans ces choses un déplorable esprit de blague et de raillerie. Je voudrais aujourd'hui vous présenter un jeune homme, désireux de s'instruire dans nos pratiques et qui m'a paru digne de les connaître. Approchez, mon enfant. Je réponds de lui. Il sait par cœur mes œuvres complètes. Voulez-vous le recevoir parmi nous?

UN MAGE.

Qu'il subisse d'abord les épreuves et qu'il réponde à nos questions!

LE SAR.

C'est juste.

PREMIER MAGE.

Ces épreuves sont moins redoutablesque celle

que les prêtres égyptiens imposaient aux initiés dans l'intérieur des Pyramides ; la magie a suivi les progrès de la civilisation et être mage n'empêche pas d'être très parisien. Toutefois, on ne le devient pas sans un certain travail. Avec la permission de notre Sâr, je poserai donc au jeune adepte les questions d'usage.

L'ADEPTE.

Je suis prêt.

PREMIER MAGE.

Le jeune adepte est-il fermement résolu à porter désormais sa barbe aussi longue qu'il est possible et à ne la faire couper sous aucun prétexte, ainsi que notre Sâr Peladan et nous-mêmes?

L'ADEPTE.

Sous aucun prétexte, je le jure.

DEUXIÈME MAGE.

Et si une femme exigeait le sacrifice?

L'ADEPTE.

Je la regarderais avec mépris.

TOUS.

Bien!

PREMIER MAGE.

Autre question également importante. De quelle couleur doit être le gilet d'un mage?

L'ADEPTE.

Rouge flamboyant, bleu azur ou vert, à moins qu'il ne soit un mélange de ces trois couleurs. Dans aucun cas, il ne peut être noir et tout le monde doit regarder le gilet d'un mage quand il daigne se promener dans les rues.

PREMIER MAGE.

Parfaitement répondu.

LE SAR, à l'assemblée.

Que vous disais-je ?

DEUXIÈME MAGE.

Quelle doit être l'attitude d'un véritable mage quand on se moque de lui ?

L'ADEPTE.

La plus complète indifférence. Un mage doit porter le ridicule comme le gilet, flamboyant.

Approbation générale.

TROISIÈME MAGE.

Et si un insolent se permet quelque outrage, par exemple, s'il ose lui tirer la barbe ?

L'ADEPTE.

Le mage ripostera par un grand coup de pied occulte.

TOUS.

Bravo !

PREMIER MAGE.

Et si le sacrilège continue ?

L'ADEPTE.

Il ne restera plus qu'à pratiquer l'envoûtement dans les plus brefs délais.

DEUXIÈME MAGE.

Quel est le plus grand écrivain des temps modernes?

L'ADEPTE.

Le Sâr Peladan.

PREMIER MAGE.

Et le plus grand peintre?

L'ADEPTE.

L'esthète Antoine de Larochefoucauld.

DEUXIÈME MAGE.

Vous jurez respect et fidélité au Sâr Peladan.

L'ADEPTE.

Je le jure.

DEUXIÈME ADEPTE.

Vous jurez de ne jamais exposer de peinture ailleurs que dans le salon du Sâr?

L'ADEPTE.

Je le jure. Mais d'ailleurs je ne suis pas peintre.

LE SAR.

Vous n'êtes pas peintre?

L'ADEPTE

Non.

LE SAR.

Nous le sommes tous ici. Il faut que vous le soyez également.

L'ADEPTE.

J'étudierai.

LE SAR.

Ce n'est pas la peine. Approchez, mon jeune ami. Mettez ce chapeau pointu sur votre tête. Courbez-vous. A partir d'aujourd'hui, vous êtes peintre et vous pouvez exposer dans mon salon.

L'ADEPTE, baisant la main du Sâr.

Merci, maître.

LE SAR.

Je demande maintenant à l'assemblée si elle juge mon protégé digne d'être nommé mage de troisième classe?

TOUS.

Il le mérite. Qu'il soit mage de troisième classe. Vive le Sâr!

L'assemblée est levée au milieu du plus vif enthousiasme.

SCÈNE II

Un intérieur de famille bourgeoise.

LA MÈRE.

Il faut pourtant prendre une résolution. Trois partis se présentent pour ta main, mon enfant, et trois partis des plus brillants. Un maître de forges...

LA JEUNE FILLE.

Oh! maman, on n'épouse plus de maîtres de forges.

LA MÈRE.

Un médecin presque célèbre...

LA JEUNE FILLE.

Jamais je n'épouserai un docteur.

LA MÈRE.

Et un avocat. Je n'insiste pas sur le jeune député, parce qu'un jeune député, ça n'a plus d'avenir à notre époque.

LA JEUNE FILLE.

J'aimerais mieux rester fille toute ma vie que d'épouser un de ces messieurs.

LA MÈRE.

Enfin, décide-toi à quelque chose. Tu as déjà

refusé aussi un architecte, un musicien et un auteur dramatique. Voyons, parle franchement à ta mère. Pourquoi as-tu refusé tout ce monde-là ?

LA JEUNE FILLE.

Je n'épouserai jamais qu'un mage !

LA MÈRE.

Ma fille est folle. Qu'est-ce que c'est que ça un mage ?

LA JEUNE FILLE.

C'est un homme qui connaît et qui pratique la magie... Jules a été nommé mage la semaine dernière. Je n'épouserai jamais que Jules.

LA MÈRE.

Ce paltoquet ? Je te le défends... D'ailleurs j'ai lui ai signifié de ne plus remettre les pieds ici.

Il entre.

JULES, gilet rouge, souliers et chapeau pointus.

Ma chère belle-mère, tout obstacle a disparu. Vous me reprochiez d'être sans fortune. Aujourd'hui j'ai plus que de la fortune : je suis mage !

LA JEUNE FILLE, à part.

Qu'il est beau !

LA MÈRE.

Donner ma fille à un homme vêtu d'une façon aussi ridicule et qui n'a pas le sou, jamais !

JULES.

Le Sâr Peladan sera mon témoin.

LA MÈRE.

Jamais, vous dis-je!

JULES.

Employons les grands moyens!

Il fait des gestes bizarres et prononce des mots cabalistiques dans la direction de la dame.

LA JEUNE FILLE.

Jules, que faites-vous?

JULES.

J'envoûte madame votre mère pour qu'elle consente à notre union.

LA MÈRE.

Oh! j'éprouve une sensation étrange...

JULES, la magnétisant.

Consentez!

LA MÈRE, domptée.

Je consens.

LA JEUNE FILLE.

O père de famille, ô mon mage, je t'aime!

TABLE

Pages.

Liquidation 1
L'affaire Marion 11
Emile 23
L'homme-bicycle 33
Un repas en 1900 45
Tous malades 53
L'opinion de Jean 63
Fête de charité 71
Une histoire de Parisien 89
Le parlement idéal en 18 137
L'hygiène des gens de lettres 141
Une vie académique 151
Le retour de l'innocent 161
Un record 171
Très spirituel 175
Le tireur-gentilhomme 183
Le raisonnement 187
La comédie de l'Assistance publique 191
Pour le congrès anthropologique de Bruxelles 195
Le balayeur 199
Le crime de la rue X 203
Le cheval 211
La survie 221
Quelques recettes 225
Un cours de littérature 229

Pages

Le bonheur du peuple 241
Une dette 251
Présence d'esprit 261
Le coq 269
Un ingrat 277
La nouvelle chasse 287
Un drame littéraire en 1895 293
Conte pour le 14 juillet 301
Trente-cinq minutes 309
Mages et occultistes français 319

SAINT-DENIS. — IMP. H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS.

PQ
2203
C7M75

Capus, Alfred
Monsierur veut rire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY